Édition du groupe « Ebooks libres et gratuits »



Fortuné Du Boisgobey

FONTENAY COUP-D'ÉPÉE

TOME II

(1889)

Table des matières

CHAPITRE PREMIER

En ce bas monde, tout a une fin, même les sièges.

Après trois mois d'investissement et cinquante-deux jours de tranchée ouverte, Saragosse avait dû capituler, le 22 février 1809.

De la ville héroïque, il ne restait que des ruines sanglantes.

La journée du 18 avait été décisive. Une mine chargée de quinze cents livres de poudre avait fait sauter la moitié de la rue centrale, – *el Cosse*, – où s'était concentrée la résistance des assiégés, refoulés de maison en maison jusqu'au cœur de la cité détruite. On s'était encore battu le lendemain, mais, le soir, un parlementaire espagnol s'était présenté et, après vingt-quatre heures de discussion, les derniers défenseurs avaient accepté les dures conditions du vainqueur.

Depuis son début à la tranchée devant l'hôpital, Paul Fontenay ne s'était pas épargné. Le maréchal Lannes l'avait pris en amitié, et le jeune capitaine, pour unique faveur, lui avait demandé la permission de servir en volontaire à la légion de la Vistule, dans la compagnie où il avait commencé son apprentissage et que commandait Zolnycki.

Cette faveur, il l'avait obtenue, et sans cesser de compter à l'état-major du maréchal, il s'était battu tous les jours

dans les rangs du régiment polonais, qu'on ne ménageait guère, car on le chargeait des tâches les plus périlleuses.

Et plus heureux que le commandant Carénac, Paul n'avait pas reçu même une égratignure.

Il était hors de danger, ce brave Carénac, mais il en avait encore pour longtemps à marcher avec des béquilles. Ce qu'il prévoyait était arrivé. Les chirurgiens avaient déclaré, indispensable l'amputation du pied. Le commandant avait énergiquement refusé de s'y soumettre, et comme ces messieurs faisaient mine de l'opérer malgré lui, il leur avait mis sous le nez un pistolet d'arçon en les menaçant de leur casser la tête s'ils osaient le toucher. Ils s'étaient retirés en lui prédisant la mort à bref délai, et, trois semaines après, il entrait en convalescence.

Fontenay était allé le voir trois fois à l'ambulance du 13e cuirassiers, au bord de l'Èbre, et les deux adversaires qui avaient failli s'embrocher dans le parc de la Malmaison étaient maintenant les meilleurs amis du monde.

Tournesol n'avait pas quitté son capitaine et il était l'enfant gâté des Polonais, qu'il divertissait fort, quoiqu'il ne comprît pas un mot de leur langue.

Il restait toujours un point noir dans l'existence de Paul : la privation de nouvelles de Paris. Georges de Prégny ne lui écrivait plus. Et Paul ne parvenait pas à s'expliquer ce silence trop prolongé.

Par bonheur, il n'avait guère le temps d'y penser, entre deux assauts. C'est une distraction que de jouer sa vie chaque jour.

Mais la ville était à nous et le moment approchait où il lui faudrait prendre un parti, car le maréchal Lannes ne devait pas rester en Espagne.

Paul avait fait part de ses perplexités à Zolnycki, devenu son camarade intime, et Zolnycki avait conseillé de demander à suivre le maréchal lorsque l'Empereur le rappellerait.

Et ce conseil, désintéressé s'il en fût, car Zolnycki aurait préféré ne pas se séparer de son nouveau frère d'armes, Fontenay était à peu près décidé à le suivre.

L'heure était venue et, dès le matin du 21 février, l'armée se préparait à assister au défilé des vaincus, lesquels ne se pressaient pas d'abandonner leurs postes, car leurs sentinelles couchaient en joue nos soldats quand ils s'approchaient un peu trop.

Au camp, on avait profité de ce retard pour se mettre en grande tenue. Les manteaux brillés par la poudre et troués par les balles étaient soigneusement roulés sur les sacs ; les fusils, nettoyés, étincelaient au soleil.

L'armée qui se battait avec acharnement depuis plus de soixante jours aurait pu figurer, sans faire tache, à une parade au carrousel.

Et certes, Paul aurait mieux aimé passer sous les fenêtres des Tuileries vêtu de son uniforme usé par dix combats que d'aller voir la garnison de Saragosse déposer les armes.

Mais, en ce moment, il n'avait pas le choix, et il espérait se dédommager bientôt à Paris.

La scène allait se passer à la *Puerta del Portillo* et, pour y arriver, il fallait traverser des terrains coupés de canaux qui retardaient la marche.

Il était près de midi quand la légion de la Vistule rejoignit les autres corps rangés en bataille pour être passés en revue par le maréchal.

On allait donc voir ces fameux défenseurs de Saragosse et ces héroïques bourgeois qui, depuis quarante jours, vivaient sous une pluie de bombes, sans renoncer à leurs habitudes. Au plus fort du bombardement, il y avait encore des *tertulias*, c'est-à-dire des réunions où on jouait au reversi en prenant du chocolat. Quand la cloche de la tour penchée tintait pour annoncer un incendie, les joueurs posaient un instant leurs cartes sur la table, faisaient le signe de la croix, et la partie continuait.

À midi, Lannes, entouré d'un nombreux état-major, passa devant les rangs, grave et silencieux comme toujours, saluant les drapeaux qui s'inclinaient sur son passage.

Il n'ouvrit la bouche que pour dire à quelques colonels de rectifier l'alignement de leurs hommes.

Tournesol, placé en serre-file de la compagnie Zolnycki, attendait mieux de son illustre compatriote. Les Gascons ne sont pas d'ordinaire si avares de paroles, et si l'ordonnance du capitaine Fontenay eût été à la place du général en chef, il n'aurait pas manqué une si belle occasion de haranguer les troupes ; mais Paul admira la mâle et fière attitude de ce vainqueur qui triomphait dignement et modestement.

Lannes alla se placer près de la porte et le défilé commença.

Parurent d'abord des jeunes gens de seize à dix-huit ans, presque des enfants, portant des manteaux gris et des cocardes rouges.

Ceux-là se rangèrent en face de l'armée victorieuse, de l'autre côté de la route. Puis, vint une foule composée de gens de tout âge et de toutes conditions ; quelques-uns en uniforme ; presque tous vêtus comme des paysans. Il y en avait de toutes les provinces de l'Espagne.

Et ce qui étonna par-dessus tout Fontenay, ce fut de voir les officiers montés sur des mulets ou même sur des ânes.

On ne les reconnaissait qu'à leurs tricornes.

Le jeune et brillant capitaine s'était fait une tout autre idée de ces héros qui avaient tenu si longtemps l'armée française en échec. Il lui fallut quelques instants de réflexion pour comprendre qu'ils croyaient avoir fait une chose toute simple en défendant leur patrie contre l'étranger, et que, vaincus, ils se résignaient à leur sort avec ce fatalisme que les Espagnols ont hérité des Maures.

Ils fumaient, ils causaient entre eux tranquillement, comme s'ils eussent ignoré qu'on allait les emmener prisonniers, en France, bien loin de leur pays qu'ils venaient de défendre si vaillamment.

Fontenay, qui avait eu d'abord envie de rire de ce défilé grotesque, les admirait maintenant de tout son cœur.

Nos soldats, moins raffinés de sentiments, ne se privaient pas de se moquer de ces braves déguenillés. Tournesol se permit de dire tout haut qu'on n'aurait pas dû traiter avec tant de cérémonie des galopins pareils, et ce propos lui attira une sévère admonestation de son capitaine. Mais il

changea de note, quand les troupes reçurent l'ordre de rendre les honneurs militaires au général Palafox, l'illustre chef de la défense. On l'avait trouvé mourant et il arrivait porté sur un brancard. Un aide-de-camp du maréchal Lannes conduisait, chapeau bas, le glorieux vaincu à la voiture matelassée qui devait remmener en France, et les tambours battaient aux champs.

Fontenay, à ce moment-là, ne pensait plus aux misères du siège. Il pensait que la gloire efface tout et que la guerre est une belle chose, quand on la fait noblement.

Il fut choqué, pourtant, de voir que les Espagnols regardaient à peine l'intrépide patriote qui les avait commandés. Le contraste de cette indifférence avec l'attitude respectueuse des vainqueurs était saisissant, et le jeune officier comprit que le peuple est presque toujours injuste et qu'il faut être soldat pour savoir honorer le malheur.

Immédiatement après le défilé, qui fut long, nos troupes prirent possession de la ville conquise, et les officiers furent autorisés à la visiter.

On croira sans peine que Fontenay fut un des premiers à profiter de la permission. Il voulait parcourir Saragosse avant de se rendre chez le Maréchal qui lui avait fait dire de revenir prendre ses ordres avant trois heures. Il se hâta donc d'entreprendre cette triste promenade et Zolnycki autorisa Tournesol à l'accompagner, par exception, car les simples soldats étaient consignés jusqu'à nouvel ordre.

Il en aurait coûté à Fontenay de se séparer de son ordonnance, car il appréciait de plus en plus ses qualités ; il l'avait pris en amitié et il le traitait presque en égal.

Il n'en était pas encore arrivé cependant à l'entretenir de Mlle de Gavre, de ses inquiétudes et de ses espérances, mais il se serait ouvert à lui plutôt qu'à ses camarades de l'état-major qui n'avaient pas l'esprit tourné au sentiment, et il avait été plus d'une fois sur le point de lui faire des confidences, poussé par ce besoin qu'éprouvent tous les amoureux de parler de l'objet aimé.

Et ce jour-là, particulièrement, Fontenay se sentait disposé à ouvrir son cœur à un ami.

Le siège était fini ; il y avait bravement fait son devoir et sa destinée militaire allait se décider, car tout le monde savait que le maréchal Lannes ne tarderait pas à quitter l'Espagne.

Y laisserait-il son jeune officier d'ordonnance qu'il connaissait fort peu, puisque Fontenay n'avait fait que se battre dans les rangs de la Légion, au lieu de servir à l'état-major ? Lui proposerait-il de l'emmener en Allemagne, où il allait être appelé à commander un corps de la Grande Armée ?

Dans ce dernier cas, Fontenay serait libre d'accepter ou de refuser, et il hésitait encore.

L'unique confident de sa passion pour Mlle de Gavre, Georges de Prégny, était à Paris, et, il pouvait d'autant moins le consulter par correspondance que la poste ne fonctionnait plus dans les provinces insurgées et que les courriers militaires passaient très difficilement.

Fontenay avait bien sous la main Zolnycki, et Zolnycki méritait toute sa confiance, mais le grave Polonais, attristé par la mort récente de son frère, aurait sans doute reçu froidement les confidences amoureuses de son nouveau cama-

rade, et Fontenay se serait fait scrupule de troubler la douleur de ce brave soldat.

Mais si le fiancé de Marguerite ne répugnait pas à parler d'elle au fidèle garçon qui lui avait donné tant de preuves de dévouement, il n'était pas pressé d'en venir là et, en se lançant avec lui à travers les ruines de Saragosse, il ne pensait qu'à satisfaire sa curiosité.

Il venait de voir les combattants vaincus ; il lui tardait de parcourir ce qui restait de la ville écrasée et surtout de voir la population qui avait si héroïquement supporté les souffrances du siège.

Le tableau dépassait en horreur tout ce qu'il avait rêvé.

Les quartiers occupés les premiers par les Français et abandonnés par leurs habitants n'avaient plus de rues. On n'y circulait qu'en traversant les maisons par les brèches que le canon y avait ouvertes, et on y avait placé des guides et des inscriptions pour indiquer les passages.

Au centre, là où la résistance s'était prolongée jusqu'au dernier jour, c'était plus sinistre encore.

Aux abords du Cosso, qu'il avait fallu faire sauter à la mine, les rues n'étaient plus qu'un amas de décombres et un charnier. Les gens des quartiers bombardés s'y étaient réfugiés et, sous les arcades de la *calle de Toledo*, gisaient pêle-mêle des enfants, des femmes, des vieillards, des mourants, des morts et des meubles brisés.

Au milieu de la chaussée, des cadavres nus entassés les uns sur les autres et, çà et là, des feux allumés avec des débris par des malheureux qui essayaient d'y faire cuire leurs aliments.

Fontenay avançait, le cœur serré, et Tournesol, contre sa coutume, se taisait. Ce lugubre spectacle avait tari sa verve gasconne.

Les enfants, hâves et décharnés, se traînaient sur le pavé. Les hommes, debout le long des murs éventrés, détournaient la tête pour ne pas voir passer ces deux Français qu'ils regrettaient de ne pas pouvoir égorger.

L'officier et le soldat arrivèrent enfin, en descendant vers l'Èbre, à la place où s'élève la fameuse cathédrale de Notre-Dame del Pilar. Cette place était encombrée de femmes en prières et de cercueils empilés les uns sur les autres. Depuis trois jours, sous le feu des assiégeants, on n'enterrait plus. Les morts entassés là attendaient leur tour d'être bénits par les prêtres qui officiaient à tous les autels de l'église, sans pouvoir suffire à leur tâche.

L'une des bières était ouverte et un officier en uniforme espagnol y dormait son dernier sommeil, un vieillard qui sans doute était tombé pour son pays, sur la brèche et l'épée à la main.

À genoux près du cercueil, une femme priait : sa fille peut-être. Fontenay, placé derrière elle, ne voyait pas son visage, mais à sa taille il devinait qu'elle était jeune et il se mit à penser à Mlle de Gavre que la guerre avait faite orpheline, elle aussi, trois ans auparavant, et qui n'avait pas eu la consolation de pleurer sur le corps de son père, frappé loin d'elle, dans les champs glacés d'Austerlitz. Il s'arrêta à contempler cette douleur et il remarqua bientôt que la désolée relevait souvent la tête et regardait avec anxiété le portail béant de la cathédrale.

Il devina qu'elle s'inquiétait de ne pas voir paraître le prêtre qui devait dire les dernières prières, et le souvenir de sa fiancée lui inspira l'idée d'aller le chercher.

Il fit signe à Tournesol de rester là et il pénétra dans l'église avec beaucoup de peine, car il lui fallut se frayer un passage à travers une foule de femmes en deuil à laquelle s'étaient mêlés quelques soldats français.

Le pavé de l'immense nef disparaissait sous de noires figures prosternées. Leurs sanglots répondaient aux chants religieux qui s'élevaient du maître-autel, et la fumée de l'encens brûlé pour les morts espagnols montait lentement vers la voûte trouée par nos boulets.

Quoiqu'il n'eût pas toujours pratiqué sa religion autant que l'aurait souhaité Mlle de Gavre, qui était d'une piété exemplaire, Paul avait la foi, une foi ardente et sincère que réveilla cette scène émouvante.

Il pria avec ferveur ; il pria pour Marguerite, pour l'impératrice Joséphine, leur bienfaitrice, et aussi pour Napoléon qui l'avait séparé de sa fiancée en l'appelant à l'armée d'Espagne.

Un prêtre s'avançait, un vieux prêtre en cheveux blancs, tout courbé par l'âge. Fontenay, qui n'oubliait pas la jeune femme agenouillée, le laissa passer en s'inclinant profondément et, sur les marches du portail, il l'aborda.

— Mon père, lui dit-il à voix basse, il y a là-bas une de vos compatriotes qui pleure près du cercueil d'un officier et qui attend vos prières.

Le prêtre, surpris d'entendre un Français parler si purement le castillan, le regarda d'un air étonné avant de lui répondre :

— Je le sais, Señor, et j'y vais.

Il connaissait sans doute le mort qui devait avoir marqué parmi les défenseurs de Saragosse.

Fontenay le suivit des yeux et le vit toucher de la main l'épaule de la pleureuse qui se leva et se mit à lui parler avec une vivacité singulière.

Fontenay pensa qu'elle lui reprochait d'avoir tant tardé, et de l'attitude presque respectueuse du vieillard qui l'écoutait, il conclut qu'elle était d'un haut rang.

Elle lui faisait face maintenant, mais elle était trop loin pour qu'il pût distinguer ses traits à travers le voile de deuil qui cachait sa figure. Il s'imagina pourtant qu'elle le regardait et que le prêtre parlait de lui. Il aurait bien voulu entendre ce qu'il disait. Peut-être demandait-il à cette affligée si elle connaissait l'officier français qui venait de l'inviter à se hâter.

À tout hasard, Fontenay se rapprocha d'eux, poussé uniquement par la curiosité, car il ne songeait guère à faire des conquêtes, – il aurait mal pris son temps, – et, d'ailleurs, il ne savait pas si cette femme était jolie ou laide.

Avant qu'il eût fait dix pas, elle retomba à genoux, et le prêtre, après avoir jeté de l'eau bénite sur le cercueil, commença les prières des morts.

Cette scène si simple toucha le jeune capitaine à ce point que, lui aussi, il s'agenouilla et se mit à réciter tout bas un *Pater* et un *Ave* pour le repas de l'âme d'un ennemi que, la

veille encore, il aurait tué sans pitié s'il l'avait trouvé au bout de son épée.

Les bons exemples ne sont jamais perdus. Tournesol fit comme son officier, et les femmes qui étaient là, veillant sur leurs morts, se signèrent pieusement, stupéfaites de voir prier Dieu deux de ces Français maudits qu'elles prenaient pour des réprouvés.

Ils ne prièrent pas longtemps, et quand ils se relevèrent, le prêtre n'avait pas fini.

Fontenay aurait dû s'éloigner, quand ce n'eût été que par discrétion. Il resta cloué sur place par un sentiment qu'il n'aurait pas pu définir. Il lui semblait qu'un lien venait de se nouer entre lui et cette inconnue, depuis qu'il s'était associé à sa douleur ; il s'imaginait qu'il la retrouverait sur son chemin et qu'elle jouerait un rôle dans sa vie.

Ce n'était qu'un pressentiment très vague et, pourtant, il tressaillit d'émotion quand il la vit se relever et venir droit à lui.

— Merci ! lui dit-elle en espagnol, merci d'avoir prié pour un ennemi tombé sous la balle d'un de vos soldats.

— Votre père ? balbutia Fontenay.

— Non, Señor : mon mari.

Le capitaine chercha quelque chose à répondre et ne trouva rien. Il ne pouvait pas dire à cette veuve, pour la consoler, que son mari était bien vieux. Il se tut, de peur de se lancer dans des condoléances banales.

— Vous avez du cœur, reprit la jeune femme. Dieu vous protégera…

— Oui, si vous priez pour moi, ajouta doucement le fiancé de Marguerite.

— Je vous le promets, Señor.

Et comme si elle eût voulu dès à présent prouver sa gratitude à l'officier, elle écarta la mantille qui lui couvrait la tête et le visage.

Fontenay laissa échapper un cri, et ce ne fut pas la merveilleuse beauté de l'Espagnole qui le lui arracha, ce cri, car il n'exprimait pas l'admiration.

C'était un cri de surprise.

L'inconnue ressemblait trait pour trait à Mlle de Gavre.

C'était le front de Marguerite, ses grands yeux noirs, ses lèvres rouges comme la fleur du grenadier, son teint blanc et mat, ses sourcils arqués et jusqu'aux lignes si pures de son visage angélique.

Seulement, Marguerite était blonde comme les blés et l'inconnue était brune comme la nuit.

Comment expliquer cette étrange ressemblance ? Mlle de Gavre n'avait pas de sœur et on aurait pu croire que la jeune veuve était sa jumelle, tant elles étaient pareilles.

Elles ne différaient que par la couleur des cheveux et aussi parce que l'Espagnole avait peut-être deux ou trois ans de plus.

Fontenay, stupéfait, la regardait sans oser lui demander l'explication de ce phénomène. À quoi bon l'interroger ? Vraisemblablement, elle ignorait le nom et jusqu'à l'existence de Mlle de Gavre. Comment lui parler, – surtout

dans un tel moment, – d'une jeune fille qu'elle ne connaissait pas et qui vivait à la cour de l'empereur Napoléon, conquérant de l'Espagne ?

Elle ne lui laissa pas le temps d'y réfléchir.

Après l'avoir salué d'un *Vaya usted con Dios*, qui équivalait à une prière de se retirer, elle ramena sa mantille sur son visage et elle s'agenouilla encore une fois près du cercueil de ce mari qui aurait pu être son père.

Le prêtre achevait les prières des morts.

Fontenay n'avait plus qu'à s'en aller. Il fit signe à Tournesol de le suivre et ils quittèrent ce lugubre parvis de Notre-Dame del Pilar où il venait de faire une rencontre si extraordinaire.

Il avait tout vu, cet excellent Tournesol, et il ne comprenait pas pourquoi son capitaine s'était troublé quand l'Espagnole avait montré sa figure.

Tournesol, n'ayant jamais eu ses entrées chez l'Impératrice, n'avait jamais aperçu la charmante lectrice de Joséphine. Il n'avait donc pas pu remarquer la ressemblance qui avait tant frappé Paul Fontenay. Il attribuait l'ébahissement du jeune officier à l'effet que produit la beauté d'une très jolie femme, quand elle se montre tout à coup, et il se permit de dire :

— Il faut qu'elle ait bon cœur tout de même pour se désoler d'avoir perdu ce vieux bonhomme. J'en connais dans mon pays qui ne s'arracheraient pas les cheveux, si ça leur arrivait. Ah ! elle ne chômera pas, celle-là, quand elle voudra se remarier !… Et ça me chiffonne de penser qu'elle épousera

un de ces gueux qui nous ont fait tant de mal et qui nous en feront encore, car le diable sait comment tout ça finira.

Fontenay n'était pas d'humeur à disserter sur la guerre d'Espagne avec son ordonnance et encore moins à lui apprendre la véritable cause de l'effet qu'avait produit sur lui la jeune veuve. Il s'abstint donc de répondre aux ouvertures de Tournesol qui n'osa pas insister, et il reprit le chemin de la Puerta del Portillo où il comptait rejoindre le maréchal qui lui avait donné l'ordre de se présenter à trois heures.

La ville qu'il traversa pour la seconde fois lui parut encore plus lugubre. À chaque pas, dans les rues bouleversées de Saragosse, il fallait enjamber des cadavres, et Fontenay aurait voulu se boucher les oreilles pour ne pas entendre les gémissements des mourants et les lamentations des femmes. Il lui tardait d'être hors de cet enfer et il souhaitait ardemment de n'y jamais rentrer.

Le maréchal Lannes était encore à la place où Fontenay l'avait laissé. Il y était resté après la revue, pour veiller lui-même aux préparatifs du départ de Palafox qu'on allait, le soir même, envoyer en France, et qui attendait, couché dans sa litière attelée et entourée des troupes désignées pour l'escorter ; surtout pour le garder.

Tout près de là, au milieu d'un nombreux état-major, Lannes donnait des ordres et recevait des rapports. Si occupé qu'il fût, il vit le jeune capitaine qui hésitait à entrer dans ce cercle brillant et il l'appela par son nom.

Paul avança et le maréchal lui demanda, comme Napoléon l'avait fait à Chamartin :

— Vous savez l'espagnol ?

S'il eût été permis de mentir à l'illustre chef qui lui posait cette question devant ses aides-de-camp, Fontenay aurait nié, car il pressentait déjà qu'il s'agissait de servir encore une fois d'interprète, mais il fallut bien répondre affirmativement.

— J'ai à vous confier une mission que vous remplirez mieux que personne, lui dit le maréchal. Le général Palafox est prisonnier de guerre et je le fais partir pour la France, sous bonne escorte. Je veux que pendant ce voyage il soit traité avec les égards dus à son grade et à sa belle défense de Saragosse. Il ne parle pas le français et il convient qu'il puisse exprimer ses désirs et ses besoins à un de mes officiers ; il importe aussi que cet officier soit un homme bien élevé. C'est pourquoi je vous ai choisi pour accompagner le général. Vous ne serez pas chargé de le surveiller. C'est l'affaire du commandant de la troupe. Vous n'aurez qu'à recevoir ses réclamations, s'il en avait à formuler, et à faire en sorte qu'il n'ait pas à se plaindre du traitement que l'Empereur lui accorde en considération de sa bravoure. Il n'est autorisé à emmener que son valet de chambre… qui n'est pas Espagnol.

Vous resterez avec lui jusqu'à Bayonne. Là, il sera remis au général commandant la division, qui le fera transporter à Vincennes, où il doit être interné.

— Puis-je vous demander, Monsieur le Maréchal, si, lorsque je me serai acquitté de la mission que vous me confiez, je devrai rejoindre immédiatement votre état-major ?

— Je ne vois aucun inconvénient à ce que vous poussiez jusqu'à Paris. Vous faites partie de la maison de l'Empereur qui vous a attaché provisoirement à l'armée d'Aragon. C'est à lui de décider s'il vous y renverra ou s'il vous emploiera

près de sa personne. J'ai été très satisfait de vos services pendant le siège qui vient de finir. L'Empereur le sait et, s'il lui plaît de vous mettre de nouveau à ma disposition, je serai très aise de vous compter définitivement au nombre de mes officiers d'ordonnance.

Un militaire ne remercie pas un maréchal de France comme un civil remercie un ministre qui vient de lui accorder une faveur, et Fontenay ne fit pas de phrases pour exprimer sa reconnaissance.

— Quand dois-je me mettre en route, Monsieur le Maréchal ? demanda-t-il simplement.

— Dans une heure. Le convoi s'arrêtera à Las Casetas, un hameau, à deux lieues de Saragosse ; après-demain à Tudela ; le sixième jour, à Pampelune ; puis, trois étapes de Pampelune à Bayonne, en passant par Tolosa et Irun. Il faut que, d'ici à douze jours, l'illustre prisonnier soit sur le territoire français. Il n'y a donc pas de temps à perdre.

Allez, Monsieur, et présentez-vous immédiatement au général Palafox. Il est prévenu qu'un de mes officiers va venir prendre ses ordres.

Fontenay ne se le fit pas dire deux fois. La question qui le préoccupait tant venait d'être tranchée par le maréchal. Il allait rentrer en France ; il allait revoir Mlle de Gavre. Dieu ferait le reste.

Son cœur débordait de joie. Il ne put pas s'empêcher d'annoncer l'heureuse nouvelle à Tournesol, qui ne tenait pas du tout à rester en Espagne, et pour que rien ne manquât à son bonheur, Zolnycki lui apprit qu'il venait d'être désigné pour commander le bataillon d'escorte en remplacement de son chef, grièvement blessé à la dernière attaque du Cosso.

C'était là une chance inespérée, et ils convinrent tout de suite de se quitter le moins possible, de manger ensemble, de coucher sous la même tente et aussi de s'entr'aider au besoin.

L'officier polonais savait par expérience que les convois étaient souvent attaqués, et chargé de garder un personnage de l'importance de Palafox, il s'effrayait un peu de la responsabilité qui allait peser sur lui.

Fontenay, qui approcherait chaque jour le prisonnier, serait très bien placé pour surprendre un projet d'évasion et pour aider son camarade à le déjouer.

Il s'empressa donc de s'approcher, chapeau bas, de la voiture où le glorieux vaincu, couché sur un matelas, attendait l'ordre du départ.

Palafox semblait n'avoir plus que le souffle et son visage, émacié par les privations, n'exprimait qu'une indifférence hautaine. Il reçut avec une froideur glaciale les courtoises marques de respect que ne lui ménagea pas Fontenay, et ce fut à peine s'il répondit quelques mots à ses protestations de dévouement, quoiqu'il dût être flatté de l'attention que le maréchal avait eue de désigner pour cette mission délicate un officier qui parlait fort bien l'espagnol.

Fontenay n'était pas très fâché de le trouver si réservé. Sa tâche serait simplifiée d'autant et, quelle que fût son admiration pour l'héroïque défenseur de Saragosse, il ne tenait pas essentiellement à s'entretenir avec lui pendant les longues journées de ce voyage militaire.

Il aimait beaucoup mieux causer en route avec Zolnycki, dont la conversation l'intéressait toujours, et il suffirait sans

doute d'aller assez souvent s'informer des désirs du prisonnier et lui offrir ses services.

Avant de l'aborder pour la première fois, Fontenay avait envoyé Tournesol préparer tout pour cette expédition, qui allait les conduire en France, et, en attendant que Tournesol lui amenât son cheval et ses bagages, il se mit à examiner l'attelage et les conducteurs de la voiture roulante.

Elle était traînée par quatre mules, montées par deux *arrieros* que surveillaient de près huit soldats de la légion de la Vistule.

Sur le siège, à la place du cocher, se tenait le valet de chambre du général, un solide gaillard, tout habillé de noir et pourvu d'une énorme paire de favoris roux, encadrant un visage aux traits accentués.

Cet homme avait l'air d'un Anglais et à une question que Fontenay lui adressa sur sa nationalité, il répondit qu'il était Suisse.

Il n'y avait pas de quoi s'étonner, car les Suisses étaient alors très nombreux en Espagne et beaucoup combattaient contre nous dans l'armée régulière. À Baylen, sous les ordres de Cantanos, deux régiments suisses avaient fortement contribué à notre défaite. Cet homme, qui ne portait plus l'uniforme rouge, avait très bien pu quitter le service du roi Charles IV pour entrer au service d'un des meilleurs généraux de Ferdinand VII.

Fontenay jugea inutile de l'interroger sur son passé. Ce valet de chambre ne se serait pas gêné pour mentir, et d'ailleurs peu importait qu'il eût fait cause commune avec les

insurgés. Il ne s'agissait que de le surveiller, afin de l'empêcher d'aider le prisonnier à s'évader.

Et, de ce côté-là, Fontenay ne craignait rien, car Palafox n'était pas en état de mettre un pied devant l'autre ; encore moins de monter à cheval. Quand Saragosse avait capitulé, il gisait depuis huit jours sur un lit de douleur et s'il était resté l'âme de la défense, il n'y prenait plus une part active, faute de pouvoir se tenir debout.

Fontenay s'étonnait plutôt que Palafox eût un valet de chambre qui aurait fait bonne figure dans la maison d'un lord d'Angleterre, car Palafox était un vrai Spartiate, dédaigneux de tout ce que nos voisins d'outre-Manche appellent le *comfort*. Il se contentait de peu, comme tous ses compatriotes, et ses seuls serviteurs étaient des soldats.

Celui-là s'était peut-être fait domestique par patriotisme pour ne pas abandonner dans le malheur un chef respecté.

Il avait pourtant une figure tout à la fois dure et fausse. Il ne regardait jamais en face et quand, par exception, ses yeux se fixaient sur quelqu'un ils n'exprimaient aucun sentiment bienveillant.

Fontenay crut remarquer aussi qu'il portait une perruque de la même couleur que ses favoris, mais il n'était pas jeune. Il avait donc le droit d'être chauve et de se couvrir la tête pour se préserver des rhumes dans un pays où la température varie assez souvent de quinze degrés d'un jour à l'autre.

Le capitaine s'était demandé un instant s'il n'avait pas déjà vu quelque part cette tête de valet sournois et méchant, mais il avait eu beau faire des efforts de mémoire, il n'était pas parvenu à préciser un soupçon, aussitôt envolé que conçu.

Il se promit de continuer à l'observer et surtout de le recommander à Tournesol, qui n'avait pas son pareil pour se familiariser avec les gens et pour les confesser.

Tout était prêt ; l'ordre de partir arriva et le convoi prit la route de Tudela ; sous le commandement de Zolnycki, la voiture et les bagages au centre de la colonne, précédée de ses éclaireurs et suivie d'une forte arrière-garde.

On avait très peu de chemin à faire pour cette première étape ; la route qui suit le cours de l'Èbre était facile. On arriva sans incident d'aucune sorte au bivouac indiqué.

Les instructions que Zolnycki avait reçues lui recommandaient de camper, autant que possible, et le convoi passa la nuit dans un pré où on alluma de grands feux, à cent pas d'un hameau de six maisons, dont aucune ne présentait de sûreté pour y loger le prisonnier.

Il n'en fut que mieux gardé, au milieu des soldats formés en carré autour de la voiture, et quand toutes les précautions furent prises aussi bien contre une attaque des guerillas que contre une évasion, les deux officiers purent dîner tranquillement sous la tente.

Tournesol s'était approvisionné à Saragosse où tout était à la discrétion des vainqueurs, et on ne manqua de rien, pas même de bon vin.

Le général, invité pour la forme, s'abstint de prendre part à ce souper. Il ne bougea pas de sa voiture, et son valet de chambre coucha sur la litière des mules avec les *arrieros*.

Le Gascon avait déjà essayé de lier conversation avec ce Suisse, mais il y perdit ses peines et il dut y renoncer, du moins pour ce soir-là.

Fontenay commençait à se remettre des surprises et des émotions de cette journée décisive. Zolnycki, après l'avoir félicité sincèrement de retourner en France, l'engageait à tâcher de rentrer dans la maison de l'Empereur. Il lui rappelait qu'il vaut toujours mieux être près du soleil. Le brave capitaine ne cherchait pas à s'en rapprocher, n'ayant pas d'ambition et ne souhaitant rien au monde que le rétablissement du royaume de Pologne, mais il trouvait fort bien que son jeune ami allât servir sous les yeux de Napoléon, au lieu de continuer à guerroyer en Espagne obscurément. Et Fontenay goûtait fort ce conseil. Il se voyait sur le chemin de la gloire, en passe de faire une belle fortune militaire et, ce qu'il n'osait pas dire à Zolnycki, – sûr de revoir bientôt sa fiancée.

Il était un peu tard pour commencer à lui parler d'elle, puisqu'il allait se séparer, peut-être pour toujours, de son plus cher compagnon d'armes, mais il ne put se tenir de lui raconter la scène du parvis Notre-Dame del Pilar.

Zolnycki ne parut pas prendre un grand intérêt à ce récit. Les horreurs ne le touchaient plus. Il en avait tant vu depuis qu'il était en Espagne ! Et les jolies Espagnoles le touchaient moins encore.

— Elles se ressemblent toutes, dit-il en haussant les épaules ; qui en a vu une en a vu cent. Avec leurs cheveux bleus à force d'être noirs et leurs yeux qui n'en finissent pas, elles ont l'air d'être toutes de la même famille. C'est tout au plus si je les distingue entre elles.

Il est vrai que je ne les regarde guère, ajouta en souriant le vertueux capitaine.

— Vous êtes injuste, mon cher camarade, il y en a de charmantes.

— Je ne dis pas le contraire, mais elles ne me plaisent pas. Tenez, en Pologne aussi, nous avons des brunes, mais elles ne sont pas toutes coulées dans le même moule. Chacune a son type particulier.

Et encore, je leur préférais les blondes, quand j'étais jeune. Et si vous restiez seulement six mois de plus dans cette Espagne, où il n'y a que des *morenas*, vous vous rangeriez à mon avis.

Zolnycki prêchait un converti, car Fontenay trouvait que pas une femme ne méritait d'être comparée à Marguerite de Gavre, et il convint très volontiers de l'infériorité des brunes. Mais il ne dit pas que son cœur était pris par une blonde.

Cet aveu eût amené d'autres confidences, et ce n'était vraiment pas la peine de les entamer, alors qu'il n'avait plus qu'un petit nombre de jours à passer dans l'aimable intimité du brave capitaine qui, du reste, n'aurait pu que lui donner de vagues conseils, puisque, très probablement, il était destiné à ne jamais rencontrer Mlle de Gavre.

La causerie cessa. Les deux officiers tombaient de fatigue et, avant de prendre un repos dont il avait grand besoin, Zolnycki avait à visiter le campement, afin de s'assurer que chacun était à son poste.

Il sortit, et pendant qu'il faisait sa ronde, Fontenay alla de son côté s'informer si le général Palafox n'avait rien à lui demander. Il le trouva dormant ou feignant de dormir derrière les rideaux de sa voiture soigneusement tirés, et il ne se permit pas de le réveiller pour lui offrir ses services.

Le Suisse s'était allongé sur la paille sous la calèche. Les *arrieros* ronflaient entre les jambes de leurs bêtes.

Si Fontenay avait eu un rapport à rédiger, séance tenante, il n'y aurait consigné que ces trois mots : « Rien de nouveau. »

Comme il regagnait sa tente, il fut accosté par Tournesol qui lui dit :

— Je n'ai pas pu arracher une parole à cet animal-là. Il fait semblant de ne pas entendre le français, et je mettrais ma main au feu qu'il le comprend très bien.

— C'est très possible. Les Suisses parlent trois ou quatre langues dans leur pays, et…

— Il n'est pas plus Suisse que vous et moi, mon capitaine… et pour domestique, il l'est comme je suis sénateur de l'Empire.

— Qui te fait croire cela ?

— Il n'y a qu'à le voir causer avec son maître, quand ils ne se doutent pas qu'on les regarde. Le plus respectueux des deux, ce n'est pas le valet de chambre… c'est le général.

— Que me dis-tu là ?

— La vérité, mon capitaine. Je ne connais pas leur satanée langue, mais j'en sais tout de même quelques mots. Eh bien, tout à l'heure, pendant que j'allumais ma pipe derrière la voiture… ils ne me voyaient pas… j'ai entendu Palafox, en parlant à l'autre, l'appeler : *Señor !*… Ça signifie : Monsieur, n'est-ce pas ?… ou Monseigneur. Les Espagnols sont bien trop fiers pour dire : « Monsieur » à un domestique… Et le

général a même ajouté un autre mot… il a dit : *Señor Conde*…

— Monsieur le Comte ! allons donc tu auras mal entendu…

— Non, mon capitaine. Je suis sûr de ne pas m'être trompé. Et si *conde* veut dire comte, l'homme est un noble déguisé en laquais.

— C'est bien invraisemblable. Que gagnerait-il à brosser les habits de Palafox et à lui porter à manger dans son lit ?

— Qui sait ? Une de nos commissions militaires l'a peut-être condamné à mort, comme chef d'insurgés. On ne l'a pas pris, on le cherche et il essaie de sortir d'Espagne.

— Bon ! mais ce ne serait pas en France qu'il se réfugierait, et Palafox y va, en France. En supposant que tu aies deviné, cet homme n'irait pas se jeter dans la gueule du loup en passant les Pyrénées avec notre prisonnier. Il y a des policiers à la frontière, et ils doivent avoir son signalement. Ils y regarderaient de plus près que le maréchal Lannes et monsieur le comte serait arrêté à Bayonne.

— Oh ! dit Tournesol, il a dû prendre ses précautions. C'est un rusé compère, et je parierais bien qu'il a un passeport en règle.

— On ne m'a pas chargé de le lui demander, interrompit Fontenay. Ça regarde les gendarmes et les agents de police. Moi, je n'ai à m'occuper que du général ; et si ce faux Suisse s'est mis à son service pour l'aider à s'évader, je te réponds qu'il n'y réussira pas. Les Polonais sont de braves gens, incapables de se laisser corrompre ; leur capitaine et moi, nous

ne dormirons que d'un œil jusqu'à Bayonne et notre mission finit là.

Mais, n'importe !… veille au grain et si, pendant le voyage, tu apprenais du nouveau, viens me renseigner immédiatement.

— Je n'y manquerai pas, mon capitaine.

Fontenay regagna sa tente, assez préoccupé des renseignements que son ordonnance venait de lui fournir. Il persistait cependant à croire que ce gentilhomme, si c'en était un, ne s'était fait valet de chambre que pour favoriser, à l'occasion, la fuite de Palafox, et il se promit de le surveiller de très près.

Il n'y manqua pas le lendemain et les jours suivants, mais le voyage ne fut troublé par aucun incident.

La prise de Saragosse avait porté un rude coup aux insurgés de l'Aragon. Les guérillas s'étaient retirées dans les montagnes, où elles attendaient un moment plus favorable pour rentrer en action. Nous occupions fortement tout le pays et les principales villes avaient reçu des garnisons françaises qui tenaient en respect les paysans des environs.

Les routes étaient donc à peu près sûres et pas trop difficiles, puisque le convoi remontait la vallée de l'Èbre en longeant le superbe canal commencé sous Charles-Quint et achevé seulement sous Charles III, en 1775.

Le bruit s'était répandu que la légion de la Vistule conduisait en France le général Palafox, prisonnier, et les populations venaient le voir passer, consternées, mais silencieuses. Pas une imprécation contre les vainqueurs ; pas un vivat en l'honneur du vaincu. On le saluait, et c'était tout.

À Tudela, on fut reçu au bruit de salves d'artillerie. Le commandant de la place, un vieil officier, à cheval sur le règlement, voulut à toute force faire tirer le nombre de coups de canon prescrit pour l'entrée d'un général en chef. Zolnycki, Fontenay et Palafox lui-même eurent beau demander qu'on lui épargnât cet honneur, ce terrible amateur de canonnades ne leur fit pas grâce d'un coup.

Palafox, de plus en plus taciturne, semblait complètement résigné à son sort et le valet de chambre continuait à jouer si bien son rôle que Fontenay, peu à peu, s'y laissait prendre. Il observait, sans en avoir l'air, ce personnage suspect et il ne l'avait pas une seule fois trouvé en défaut.

Tout alla bien encore jusqu'à Pampelune.

Là, on n'était plus qu'à une vingtaine de lieues de Bayonne, mais il restait à traverser la Navarre : un vrai dédale de ravins et de défilés propices aux embuscades. Il fallut redoubler de précautions et, un soir, près d'Élizondo, on dut camper à l'entrée d'une gorge dont l'aspect n'annonçait rien de bon.

Zolnycki connaissait déjà la guerre de montagnes pour l'avoir pratiquée avant le siège avec sa compagnie. Il prit ses dispositions afin de se garantir d'une surprise, en plaçant des sentinelles sur les hauteurs les plus rapprochées et en massant le gros de sa troupe autour de la voiture du prisonnier. Il eut soin de faire allumer de grands feux en avant et en arrière de son bivouac, afin d'empêcher les Espagnols de profiter de l'obscurité pour tomber à l'improviste sur la tête ou sur la queue du convoi. La moitié de ses hommes veillait, pendant que l'autre se reposait.

Palafox était bien gardé.

Fontenay avait de son mieux secondé son camarade et il était décidé à ne pas se coucher pour être plus vite prêt en cas d'alerte.

La première partie de la nuit se passa tranquillement et il alla s'asseoir près de Zolnycki, devant la tente qu'ils partageaient depuis le départ de Saragosse. Elle était plantée en dehors du carré formé par les soldats, dans l'ombre, par conséquent. De là ils dominaient la route vivement éclairée et ils voyaient tout ce qui s'y passait.

Quand son officier ne dormait pas, Tournesol ne dormait guère, et il était venu tout doucement le retrouver pour lui montrer que, lui aussi, il veillait.

Eh bien ! lui demanda Fontenay, et le valet de chambre ?

— Mon capitaine, il est à sa place ordinaire, avec les muletiers, et il fume des cigarettes, comme un vrai Espagnol.

— Une habitude qu'il aura prise dans ce pays-ci.

— Faut croire, car je me suis laissé dire que les Suisses ne fument que la pipe. Et puis, c'est la première fois, depuis que nous marchons, qu'il ne se couche pas comme les poules, à la nuit tombante. J'ai idée qu'il s'attend à du grabuge. Le général non plus ne dort pas. Les muletiers font semblant, mais je me méfie.

— Mon brave, dit Zolnycki, si ces gens-là essaient de décamper, ils n'iront pas loin. Mes hommes ont l'ordre de leur brûler la cervelle. Chacun le sien. Deux pour les deux arrieros ; un pour le domestique. Et ils exécuteront la consigne. On ne touchera pas au général qui ne peut pas bouger, mais on cassera la tête à tous les autres.

Du reste, je vais y aller voir moi-même. Venez-vous, Fontenay ?

Fontenay ne demandait pas mieux, quand ce n'eût été que pour se secouer, car sur l'escabeau où il était assis, il sentait que le sommeil allait le gagner. Il se leva et il s'achemina vers, la voiture avec le capitaine.

Ils n'avaient pas fait dix pas que le cri : Aux armes ! éclata devant eux, immédiatement suivi de coups de feu.

Une douzaine d'Espagnols venaient de forcer le cordon des sentinelles ; ils entouraient la voiture et le valet de chambre qui s'était levé en un clin d'œil.

Les Polonais, surpris par la brusquerie de l'attaque, se défendaient à coups de baïonnettes. On tirait sur eux du haut des rochers qui dominaient la route. Des soldats tombaient. D'autres accouraient au secours de leurs camarades. C'était une mêlée générale et il était temps que les deux capitaines arrivassent pour rétablir le combat.

Ce ne fut pas long. Par ordre de Zolnycki, un détachement se lança à l'assaut des hauteurs pour en déloger les paysans qui s'y étaient glissés en rampant sur les pentes.

Les assaillants, attaqués corps à corps, furent rejetés hors du carré. Quatre furent tués sur place, les autres s'échappèrent et avec eux les deux muletiers.

L'échauffourée n'avait pas duré cinq minutes, et quand Fontenay arriva, le feu venait de cesser sur toute la ligne.

La voiture n'avait pas bougé et le général y était toujours, mais Fontenay ne s'attendait guère à revoir le valet de chambre qui avait eu la partie belle pour se sauver avec les arrieros. Il fut bien étonné de le trouver debout à la portière,

dans l'attitude d'un domestique respectueux qui rend compte à son maître d'un accident de voyage.

Fontenay l'interpella rudement, mais Palafox intervint. Il entama l'éloge de ce fidèle serviteur qui aurait pu l'abandonner, car il y avait eu un moment où il ne tenait qu'à lui de fuir, et qui était resté par dévouement, sacrifiant sa liberté pour partager la captivité du vaincu de Saragosse.

Paul ne savait qu'en croire et il ne put que faire entourer la litière par six soldats, baïonnette au canon, tout prêts à embrocher le Suisse s'il s'avisait de changer de place.

Zolnycki vint rejoindre son camarade. Le coup était manqué. Les paysans qui l'avaient tenté fuyaient dans la montagne. Mais il avait failli réussir, grâce à leur audace et à une ruse inventée par les guérillas : en s'abritant derrière une haie mobile de branches coupées qui figure un buisson et qui leur permet, en la déplaçant, de s'approcher peu à peu des sentinelles.

Ils en avaient surpris et égorgé trois, par ce procédé qui leur avait permis d'arriver, sans être signalés, tout près des soldats campés sur la route.

Étaient-ils d'accord avec le général Palafox ? Zolnycki répugnait à le penser, et quant à la connivence du valet de chambre, il n'y croyait pas du tout, depuis que Tournesol, qui avait vu la scène de très près, lui avait affirmé que cet homme entouré par les paysans, qui voulaient le délivrer malgré lui, s'était cramponné à la voiture pour leur résister et s'était finalement dégagé de leurs mains.

En somme, l'affaire aurait pu tourner beaucoup plus mal. Les deux muletiers réquisitionnés à Saragosse marchaient à contre-cœur. Ils avaient profité de l'occasion pour dispa-

raître. Il n'était pas difficile de les remplacer par des soldats de bonne volonté.

Le prisonnier n'avait pas fui et la France n'était pas loin. La corvée allait prendre fin. Zolnycki s'en était consciencieusement acquitté. Ce n'était pas sa faute s'il avait été attaqué, et il avait justifié la confiance qu'avait mise en lui le maréchal Lannes.

Fontenay, lui aussi, avait bien fait son devoir, mais il pensait encore au valet de chambre, et il se promettait, en arrivant à Bayonne, de signaler cet homme à l'autorité militaire qui saurait bien découvrir s'il était laquais ou gentilhomme.

L'illustre prisonnier et son escorte franchirent, le surlendemain, la frontière et n'arrivèrent à Bayonne que très tard dans la soirée.

On venait de fermer les portes et le bataillon dut camper hors de la ville, pour se conformer au règlement militaire qui interdit aux troupes en armes l'entrée d'une place de guerre, après que le soleil est couché ; règlement observé à Bayonne depuis qu'on était en guerre avec l'Espagne.

Zolnycki dut rester avec ses Polonais, mais on laissa passer la voiture et l'officier qui représentait le maréchal Lannes. Le commandant du convoi délégua ses pouvoirs à Fontenay pour conduire Palafox à l'hôtel du général commandant la division et de là à la citadelle, où son logement était préparé.

La ville, en ce moment, regorgeait de soldats qui allaient en Espagne ou qui en revenaient et, le bruit s'étant répandu de l'arrivée du glorieux défenseur de Saragosse, toute la population était sur pied, de sorte que le piquet de gendarmerie

qui précédait la litière roulante eut beaucoup de peine à lui frayer un passage à travers les rues encombrées de monde.

Le valet de chambre avait repris place sur le siège, et comme il ne portait pas de livrée, il y eut de bons bourgeois qui le prirent pour Palafox et qui s'imaginèrent que cette marche aux flambeaux avait été organisée pour faire plus d'honneur à notre ennemi vaincu.

Fontenay ne perdait pas un instant de vue cet équivoque individu, et Tournesol, pour le serrer de plus près, ne s'éloignait pas des quatre mules qui le traînaient, attelées deux par deux, à la mode espagnole.

Le soi-disant Suisse ne semblait pas le moins du monde intimidé par cette foule et par ce bruit. Il avait l'air de ne pas s'en apercevoir et il ne levait pas les yeux pour regarder les badauds assemblés sur le passage du cortège.

Il ne s'échapperait plus maintenant, et Fontenay saurait bientôt à quoi s'en tenir sur son compte.

Le général, averti, attendait le prisonnier dans la cour de l'hôtel de la division, et s'empressa de s'avancer pour l'aider à descendre de voiture. Quand il se présenta, il trouva le valet de chambre qui venait de quitter son siège pour ouvrir la portière et qui se retira prestement pour lui faire place.

Fontenay avait dû s'éloigner un peu par discrétion, et Tournesol n'avait pas pu percer le cercle d'officiers rangés autour de la voiture. Mais Fontenay fut bientôt rappelé par le général qui tenait à complimenter Palafox et qui ne savait pas plus l'espagnol que Palafox ne savait le français.

Fontenay servit d'interprète encore une fois et il se serait bien passé de cet honneur, mais il n'y avait pas moyen

de le décliner. Il dut traduire des phrases courtoises et des réponses qui ne l'étaient pas moins. Ce fut un véritable assaut de politesse et il eut la satisfaction d'entendre le prisonnier se louer des attentions que le jeune capitaine avait eues pour lui pendant le voyage. Palafox exprima le désir de se reposer deux jours avant de se remettre en route ; le général l'autorisa à en prendre trois, lui exprima ses regrets d'être obligé de le loger à la citadelle, il avait sur ce point des ordres formels, – et il annonça que le traitement qu'il recevrait partout en France serait digne de son grade et de sa vaillance. Il termina son discours par la phrase classique : « Honneur au courage malheureux ! »

Il ne parla pas de Vincennes, où le héros vaincu allait être enfermé jusqu'à la paix, et il donna l'ordre de le conduire à la citadelle, c'est-à-dire en prison.

Fontenay, pour faire son devoir jusqu'au bout, voulut l'y accompagner. Il prit congé du général, qui le félicita, et il le remplaça près de la voiture.

Cette scène lui avait fait oublier le valet de chambre, et en sortant dans la cour, il s'aperçut que ce valet n'était pas remonté sur le siège. Où pouvait-il être ? Tournesol, qu'il interrogea, ne l'avait pas revu.

Fontenay signala au prisonnier la disparition de son domestique, et Palafox ne parut pas s'en émouvoir, disant que ce garçon avait des parents à Bayonne, qu'il était sans doute allé leur souhaiter le bonjour et que son absence ne serait pas longue.

Fontenay n'insista pas, mais il ne douta plus que Tournesol eût deviné la vérité le jour où il lui avait dit que ce faux

Suisse cherchait tout bonnement à entrer en France sans passeport.

Le coquin venait d'y réussir. Il n'était plus temps de l'arrêter, car il avait sans doute dans la ville un refuge tout prêt. Peut-être même avait-il eu, dans la nouvelle escorte, un complice qui l'avait aidé à se glisser parmi les curieux qu'on avait laissés pénétrer dans la cour.

C'était fâcheux, mais, après tout, Fontenay, qui n'était pas chargé de le garder, ne pouvait pas être responsable de sa fuite.

Palafox était certainement informé du projet de cet homme et il en avait probablement favorisé l'exécution. Il ne fallait pas compter qu'il renseignerait les autorités françaises sur la véritable personnalité du fugitif. Il la connaissait sans aucun doute, et plus le personnage avait d'importance en Espagne, moins le général devait être disposé à dire aux Français la vérité sur son compte.

Fontenay renonça donc à tirer des éclaircissements du prisonnier, il ne renonça pas à trouver plus tard l'explication de cette étrange disparition, comptant un peu sur le hasard, qui joue un si grand rôle dans les choses de ce monde, et il se promit de la signaler à Bayonne d'abord, avant de partir, et ensuite à Paris, dès qu'il y arriverait.

Il s'agissait de s'y rendre le plus tôt possible et il était porteur d'un ordre écrit du maréchal Lannes qui l'autorisait à rejoindre l'état-major de l'Empereur. Il était donc en règle et rien ne l'empêchait de se mettre en route. Seulement, le voyage n'était pas commode. Il y a deux cent cinquante lieues de Bayonne à Paris et la diligence mettait alors huit jours à faire ce trajet. Encore fallait-il y trouver de la place.

Le jeune capitaine n'avait plus la chaise de poste qui l'avait amené, aux frais de l'Impératrice, et l'état de ses finances ne lui permettait pas d'en acheter une. La poste, d'ailleurs, suffisait difficilement aux demandes de chevaux, car la route était encombrée de voyageurs officiels qu'elle devait servir avant tous les autres.

L'avant-veille encore, était passé un aide-de-camp du duc de Montebello, le colonel Guéhéneuc, qui portait à Paris la nouvelle de la capitulation de Saragosse et avait devancé en route le convoi que Fontenay ne pouvait pas quitter.

Restait un moyen : courir à franc étrier, avec un postillon, en changeant de cheval à chaque relais.

Fontenay s'y décida, au risque d'arriver éreinté. Il se décida même à emmener Tournesol, qui en avait vu bien d'autres, – sauf à le laisser en chemin, si les chevaux venaient à manquer.

Il ne lui restait plus qu'à faire ses adieux à Zolnycki et il le trouva, le lendemain, caserné en ville avec ses hommes.

Il ne manqua pas de lui raconter l'histoire du valet de chambre disparu et Zolnycki fut d'avis qu'il n'y avait pas lieu de s'en tourmenter autrement. Ce drôle ne valait pas qu'un officier français s'occupât de lui et, s'il avait de mauvais desseins, la police était là pour empêcher d'y donner suite.

Zolnycki s'inquiétait davantage de l'avenir de son jeune camarade, et il laissa plus d'une fois percer le regret de le quitter. Se reverraient-ils jamais, et où se reverraient-ils ? Le brave Polonais souhaitait que ce fût sur un champ de bataille en Allemagne, loin de l'affreux pays où la guerre n'était qu'une série d'embuscades et d'escarmouches sans gloire. Il n'osait pas l'espérer, et il ne prévoyait que trop que la légion

de la Vistule ne quitterait pas de sitôt cette Espagne maudite…

— J'y reviendrai peut-être, dit pour le consoler Fontenay.

— Si vous y revenez, rappelez-vous que vous avez un frère à l'armée d'Aragon, répondit Zolnycki en l'embrassant.

Ils se séparèrent, les larmes aux yeux, et Fontenay employa le reste de sa matinée à se mettre en mesure de partir.

Il alla faire viser à la Division son ordre de route et de là, chez le payeur, toucher le reste des cinq cents Napoléons offerts au fiancé de Mlle de Gavre par la bonne impératrice Joséphine.

L'acompte qu'il avait pris avant de passer la frontière, au mois de novembre, avait largement suffi à le défrayer pendant une campagne où le brillant Vergoncey lui-même n'aurait pas pu dépenser cinq cents francs pour ses plaisirs. Mais, à Paris, il n'en allait pas de même. Le jeune capitaine tenait à faire bonne figure aux Tuileries et il rentrait de la guerre fort mal accoutré. Son uniforme était usé jusqu'à la corde. Il avait grand besoin de remonter sa garde-robe et il comptait bien commencer par là en arrivant à Paris.

À midi, tout fut prêt pour le départ, et au moment d'enfourcher les bidets de postes, Tournesol, qui n'avait pas eu beaucoup le temps de causer avec son officier depuis le matin, car il n'avait fait que courir la ville pour des achats, Tournesol lui dit en confidence :

— Mon capitaine, je crois bien que j'ai rencontré le valet de chambre.

— Et tu ne l'as pas fait empoigner ? s'écria Fontenay.

— Je n'ai pas osé… je n'étais pas assez sûr que c'était lui… Cette fois, il n'a plus ses favoris roux… et il est habillé en prêtre… oui, en prêtre espagnol, avec un long chapeau roulé qui avance d'un pied sur sa figure rasée comme un ponton. En voilà un qui sait se déguiser !

Fontenay se souvint tout à coup de ce que Georges de Prégny lui avait dit à Chamartin sur le talent de changer de costume et de visage que possédait le *tio*, et il pensa : « Si c'était lui ! »

— Ce qu'il y a de sûr, répondit Tournesol, c'est qu'il en est venu à ses fins. Il voulait entrer en France, et c'est nous qui l'y avons conduit.

CHAPITRE II

Paul Fontenay, en partant pour l'Espagne, avait gardé le modeste appartement qu'il occupait à Paris, rue Saint-Nicaise, à deux pas de la place du Carrousel, laquelle ne ressemblait guère alors à ce qu'elle est aujourd'hui.

Les masures qui l'obstruaient en grande partie n'ont disparu que sous le second Empire, comme les ruelles tortueuses qui la mettaient en communication avec le Palais-Royal.

C'était rue Saint-Nicaise que le Premier Consul avait échappé, par miracle, à la machine infernale et, huit ans après cet abominable attentat, les maisons portaient encore les marques de l'explosion qui avait ébranlé tout le quartier.

En arrivant de la Martinique, vers la fin de l'année 1802, le jeune créole s'était logé là pour être tout près des Tuileries, où le faisait souvent appeler sa protectrice, et il y était resté.

Quand il y débarqua, après un voyage à franc étrier de Bayonne à Paris, il était brisé de fatigue à ce point qu'il dût commencer par se mettre au lit, fort heureux d'avoir amené avec lui Tournesol, car il n'avait jamais eu de valet de chambre et, au débotté, il eût été réduit à brosser lui-même ses habits.

Tournesol, plus solide qu'un capitaine de vingt ans, et surtout plus accoutumé aux longues chevauchées, n'était pas

trop moulu et, pour l'activité, il valait à lui tout seul deux domestiques parisiens.

Une heure après avoir installé et couché son officier, il était déjà en courses, à la recherche de Georges de Prégny, qui demeurait rue de la Loi, aujourd'hui la rue de Richelieu, et qui fut ravi d'apprendre que son cher Paul était à Paris.

L'auditeur au Conseil d'État avait sa matinée prise par un travail pressé, mais, à trois heures, il tomba chez le capitaine.

Fontenay, après avoir dormi jusqu'à midi, venait d'expédier un déjeuner sommaire, cuisiné par Tournesol, qui savait tout faire, même les omelettes.

On croira sans peine que la conversation ne languit pas entre les deux amis. Ils avaient tant de choses à se dire qu'ils ne savaient par où commencer.

Comme il arrive toujours après une séparation, ce fut d'abord un entre-croisement de questions. Chacun interrogeait l'autre sur ce qu'il avait fait depuis trois mois, et n'attendait pas toujours la réponse, avant de passer à un autre sujet.

Mais ils eurent vite épuisé le chapitre des informations générales, et Georges, qui devinait la pensée de Fontenay, lui dit sans préambule aucun :

— On t'aime toujours.

— Est-ce bien vrai ? s'écria Paul, au comble du bonheur.

— J'en suis sûr. Seulement on ne t'attendait pas si tôt.

— Est-ce à dire que j'ai eu tort de revenir ?

— Non, certes… ; mais si tu tombais aux Tuileries comme une bombe, tu mettrais en rumeur tout le cercle de l'Impératrice. Mlle de Gavre serait capable de s'évanouir. Il faut que tu me laisses le temps de t'annoncer. C'est ce que je ferai dès ce soir. L'Impératrice reçoit dans son petit salon et tu sais que j'y ai mes entrées.

— Oh ! je n'avais pas le projet de m'y présenter aujourd'hui. Il faut d'abord que je me mette en règle avec l'autorité militaire. Je suis en congé régulier, mais ma première visite est due au Ministre de la guerre. Je dois le voir avant de demander une audience à l'Empereur.

— Qui te la fera peut-être attendre. Il est écrasé d'affaires. C'est à peine s'il se montre aux réceptions de l'Impératrice. Tu sais que la guerre avec l'Autriche est décidée.

— On le disait en Espagne, et Vergoncey me l'a écrit.

— L'Empereur partira dans un mois pour Strasbourg. L'Impératrice ira peut-être l'y rejoindre, mais ce n'est pas sûr. Et, à ce propos, mon cher Paul, tout est bien changé ici depuis ton départ… Où sont les beaux jours de la Malmaison ?… On y fêtera encore, le 19 Mars, saint Joseph, patron de notre chère protectrice, mais ce sera peut-être la dernière fois, et je crains que la fête ne soit pas gaie.

— Pourquoi ? Que se passe-t-il donc ?

— Je ne suis pas dans le secret des dieux, mais je vois et j'entends… Il y a du divorce dans l'air…

— Est-ce possible ! Je savais bien qu'on l'avait conseillé à l'Empereur, mais je croyais qu'il n'y pensait plus.

— On l’y pousse plus que jamais… et le plus dangereux de tous ces mauvais conseillers, c’est le Ministre de la police, Fouché. Mais, laissons cela… c’est trop triste… et revenons à toi et à ta fiancée…, car elle l’est toujours… L’impératrice, devant toutes ses dames, a encore fait allusion l’autre soir à votre prochain mariage… après la guerre.

— J’ai peur que ce soit long, soupira Fontenay. On est mal informé ici de ce qui se passe en Espagne.

— L’important, c’est que tu sois sûr d’épouser Mlle de Gavre. Raconte-moi un peu ce que tu as fait pour elle, là-bas, depuis que j’ai été forcé de partir de Chamartin sans te voir. Tu avais retrouvé le *tio* à Somo-Sierra, et le coquin, fort heureusement, t’a manqué encore une fois. Tu n’as plus entendu parler de lui, je suppose ?

— Tu te trompes. Je l’ai revu peu de temps après ton départ… et, cette fois, c’est moi qui l’ai manqué.

— Comment cela ?

Fontenay raconta brièvement sa visite à la Banque de Madrid, et tout ce qui s’en était suivi.

Georges écouta ce récit en fronçant le sourcil, et quand son ami eut tout dit :

— Diable ! il y a des chances pour que le *tio* ait mis la main sur le dépôt. Mais tu dois être fixé là-dessus. Tu as dû t’adresser au gouverneur de Madrid, qui sait à quoi s’en tenir.

— Je n’y aurais pas manqué, mais il a fallu, le soir même, suivre l’Empereur, qui marchait aux Anglais. Il m’a gardé quinze jours, et j’ai failli y rester, car je suis tombé malade et j’ai été trois semaines sur le flanc. Je m’en suis tiré et,

sans me laisser le temps de souffler, on m'a envoyé au siège de Saragosse, où j'aurais dû laisser ma peau dix fois. J'en arrive. Tu dois comprendre maintenant que je n'aie pas eu le temps de prendre là-bas des informations sur la fortune de Mlle de Gavre.

— Je le comprends… et je le regrette.

— À propos, je me suis réconcilié avec Carénac.

— Ce commandant qui voulait absolument se battre avec toi à la Malmaison ?

— Oui, nous sommes très bons amis depuis que nous avons monté côte à côte à l'assaut d'une maison.

— J'en suis fort aise. C'est à lui que tu dois d'avoir été fiancé par l'Impératrice. Sans ce duel, tu ne l'aurais pas rencontrée dans le parc et les choses auraient probablement traîné en longueur. Il est vrai que le *tio* ne t'aurait pas lâché un coup de pistolet en pleine figure, mais tu en as été quitte à si bon marché !

Et depuis cette promenade par les rues de Madrid, tu ne l'as plus rencontré, le scélérat ?

— Je ne sais trop que te répondre. Il vient de m'arriver à Bayonne une aventure étrange.

Paul entama un nouveau récit, celui du voyage avec Palafox, depuis le départ de Saragosse jusques et y compris l'inexplicable disparition du valet de chambre.

Et Georges de Prégny, au lieu de se récrier sur l'invraisemblance des suppositions de Paul, hocha la tête en disant :

— C'est tout à fait conforme aux rapports qu'a reçus Fouché sur cet homme. Et si c'est lui qui est entré en France, déguisé en domestique, il n'y est revenu que pour assassiner l'Empereur…

— Ou Mlle de Gavre.

— Non. Il n'a pas besoin de la tuer, puisqu'il tient sa fortune. C'est à l'Empereur qu'il en veut, et ton devoir est de signaler l'arrivée de ce bandit. Tu as déjà beaucoup trop tardé.

— Et à qui la signaler ?… à l'Impératrice ?… il est bien inutile de l'alarmer.

— C'est pourquoi je te conseille de ne pas lui dire un seul mot de cette histoire… et de la raconter tout entière au commandant de la gendarmerie d'élite. C'est un militaire, celui-là, c'est ton supérieur, et il est spécialement chargé de veiller à la sûreté de l'Empereur.

— Tu as raison… il me répugnerait de m'adresser à un policier… à ce Fouché, par exemple, qui est l'ennemi de notre bonne Joséphine.

— Fouché est un vilain Monsieur, mais il est plus habile à lui seul que tous les autres ensemble… et il est déjà renseigné sur le personnage… il a des espions partout.

— C'est possible, mais ses agents le servent mal, puisqu'ils n'ont pas pu mettre la main sur ce drôle quand il est venu voler Mlle de Gavre à la Malmaison.

Tournesol, à ce moment, entre-bâilla la porte et dit :

— Mon capitaine, il y a là un Monsieur qui voudrait vous voir.

— Réponds-lui que je ne reçois personne et demande-lui son nom.

— Mon capitaine, je le lui ai demandé. Il dit que vous ne le connaissez pas et qu'il vient de la part de M. le duc d'Otrante.

— Connais pas le duc d'Otrante ! s'écria Fontenay, qui n'était pas très ferré sur les nouveaux titres octroyés à certains hauts fonctionnaires civils.

Il n'avait retenu que ceux des maréchaux.

Et il ajouta :

— Dis à ce péquin qu'il aille au diable !

— Bien, mon capitaine, répondit militairement Tournesol.

Et il allait exécuter l'ordre sans y rien changer, si Georges de Prégny ne lui eût pas fait signe d'entrer et de fermer la porte.

Quand il fut bien sûr que le visiteur ne pouvait l'entendre de la pièce où Tournesol l'avait laissé, Georges reprit, en s'adressant à son ami :

— Comment ! tu ignores que le duc d'Otrante, c'est Fouché. Ah ! çà, d'où sors-tu ?

— D'Espagne, parbleu ! et, là-bas, il n'est jamais question de ce duc-là.

» Qu'est-ce qu'il peut bien me vouloir ?

— Je ne le devine pas, mais tu vas le demander à son envoyé, car tu ne peux pas te dispenser de le recevoir. Un refus t'attirerait des désagréments qu'il vaut mieux éviter.

— C'est un peu fort ! Je suis arrivé ce matin et on vient déjà me relancer de la part de ce Ministre que je n'ai jamais vu.

— Tu conviendras qu'il est bien informé.

— Trop bien, l'animal ! Je vais faire entrer le Monsieur qu'il m'envoie… à condition que tu assisteras à l'entrevue.

Tournesol, amène-le !

Vingt secondes après, le Monsieur se présentait.

Évidemment, ce n'était pas un agent subalterne, car il était vêtu de noir, cravaté de blanc, et il portait des lunettes d'or.

Il avait tout à fait l'air d'un chef de bureau.

Il salua Fontenay en entrant et il regarda d'une certaine façon Georges de Prégny, qui comprit et qui s'empressa de décliner son nom et sa qualité d'auditeur au Conseil d'État.

Le Monsieur s'inclina de rechef et dit à Paul :

— Capitaine, je suis chargé de vous informer que Son Excellence Monseigneur le duc d'Otrante désire vous voir immédiatement.

Ces pompeuses qualifications irritèrent Fontenay. Lannes, duc de Montebello et vainqueur de Saragosse, se contentait de beaucoup moins, car ses officiers ne l'appelaient que Monsieur le Maréchal.

— Que me veut-il, votre duc ? demanda brutalement Paul.

— Son Excellence n'a pas jugé à propos de me l'apprendre. Je suis seulement chargé de vous conduire à son hôtel.

— J'irai très bien tout seul.

— Sa voiture nous attend à votre porte, et si vous voulez bien y monter avec moi, nous arriverons plus vite.

— Ah ! çà, mais… vous viendriez pour m'arrêter que vous ne procéderiez pas autrement… et s'il ne me plaît pas de vous suivre, je suis curieux de voir ce que vous allez faire… m'emmènerez-vous de force, moi, officier d'ordonnance de l'Empereur ?

D'un coup d'œil, Georges invita son fougueux ami à se taire et il dit, sans s'émouvoir, à l'employé de Fouché :

— M. Fontenay, vous le voyez, Monsieur, s'attendait si peu à être appelé aujourd'hui chez le Duc d'Otrante qu'il n'a pas pu s'empêcher d'exprimer sa surprise dans des termes un peu vifs. Vous l'excuserez. Il va vous suivre, et moi je vais de ce pas aux Tuileries annoncer à ses camarades de l'état-major de Sa Majesté qu'ils le verront ce soir.

Fontenay comprit que Georges tenait ce langage pour marquer à ce représentant du Ministre de la Police que le jeune capitaine avait en haut lieu des amis qui s'enquerraient de lui si son absence se prolongeait trop.

C'était une précaution qu'il prenait contre un mauvais tour dont Fouché était très capable, car il ne se gênait pas pour emprisonner les gens arbitrairement, sauf à expliquer après sa conduite par des motifs qu'il savait inventer.

Fontenay, fort de sa conscience, ne s'effrayait pas du tout des suites de cette nouvelle aventure, encore plus inattendue que celles qui l'avaient précédée, et il dit, en haussant les épaules :

— Partons, Monsieur. Son Excellence m'excusera de ne pas me présenter à elle en grande tenue. Je n'ai que les vêtements que je porte et je les ai usés à la guerre au service de l'Empereur.

Où te retrouverai-je, Georges ?

— Veux-tu, au Palais-Royal, à cinq heures ? répondit l'auditeur. Nous pourrons dîner avec des amis.

— Volontiers, car je ne suppose pas que Son Excellence me fasse l'honneur de me retenir à sa table, dit ironiquement l'incorrigible Paul.

L'homme aux lunettes d'or fit semblant de ne pas avoir entendu et se rapprocha de la porte, pendant que Fontenay mettait par-dessus son uniforme son manteau, que Tournesol venait de lui apporter.

Georges l'accompagna jusqu'à la voiture qui l'attendait en bas et qui avait attiré quelques habitants de la rue Saint-Nicaise, peu accoutumés à y voir des équipages.

Cette voiture était un landau fermé, attelé de deux chevaux vigoureux et conduit par un cocher sans livrée. Un autre domestique, habillé de noir, se tenait à la portière, prêt à monter derrière ce carrosse qui ne portait pas sur ses panneaux les armoiries du nouveau duc d'Otrante.

Tout cela sentait l'enlèvement ; comme le pratiquaient jadis les grands seigneurs, au temps où ils avaient des petites maisons. Fontenay n'était pas une jolie femme, mais Fouché

pouvait avoir emprunté ce système à l'ancien régime pour l'appliquer à des personnages qu'il voulait faire disparaître sans bruit.

Georges de Prégny aurait eu peur pour son ami, s'il n'eût pas compté sur la protection de l'Impératrice, et comme il se défiait du caractère de Fontenay, il lui dit à l'oreille :

— Pas d'incartades, je t'en prie ! Dis tout ce que tu sais et n'oublie pas que tu parles à un Ministre de l'Empereur.

Et il ajouta tout haut :

— À bientôt !

D'un geste aimable, le Monsieur invita le capitaine à monter le premier. C'est à quoi les policiers ne manquent jamais en pareil cas, et leur politesse n'est que de la prudence. S'ils cèdent le pas à celui qu'ils emmènent, c'est à seule fin de ne pas le perdre de vue.

Celui-là prit place à côté de Fontenay ; le domestique ferma la portière et grimpa derrière la voiture, qui partit aussitôt.

Fontenay pensait à la litière de Palafox et regrettait le temps où il l'escortait à cheval. C'était lui maintenant qu'on gardait à vue et il n'avait pas pour se consoler la gloire d'avoir héroïquement défendu Saragosse.

Il n'ouvrit pas la bouche pendant tout le trajet, qui ne fut pas long, car l'hôtel du Ministre de la police était sur le quai, tout près de l'Institut.

La voiture entra dans une vaste cour dont la porte cochère se referma sur elle. Fontenay, pour descendre, passa

encore une fois le premier et s'engagea dans un escalier assez étroit que lui montra son obligeant introducteur.

Au premier étage, il trouva une galerie, au fond de laquelle était assis à un bureau un homme en robe de chambre, la tête entortillée d'un foulard. Cet homme écrivait et ne leva pas les yeux. L'envoyé de Fouché s'était retiré en fermant la porte, et le capitaine, resté seul avec le personnage assis, se mit à se promener de long en large. Il le prenait pour un employé et il ne daigna même pas le saluer.

Il se lassa bientôt d'arpenter ainsi la galerie et, voyant que l'homme à la robe de chambre écrivait toujours, il vint se planter devant lui en disant :

— Le Ministre de la police m'a fait appeler. Je n'ai pas de temps à perdre. Où est-il ?

— C'est moi qui suis le Ministre, répondit l'homme en le regardant fixement.

Fontenay, dès qu'il le vit en face, le reconnut au portrait que ses camarades de l'état-major lui en avaient fait plus d'une fois.

Ils lui avaient dépeint sa face blême et glabre, ses cheveux jaunes, plats et rares, ses petits yeux sanglants et ternes, sa physionomie de fouine agitée, sa voix brève et saccadée, son attitude convulsive, comme a écrit dans ses mémoires le général Philippe de Ségur, qui le connaissait bien, pour avoir eu maille à partir avec lui.

Mais Fontenay n'aurait jamais imaginé qu'il donnât audience dans une tenue si négligée, et son étonnement perça sur sa figure.

Fouché, qui devina sa pensée, lui dit :

— Vous vous attendiez donc à me trouver en grand habit de Ministre ? C'est bon pour vos généraux d'étaler des broderies. Je ne suis pas militaire, moi.

— J'ai l'honneur d'être capitaine, répliqua Fontenay piqué au vif.

— Depuis deux mois. Je sais pourquoi. Vous êtes protégé par Sa Majesté l'Impératrice et vous lui devez un avancement exceptionnel.

— Je l'ai payé de mon sang.

— Je ne conteste pas la valeur de vos services. Ce n'est pas pour vous en parler que je vous ai fait venir.

— J'attends que vous m'expliquiez pourquoi.

Le regard de Fouché devint clair et froid comme une lame d'épée.

— Où est le valet de chambre de Palafox ? demanda-t-il brusquement.

Cette question, lancée à brûle-pourpoint, aurait pu déconcerter Fontenay ; mais il s'y attendait presque et il répondit, sans se troubler :

— J'ai été chargé par M. le maréchal Lannes d'accompagner le général Palafox ; je n'avais pas mission de surveiller son valet de chambre.

— Soit ! dit Fouché ; mais vous savez fort bien que ce valet de chambre… qui n'en était pas un… a disparu à Bayonne.

— Je le sais.

— Pourquoi n'avez-vous pas immédiatement averti de cette disparition le commandant de la gendarmerie ?

— Parce que je n'y étais pas tenu. Je suis soldat. Ce n'est pas mon métier de renseigner la police. Je ne dois de rapports qu'à mes chefs.

— Alors, si vous rencontriez cet homme à Paris, vous ne le dénonceriez pas ?

Fontenay ne répondit pas et Fouché reprit :

— Vous savez pourtant qu'il est entré en France pour assassiner l'Empereur.

— Comment le saurais-je ?

— Ne cherchez pas à jouer au fin avec moi. Je connais toute votre histoire. Vous avez vu cet homme, il y a quatre mois, dans le parc de la Malmaison et, plus tard, vous avez su qui il était. Un de vos amis vous l'a appris en Espagne où il est allé remplir une mission, et il l'avait appris lui-même dans l'entourage de Sa Majesté l'Impératrice. Après avoir commis à la Malmaison un vol au préjudice d'une personne qui vous intéresse, l'homme a échappé aux recherches de mes agents et j'ai la certitude qu'il est rentré en Espagne… comme j'ai la certitude qu'il vient de repasser en France déguisé en valet de chambre. Vous avez voyagé avec lui, pendant quinze jours.

Comment se fait-il que vous ne l'ayez pas reconnu ?

— Vous venez de me dire vous-même qu'il était déguisé… et par conséquent, méconnaissable…

— Pour tout le monde, excepté pour vous, qui l'aviez déjà vu de près, à la Malmaison.

— Oh ! de très près, car il m'a tiré un coup de pistolet à bout portant… je l'ai même revu à Somo-Sierra et il a recommencé avec un tromblon… mais ce jour-là, il avait la même figure que la première fois, tandis qu'à Bayonne…

— Il a des yeux qu'on n'oublie pas.

— Peut-être m'en serais-je souvenu, si j'avais pensé à lui, mais je l'ai fort peu regardé. Je ne regarde pas les domestiques.

— Vous avez tort. Il faut regarder tous les visages et les étudier.

— Quand on est de la police, oui. Moi, je suis capitaine.

— Alors, vous croyez que votre grade vous dispense d'observer, quand la vie de Sa Majesté est en jeu… car ce misérable cherche à l'approcher pour l'assassiner.

— Je suis prêt à me faire tuer pour l'Empereur, mais je ne sais pas observer, comme vous dites.

En répondant à son puissant interlocuteur, Fontenay ne l'avait pas encore appelé : Votre Excellence, ni même : Monsieur le Ministre, tant il lui répugnait d'adresser ces qualificatifs respectueux à un ci-devant jacobin, et surtout à un régicide, car il savait très bien qu'à la Convention le futur duc d'Otrante avait voté la mort du Roi.

Fontenay, en revanche, dès le début de la conversation, avait pris un siège, sans que le Ministre l'y invitât.

Ces façons indépendantes n'étaient pas pour déplaire à Fouché, qui avait gardé de son passé révolutionnaire un dédain absolu de l'étiquette.

— Soit ! reprit-il froidement ; pendant ce voyage de Saragosse à Bayonne, qui a duré quinze jours, vous n'avez fait aucune attention à cet homme que cependant vous n'avez pas perdu de vue un seul instant ; c'est étrange, mais j'admets que ce soit vrai. Seulement, ce que je n'admets pas, c'est que, à Bayonne, quand il a disparu dans la cour de l'hôtel du général commandant la division, vous n'ayez pas signalé le fait.

— Comment les agents qui vous ont renseigné ne l'ont-ils pas signalé non plus ?… Ils étaient là, je suppose, et c'était leur métier de l'arrêter, s'ils le jugeaient suspect.

L'argument porta et Fouché ne put dissimuler une grimace de dépit, mais il se garda bien d'y répondre, car il aurait fallu dire d'où lui venaient les rapports si précis et en même temps si inutiles, qu'il avait reçus.

Seulement, il changea de ton.

— Monsieur, dit-il sèchement, vous n'êtes pas sous mes ordres et ce n'est pas à moi que vous aurez à rendre compte de votre conduite. L'Empereur saura qu'elle a été légère… je devrais dire : coupable.

— Coupable ! s'écria Fontenay, hors de lui. Osez-vous m'accuser de complicité avec un scélérat qui en veut à la vie de l'Empereur !

Fouché interrogeait beaucoup. Il ne répondait jamais aux questions qu'il lui convenait d'éluder. C'était sa méthode, et il ne s'en départit pas en cette occasion.

— Cet homme est à Paris, je le sais, reprit-il. Il y est arrivé avant vous, et il y a trouvé des gens pour lui donner asile. Georges Cadoudal en avait trouvé, lui aussi, et je l'ai

fait arrêter. Celui-ci ne m'échappera pas. Mais s'il me gagnait de vitesse, si, avant que je l'aie dépisté, il parvenait à frapper l'Empereur, vous auriez votre part de responsabilité dans la catastrophe.

Vous n'avez qu'un moyen de racheter votre négligence… si tant est que ce soit de la négligence… c'est de m'aider à retrouver cet homme.

— Si je comprends bien, vous me proposez de m'enrôler parmi vos agents… moi, officier français !… Ce n'est pas moi seul que vous insultez, c'est toute l'armée… c'est Napoléon, dont j'ai porté les ordres en Espagne.

— Vous autres militaires, interrompit Fouché en haussant les épaules, vous avez la manie de faire des phrases et d'abuser des grands mots. Je ne vous propose pas d'entrer dans la police. Je vous invite, – et cela dans votre intérêt – je vous invite à ne pas recommencer la sottise que vous avez faite à Bayonne, c'est-à-dire à empoigner ce coquin, si vous le rencontrez. Il se défendra peut-être, mais on vous prêtera main-forte.

— Il faudrait, d'abord, que je le reconnusse…

— Qui le reconnaîtrait, si ce n'est vous, qui l'avez vu, sous deux ou trois costumes différents… qui lui avez parlé… qui avez entendu le son de sa voix ? Et vous le rencontrerez certainement. Je sais ses allures. Il va faire ce qu'il a fait lorsqu'il est venu en France au mois de novembre. Il va circuler dans Paris… et de préférence aux abords des Tuileries, guettant une occasion d'approcher l'Empereur qui a le tort de sortir quelquefois, le soir, incognito, avec Berthier ou avec Duroc.

Fouché disait : Berthier et Duroc, tout court, lui qui trouvait mauvais qu'on ne lui donnât pas son titre de duc d'Otrante, et Fontenay se souvint d'un vers de l'*Amphitryon* de Molière :

« Comme avec irrévérence, parle des dieux ce maraud ! »

Mais Fontenay ne sourcilla pas et il attendit la suite.

— Je le fais accompagner, l'Empereur, continua le Ministre, mais quand il s'en aperçoit, il se fâche. Vous qui avez fait partie de son état-major, il ne vous confondrait pas avec un de mes agents, s'il vous rencontrait dans la rue, et vous pourriez, sans qu'il s'en doutât, lui servir de garde-du-corps. Vous n'auriez qu'à vous promener, à une heure que je vous indiquerais, près d'une certaine petite porte du pavillon de Marsan.

— Il faudrait pour cela que Sa Majesté m'en donnât l'ordre, répondit vivement le jeune capitaine.

— Alors, si je vous le donnais, moi ?

— Je n'ai d'ordres à recevoir que de l'Empereur.

— Prenez garde, Monsieur l'officier ! si je lui rendais compte de l'entretien que j'ai avec vous, en ce moment, vous pourriez vous repentir d'avoir refusé de veiller à sa sûreté, menacée par un assassin… que vous seul connaissez.

— C'est ce que je nie absolument. Je l'ai vu… vos agents aussi l'ont vu, puisqu'ils affirment qu'il est à Paris… mais je passerais à côté de lui, sur un trottoir, sans le reconnaître.

— Vous avez bien peu de mémoire.

— Je n'ai pas celle des figures. Je suis soldat, et un soldat n'a que faire de se rappeler s'il a déjà vu l'ennemi qu'il va sabrer…

— Dans une charge, mais il ne s'agit pas de charger.

— Je ne sais pas faire autre chose.

Il y eut un silence. Fouché, de sa main sèche, tourmentait nerveusement la tête de sphinx qui terminait le bras de son fauteuil, et les regards qu'il lançait au capitaine n'avaient rien de bienveillant.

— Décidément, Monsieur, dit-il en prenant tout à coup un air indifférent, nous n'arriverons jamais à nous entendre, et je ne vous retiens plus.

Fontenay ne se le fit pas dire deux fois. Il se leva et il allait se retirer quand Fouché ajouta :

— Souvenez-vous seulement que je vous ai offert une belle occasion de vous distinguer… ne vous en prenez donc qu'à vous-même si vous manquez votre avenir militaire… votre avenir et votre mariage.

— Mon mariage ! s'écria Fontenay. Que signifie ?…

— Oh ! ne faites pas l'ignorant, dit Fouché de sa voix sans inflexions, – une voix incolore comme ses yeux ; vous savez parfaitement à quoi je fais allusion. Sa Majesté l'Impératrice vous veut du bien et elle a projeté de vous marier à la fille de feu le général de Gavre. Ce sera une union très bien assortie… si l'Empereur y donne son assentiment. Vous savez aussi que cette demoiselle est Espagnole par sa mère et que le bandit qu'il s'agit d'arrêter est tout simplement… son oncle. Cela, l'Empereur ne le sait pas, et s'il l'apprend, je doute qu'il persiste à s'intéresser à la nièce.

— Ce n'est pas la faute de Mlle de Gavre si ce misérable, qui est son parent et non pas son oncle, hait l'Empereur et cherche à l'assassiner. Il la hait aussi, elle, et il lui a volé sa fortune.

— Oh ! je ne la soupçonne pas d'être d'accord avec lui. Je vous fais remarquer seulement qu'elle est de sa famille et que, vous qui aspirez à l'épouser, vous fermeriez la bouche à tous les malveillants, si vous réussissiez à nous livrer ce Blas de Montalvan… vous voyez que je sais son nom.

Vous vous récusez, en me disant que c'est impossible. N'en parlons plus. Je l'arrêterai, sans que vous vous en mêliez.

Allez, Monsieur ! Je ne compte plus sur vous et je souhaite que votre refus de me servir ne nuise pas à votre carrière.

Fontenay sortit sans dire un seul mot. Qu'aurait-il répondu à ces menaces doucereuses ? Il ne regrettait pas d'avoir préféré son honneur à la protection de Fouché et il était fier de penser que, si sa fiancée eût été là, elle l'aurait approuvé de rejeter les honteuses propositions du tout-puissant ministre de la police.

Mais il n'était pas absolument rassuré sur les conséquences de ce refus, dédaigneusement exprimé. Fouché était l'ennemi déclaré de l'Impératrice et il ne se gênerait pas pour chercher à lui nuire en calomniant auprès de l'Empereur un officier qu'elle protégeait. Il était très capable de l'accuser de connivence avec ce fanatique Espagnol, dont Mlle de Gavre avait le malheur d'être la parente. Accusation absurde, s'il en fût, mais qui, habilement présentée, pouvait trouver créance.

Fontenay n'avait rien de mieux à faire que de prendre les devants sur Fouché en informant la bonne Joséphine de ce qui se passait et, en attendant qu'il pût la voir, il lui tardait de mettre Georges de Prégny au courant de la situation.

Georges lui avait donné rendez-vous au Palais-Royal à cinq heures et il était quatre heures passées. Fontenay, s'il y arrivait avant son ami, en serait quitte pour se promener sous les galeries jusqu'à ce qu'il le rencontrât. Il y alla donc tout droit et, en sortant de l'hôtel du Ministre, il était bien trop préoccupé pour s'apercevoir qu'un Monsieur, planté devant l'étalage d'un bouquiniste en plein vent, se mit à le suivre à distance le long du quai, car le pont du Carrousel n'existait pas, et Fontenay dut remonter jusqu'au pont Royal pour passer sur la rive droite.

Ce détour forcé fit que le jour baissait déjà quand il arriva au Palais par les galeries de bois qui occupaient alors l'emplacement où l'on a construit, beaucoup plus tard, la galerie d'Orléans.

Une curiosité que ces galeries de bois, avec leurs hangars en planches formant trois rangées de boutiques et deux allées couvertes.

Au temps de la Terreur et encore sous le Directoire, on les appelait le *camp des Tartares*, et ce nom bizarre leur allait très bien, car on n'y voyait que des baraques et des nomades : une cohue qui venait là chercher aventure.

Elles s'étaient un peu épurées depuis la disparition des sans-culottes qui en faisaient alors leur quartier général, mais ce n'était pas encore un lieu édifiant, et Fontenay se hâta de les traverser pour gagner des galeries mieux famées,

les galeries de pierre, où il pensait rencontrer Georges de Prégny.

Elles étaient encombrées aussi d'une foule bigarrée où foisonnaient les officiers. Ils venaient là s'amuser entre deux campagnes, et il aurait fallu être bien rigoriste pour le leur reprocher.

Fontenay, qui n'était militaire que depuis quatre mois, n'en connaissait aucun, et personne ne l'accosta.

Il s'en alla donc, promenant ses inquiétudes, et il fit le tour complet du Palais sans apercevoir son ami.

En revanche, comme il revenait par le jardin, il se trouva face à face avec Vergoncey, qui lui sauta au cou en s'écriant :

— Enfin, vous voilà !… je commençais à croire que vous étiez mort en Espagne… comme tant d'autres.

— Heureusement, je ne me suis jamais mieux porté, dit Fontenay.

— Et vous venez vous divertir un brin…, ça tombe bien, car je n'ai jamais été si en train, et nous allons finir joyeusement l'hiver, comme je vous l'ai écrit d'Astorga, au mois de janvier, avant de quitter l'Espagne. J'espère que vous avez reçu ma lettre.

— Parfaitement… et vous n'imaginez pas le plaisir qu'elle m'a fait.

— Oh ! je n'oublie pas mes amis… mais si nous voulons jouir des plaisirs de Paris, nous n'avons pas de temps à perdre… vous savez que l'Empereur va entrer en campagne, le mois prochain…

— Oui… on me l’a dit… mais je ne sais s’il m’emmènera.

— Je n’en doute pas. Vous êtes très bien noté. Seulement, depuis quelques jours, il est inabordable. Je vous conseille d’attendre un peu avant de lui demander de le suivre en Allemagne. Mais puisque je vous tiens, je ne vous lâche plus. Nous dînerons ensemble au restaurant et vous allez monter avec moi au 154.

— Comment, au 154 ?

— Eh oui… au jeu… la Banque est en pleine déveine. J’ai gagné hier trois cents napoléons en moins de dix minutes et je compte bien en gagner encore autant avant le dîner. Vous ne serez pas fâché non plus de garnir vos poches, afin de dorer un peu votre séjour à Paris. La vie y coûte si cher !

— Je n’ai jamais joué.

— Tant mieux les débutants gagnent toujours. Venez, mon cher… quand ce ne serait que pour me porter bonheur.

— Je ne demanderais pas mieux, mais j’attends Georges de Prégny, qui m’a donné rendez-vous ici.

— Prégny ? vous ne le verrez pas ce soir. Je viens de le rencontrer dans l’escalier des Tuileries. Il allait chez l’Impératrice qui l’a fait appeler pour un concert que Sa Majesté organise dans ses petits appartements. Vous savez qu’il n’y a pas de concert sans Prégny. C’est sa spécialité, et il en a pour deux heures, sinon pour toute la soirée.

Rien ne vous empêche donc de monter avec moi. Si vous ne voulez pas jouer, vous regarderez. Ça vous intéressera, et quand j’aurai mon compte, je vous offrirai un dîner comme

vous n'en avez pas fait depuis longtemps. On mange fort mal de l'autre côté des Pyrénées.

— À qui le dites-vous ! soupira Fontenay qui avait encore sur le cœur l'affreuse cuisine espagnole.

— Eh bien ! venez, cher ami. Si la veine se dessine pour moi, comme je l'espère, nous serons à table dans une demi-heure chez Véry… il a un certain Clos-Vougeot de 1790 que je tiens à vous faire goûter.

Fontenay avait bonne envie de refuser, mais il lui en aurait coûté de désobliger un camarade, et depuis qu'il savait que Georges allait être retenu aux Tuileries, il n'avait plus de raisons de continuer à se faire coudoyer dans les galeries.

Il suivit donc Vergoncey au 154, une des quatre maisons que la ferme des jeux tenait alors au Palais-Royal et la mieux fréquentée des quatre.

Le 113, plus connu, était la maison préférée des petits joueurs, parce que la banque y admettait de modestes enjeux de quarante sous.

Le fiancé de Mlle de Gavre n'avait jamais mis les pieds dans aucun de ces tripots officiels et il fut ébloui du luxe des salons où il entra, guidé par Vergoncey, qui était là comme chez lui et qui le conduisit tout droit à la grosse partie ; celle où on ne jouait qu'à l'or, c'est-à-dire pas moins d'un napoléon.

La table était fort entourée et, pour s'y asseoir, il fallait attendre qu'un décavé abandonnât sa place, ou un gagnant satisfait de son bénéfice, ce qui était plus rare.

Les coups se succédaient rapidement : l'or pleuvait d'un côté, pendant que de l'autre les râteaux des croupiers ra-

claient les mises perdues. Fontenay, qui ne connaissait pas le *trente-et-quarante*, voyait les cartes s'aligner sur le tapis et ne comprenait pas pourquoi la rouge ou la noire avait gagné.

Et comme il ne tenait pas du tout à apprendre le jeu, il se mit à examiner les joueurs.

Il y en avait de tous les âges et de toutes les professions ; des jeunes et des vieux, des bourgeois et des militaires.

Plus de visages consternés que de visages radieux, car la ferme était en train de réparer ses pertes de la veille.

Il y avait pourtant, assis, en face des deux nouveaux venus, un officier qui avait devant lui un tas de napoléons et qui poussait de grosses masses avec une intrépidité sans pareille.

L'uniforme qu'il portait devait être un uniforme étranger, car Fontenay, qui ne le connaissait pas, demanda tout bas à Vergoncey à quel corps appartenait cet officier, dont la figure l'avait frappé.

Il n'était pas jeune, ce gros joueur, quoiqu'il ne portât que les épaulettes de capitaine, mais s'il n'avait pas obtenu un rapide avancement, il devait être fort riche, car il ramenait des billets de mille francs avec un flegme parfait.

Ses traits, qui avaient l'air d'avoir été taillés à coups de hache, ne bougeaient pas et ses yeux noirs illuminaient son visage, coupé en deux par une épaisse moustache noire.

La physionomie exprimait une énergie indomptable.

— Ça, répondit insouciamment Vergoncey, c'est un Napolitain de la nouvelle garde du roi Murat. Il aurait bien fait

de rester dans son pays. Il rafle des napoléons qui seraient beaucoup mieux dans ma poche et j'enrage de les lui voir gagner. Je vais jouer contre lui et, si la chance tourne pour moi, j'aurai un plaisir infini à le voir perdre.

Justement, un joueur, à bout d'argent, se leva tout près du capitaine qui s'empara de sa chaise pour engager plus commodément le combat qu'il voulait livrer à la ferme des jeux.

Résolu à demeurer simple spectateur de la bataille, Fontenay resta debout, derrière son ami.

Il était bien placé là pour regarder l'officier étranger qui avait attiré son attention et qui ne s'occupait ni de lui ni de Vergoncey, car il était tout à son jeu.

Le premier coup ne fut pas favorable à la France. Les quinze napoléons du camarade de Fontenay furent ratissés par les croupiers qui durent en payer cent à l'Italien, lequel avait mis son argent à noire, pendant que Vergoncey, mal inspiré, faisait le contraire.

C'était un premier avertissement, et le perdant, au lieu d'en profiter, s'entêta sur la rouge.

Mal lui en prit. Une série formidable de noires s'abattit sur lui comme la grêle sur un champ de blé et le mit promptement aux abois, pendant que le capitaine de la garde napolitaine encaissait, à chaque coup.

Il y en vint un qui exaspéra le capitaine, un de ces coups qui affolent un joueur en déveine.

La noire avait le point de trente-neuf. Vergoncey, qui était à rouge, devait se croire à peu près sûr de gagner. Une dame de pique tombée sur le dos, tout exprès, amena qua-

rante, le plus mauvais de tous les points, et le râteau emporta son enjeu, le plus gros qu'il eût encore risqué.

La rouge avait perdu et les napoléons français s'en allèrent encore une fois en Italie.

— C'est cette figure de brigand Calabrais qui me porte malheur, grommela Vergoncey en frappant du poing la table.

Le Napolitain leva la tête et le regarda fixement.

Fontenay, debout derrière son ami, eut sa part du coup d'œil que lança cet étranger favorisé par la fortune.

Les assistants s'attendaient si bien à une querelle que la partie s'arrêta un instant. Ils n'en doutèrent plus quand ils virent l'insulté empocher son bénéfice et quitter la place.

Les croupiers, ennemis des rixes, se préparaient à intervenir.

Ils furent bien étonnés de voir ce personnage s'acheminer vers la porte, sans songer le moins du monde à aller demander raison d'un propos qu'il avait dû entendre, car Vergoncey avait parlé assez haut.

Le Napolitain faisait tout bonnement Charlemagne.

Ce fut un éclat de rire général et Vergoncey s'écria :

— Enfin, le voilà parti, ce vilain oiseau de mauvais augure !… La chance va peut-être me revenir.

Il n'y eut que Fontenay qui ne rit pas.

Ses yeux s'étaient enfin rencontrés avec ceux de l'étranger et il avait suffi de cet échange de regards pour ré-

veiller un souvenir qui dormait dans sa tête, le souvenir du faux valet de chambre de Palafox.

Ce ne fut qu'une impression, mais elle fut vive et il n'hésita pas une seconde. Personne dans le salon n'avait fait attention à lui et Vergoncey était beaucoup trop absorbé par son jeu pour s'occuper de ce qui se passait derrière sa chaise.

Fontenay put sortir sans qu'on y prît garde et il se jeta dans l'escalier où il espérait bien rattraper son homme.

Quand il l'aperçut, le drôle était déjà au bas des marches. Il avait dû les franchir quatre à quatre. C'était bien la preuve qu'il venait de reconnaître tout à coup l'officier d'ordonnance du maréchal Lannes et qu'il le fuyait.

Fontenay bondit, en se tenant à la rampe, et il arriva dans le corridor du 154, juste au moment où le joueur suspect débouchait dans la galerie de pierre. Il s'y jeta après lui et il le vit tourner à droite, mais il tomba dans une foule si serrée qu'il dût marquer le pas, faute de pouvoir avancer. L'homme remontait vers les galeries de bois, sans se retourner, fendant le flot des promeneurs qui venait en sens inverse. Fontenay ne le perdait pas de vue, mais il avait beau jouer des coudes, il ne parvenait pas à se rapprocher de lui.

Que serait-ce donc au camp des Tartares, véritable dédale de baraques enchevêtrées ? L'homme aurait là toutes facilités de disparaître et, pour en finir, Fontenay se lança tête baissée à travers la cohue. Il ne réussit qu'à se faire injurier et donner des bourrades par les promeneurs qu'il bousculait. Il s'en trouva un qui, moins endurant que les autres, le prit au collet pour l'arrêter, et quand il put se dégager, l'homme avait disparu. Le plumet qui se balançait au-dessus

de son tricorne, et qui avait jusque-là guidé Fontenay, ce mirifique plumet rouge n'était plus en vue. La piste était perdue ; la chasse était manquée.

Et Fontenay dut constater une fois de plus qu'il n'avait aucune aptitude pour le métier qui consiste à suivre les gens.

Il s'était laissé distancer dans le Palais-Royal, comme naguère dans les rues de Madrid après sa malencontreuse visite au directeur de la Banque.

Et tout en se dépitant de ce nouvel insuccès, il fit un retour sur lui-même. Il se demanda s'il ne s'était pas trompé et s'il n'avait pas pris pour l'affreux *tio* un véritable officier de la garde du roi de Naples. Si loin que don Blas de Montalvan poussât le talent de se déguiser, il était difficile de croire qu'il pût se métamorphoser au point de prendre successivement et en si peu de temps figure d'un domestique, d'un prêtre et d'un capitaine.

Il n'y avait que ses yeux qu'il ne pouvait pas changer, ses yeux de braise au regard dur, mais ces yeux-là sont communs en Italie aussi bien qu'en Espagne et ils se ressemblent tous.

Une autre réflexion se présenta à l'esprit de Fontenay.

Il venait d'encourir le ressentiment de Fouché pour avoir refusé d'espionner et, à la première occasion, il s'était lancé, sans que personne l'en priât, à la poursuite d'un individu qu'il n'était pas certain d'avoir reconnu.

Il est vrai que cette poursuite était désintéressée de sa part, puisque cet homme ne lui en voulait pas à lui personnellement et que, si Fontenay eût réussi à le prendre, la capture ne lui aurait rien rapporté. Il avait fait l'agent de police,

mais il l'avait fait gratis, et cette idée consolait son amour-propre.

Il ne se doutait pas qu'un véritable policier l'avait suivi lui-même depuis le quai jusqu'à la maison de jeu, qu'il l'avait attendu à la porte et qu'en ce moment il était encore sur ses talons, recueillant les éléments d'un rapport à Fouché sur l'emploi que l'officier d'ordonnance avait fait de sa soirée et comptant bien y consigner ce qu'il venait de voir dans la galerie de pierre.

Fontenay en avait assez de toutes ces agitations qui n'aboutissaient à rien et il éprouvait tout à la fois le besoin de se recueillir et le besoin de dîner. L'heure du rendez-vous avec Georges était passée depuis longtemps. Georges, retenu aux Tuileries, ne viendrait certainement pas, et Vergoncey, engagé dans une partie acharnée, devait avoir oublié qu'il avait invité son jeune camarade à se régaler avec lui chez Véry.

Fontenay entra tout seul dans le restaurant à la mode et s'y fit servir un repas fin qui le remit un peu des privations qu'il avait supportées en Espagne. Il s'offrit même une bouteille du fameux Clos-Vougeot de 1790, vanté par Vergoncey, et il trouva qu'il méritait sa réputation.

Les grands crus calment momentanément les grands chagrins et ils portent au sommeil. À table, l'amoureux Paul oublia un peu les désagréments de cette journée, et quand il eut fini, il ne pensa qu'à aller se coucher.

La rue Saint-Nicaise n'était pas loin et il en prit le chemin en sortant du Palais par la rue Montpensier, au lieu de suivre jusqu'au bout la galerie encombrée. La foule l'agaçait et il cherchait la solitude. Il fut servi à souhait, car il ne ren-

contra presque personne jusqu'à l'entrée de la voie étroite où il demeurait.

Là, une voiture à bras, poussée par un homme affublé d'une limousine comme un roulier, l'obligea à raser le mur pour passer, mais il n'y prit pas garde, et il n'était plus qu'à trois ou quatre portes de la maison qu'il habitait, lorsque, à la clarté d'un réverbère, il aperçut, à dix pas de lui, deux Messieurs qui arrivaient du fond de la rue.

Il s'effaça pour leur laisser le haut du pavé et il les laissa venir.

Ils parlaient entre eux et ils ne le voyaient pas, tandis que lui les voyait fort bien. Tous deux étaient coiffés de chapeaux ronds et portaient de longues redingotes. Il lui semblait reconnaître la tournure du plus petit, et en le regardant avec attention, il le reconnut tout à fait.

Celui-là, c'était l'Empereur.

Fontenay savait qu'il arrivait, quelquefois à Napoléon de sortir à pied, le soir, accompagné du prince de Neufchâtel ou de Duroc, Grand Maréchal du palais. Fouché le lui avait dit, et il ne s'étonna pas outre mesure de le rencontrer dans une rue voisine des Tuileries, mais il ne pensa qu'à se cacher, car il n'avait garde de se permettre de l'aborder.

Le lieu eût été mal choisi pour lui demander l'audience qu'il désirait tant. L'Empereur l'aurait certainement fort mal reçu et l'aurait peut-être rayé de la liste de ses officiers d'ordonnance, pour le punir de n'avoir pas respecté son incognito.

Fontenay se dissimula donc le mieux qu'il put dans l'embrasure d'une porte bâtarde et Napoléon passa sans le remarquer.

Le jeune capitaine le suivait des yeux, lorsqu'il revit, planté à l'entrée de la rue, devant sa voiture à bras qui obstruait le chemin, l'homme à la limousine, et l'idée lui vint tout de suite que cet homme avait de mauvais desseins.

La voiture était chargée de choux, de carottes et de navets, et ce n'était pas l'heure où les maraîchers ambulants vendent leurs légumes dans les rues.

Fontenay ne douta plus que l'homme n'attendit l'Empereur pour l'assassiner, quand il vit briller dans ses mains, à la lueur du réverbère, la lame d'un poignard.

Encore quelques secondes, et Napoléon, qui marchait sans regarder devant lui, arrivait à portée du bras de ce misérable.

Fontenay bondit et vint se placer devant l'Empereur.

L'homme, surpris par cette apparition, recula en levant son arme pour frapper.

Fontenay se jeta sur lui, sans prendre le temps de tirer son épée, et reçut dans la poitrine le coup qui aurait percé Napoléon, si le capitaine ne l'avait pas couvert de son corps. Mais l'homme, violemment heurté, avait trébuché et, avant qu'il eût repris son aplomb, il fut assailli par derrière.

L'assaillant, c'était le mouchard qui n'avait pas cessé de suivre Fontenay, et qui, sans se rendre trop compte de se qui se passait, accourait au secours du capitaine attaqué.

Il fut mal récompensé de ce trait de courage. L'homme lui enfonça son couteau dans la gorge et le tua net, en lui coupant la carotide, mais la mort de ce pauvre diable servit à quelque chose. L'homme crut que d'autres allaient arriver à la rescousse ; pour éviter d'être arrêté, il s'enfuit à toutes jambes, abandonnant sa voiture, et il disparut au dernier tournant de la rue.

Tout cela s'était passé en moins de temps qu'il n'en faut pour l'écrire et presque sans bruit. En tombant, Fontenay n'avait pas crié, et l'espion de Fouché avait été frappé avant d'avoir pu appeler à son aide d'autres agents qui n'étaient pas loin, car, par ordre de leur ministre, ils suivaient l'Empereur depuis qu'il était sorti des Tuileries. Ils le suivaient à distance respectueuse, si respectueuse, que le danger était passé quand ils se montrèrent.

Napoléon était resté calme comme il l'était au feu, les jours de bataille.

Décidément, dit-il sans la moindre émotion, il est écrit que je ne serai pas assassiné dans la rue Saint-Nicaise. Ils ont essayé deux fois et je vis encore.

— Sire, il faut rentrer aux Tuileries, dit précipitamment le personnage qui accompagnait l'Empereur, et qui n'était autre que Berthier, prince de Neufchâtel. Le misérable qui a essayé de vous frapper n'était sans doute pas seul, et ses complices vous attendent peut-être au bout de cette rue…

— Ils seraient déjà sur nous… et, d'ailleurs, voyez ! ils trouveraient à qui parler… Fouché m'avait fait suivre.

Quatre ou cinq agents, appelés par un coup de sifflet de leur brigadier, accouraient à toutes jambes.

— Sire, Fouché n'a pas tort, car…

— Ces gens-là ne m'auraient pas préservé, puisqu'ils seraient arrivés trop tard. J'ai été sauvé par l'officier qui est tombé là… devant nous… car c'est un officier… j'ai entrevu son uniforme sous son manteau… assurez-vous-en… j'espère qu'il n'est pas mort.

Berthier se précipita, se pencha sur le corps étendu en travers de la rue et revint dire à l'Empereur :

— Sire, c'est un capitaine qui, en Espagne, faisait partie de votre état-major. Il a rejoint, le matin de Somo-Sierra… et à Chamartin, je l'ai envoyé en reconnaissance du côté de l'Escurial… je le reconnais très bien, mais j'ai oublié son nom…

— Fontenay ! il m'avait été recommandé par l'Impératrice et je l'ai attaché à l'armée d'Aragon, quand j'ai quitté l'Espagne. Comment se trouve-t-il à Paris ?

— Il me semble que le maréchal Lannes a écrit à Votre Majesté qu'il le chargeait de conduire en France le général Palafox.

— C'est vrai… je me souviens… et le maréchal l'a autorisé à venir à Paris se mettre à ma disposition… il n'est que blessé, n'est-ce-pas ?

— Je le crois, Sire, mais je crains fort qu'il ne le soit très grièvement.

— Vous allez faire chercher Yvan, mon premier chirurgien… qu'il vienne à l'instant et qu'il essaie de le sauver… ce jeune homme est un brave… c'est mon étoile qui l'a conduit ici, ce soir… donnez à ces gens de Fouché l'ordre de ne pas

le quitter jusqu'à l'arrivée d'Yvan… et rentrons… Voilà une triste nouvelle à annoncer à l'Impératrice.

Les agents s'étaient bien gardés de s'approcher de la personne de Napoléon. Ils avaient même fait semblant de ne pas le reconnaître. C'était la consigne donnée par le duc d'Otrante, qui ne leur avait pas défendu d'obéir au prince de Neufchâtel. Ils obéirent avec intelligence. Deux gardèrent le pauvre Fontenay, qui ne donnait plus signe de vie, pendant que les deux autres allaient reconnaître, un peu plus loin, leur infortuné camarade, tué sur le coup, celui-là, et pendant que le cinquième courait chercher du renfort au poste le plus voisin.

L'Empereur avait rebroussé chemin pour rentrer au palais avec Berthier.

Les hommes de Fouché, convaincus qu'ils gardaient deux cadavres, échangeaient à voix basse des réflexions sur l'événement.

— Tu verras que le patron ne sera pas content, disait un vieux limier qui était dans la police depuis le Directoire. Il veut qu'on veille à la sûreté de l'Empereur sans que celui-ci s'en aperçoive. Comme c'est commode !

— Encore si nous avions empoigné le gueux qui a expédié, là-bas, ce malheureux Cabassou… Un solide, pourtant… et un ancien ! mais s'il court toujours, il est loin, et on ne le rattrapera pas.

— Savoir !… le patron a bien pincé dans le temps les auteurs de la machine infernale, et on n'avait qu'un des fers du cheval qui la traînait. Cette fois nous tenons la voiture… il n'en faut pas tant pour trouver une piste.

— Moi, j'ai idée qu'on ne trouvera rien du tout. Celui qui a fait le coup est un malin et il ne va pas flâner à Paris. Ça finira comme au mois de novembre, quand on a volé à la Malmaison dans l'appartement de l'impératrice. On avait le signalement du voleur… on l'a envoyé à tourtes les brigades de gendarmerie… on savait qu'il était Espagnol… et avec tout ça, on n'a plus entendu parler de lui.

— Ça pourrait bien être le même…

Ce dialogue entre gens du métier fut interrompu, de deux côtés à la fois. Les brancards et les porteurs arrivèrent par un bout de la rue, au moment où arrivait par l'autre le chirurgien de l'Empereur.

Yvan n'était pas seul. Georges de Prégny l'accompagnait.

Retenu aux Tuileries beaucoup plus longtemps qu'il ne l'eût souhaité, Georges venait voir enfin si son ami était rentré, quand il avait rencontré, à l'entrée de la rue Saint-Nicaise, le célèbre docteur qu'il connaissait et qui lui avait dit en peu de mots de quoi il s'agissait sans lui nommer la victime.

Et il tardait à Georges, vaguement inquiet, de savoir qui elle était.

Il ne le sut que trop tôt et il faillit suffoquer de douleur quand il vit à ses pieds Paul Fontenay, sans mouvement et sans voix.

Yvan, beaucoup moins ému, s'agenouilla, tâta le pouls et déclara que l'officier respirait encore, mais qu'il ne pouvait pas se prononcer sur les suites de la blessure avant de l'avoir examinée de plus près.

Il aurait conduit le blessé à l'hôpital. Heureusement, Georges était là et il indiqua la maison où logeait, à deux pas, Paul Fontenay. On l'y porta, sur une civière, et on peut se figurer le désespoir de Tournesol qui crut que son maître n'en reviendrait pas.

Le brave Gascon aida pourtant à le coucher sur son lit et à le déshabiller.

— Il a été atteint un peu au-dessous de la clavicule droite ; c'est grave, murmura le chirurgien en hochant la tête.

Il se mit à sonder la plaie et à ausculter Paul, pendant que Georges, aussi pâle que le patient, attendait l'arrêt dans des angoisses inexprimables.

Tournesol, qui se souvenait du passage de l'Esla, savait que son officier avait la vie dure, et il espérait encore.

Georges désespérait.

Ce fut long. Enfin Yvan, après avoir rengainé ses instruments, s'éloigna du lit et, tirant Prégny à part, il lui dit :

— Je ne crois pas qu'il s'en tire. Mais tout est possible, même un miracle. L'Empereur en a fait des miracles sur les champs de bataille ; pourquoi la chirurgie n'en ferait-elle pas un ? J'y tâcherai. Je vous préviens seulement que si votre ami n'en meurt pas, il en a pour un mois à rester sur le flanc, sans remuer et sans parler. Il a reçu trois pouces de fer dans la poitrine et le poumon a été touché.

L'assassin avait frappé plus fort que Diego dans la plaine de Benavente et, cette fois, le sachet de Marguerite de Gavre n'avait pas amorti le coup.

CHAPITRE III

Yvan, l'illustre chirurgien de Napoléon, était un maître et il ne se trompait pas souvent dans ses pronostics.

Celui qu'il avait porté sur le cas de Paul Fontenay s'était vérifié de point en point.

Paul avait failli mourir et il n'était pas mort, mais il avait passé un mois, et même un peu plus, sans bouger, sans parler et presque sans manger.

Sa jeunesse et surtout les soins de son ami et de son ordonnance l'avaient sauvé. Georges de Prégny et Jean Tournesol s'étaient relayés pour le veiller jour et nuit.

Yvan venait tous les matins visiter le blessé et ses ordonnances étaient scrupuleusement exécutées. Quand Fontenay, qui avait repris des forces, s'avisait d'ouvrir la bouche, Georges la lui fermait en le suppliant de ne pas dire un mot, sous peine de mort, Yvan ayant déclaré que le moindre effort pourrait déterminer une hémorragie mortelle.

De toutes les souffrances que le pauvre Paul endurait, le silence absolu était certainement la plus cruelle à supporter.

Il avait tant de choses à demander à Georges ! Sa pensée s'était arrêtée, le soir où il était tombé sur le pavé de la rue Saint-Nicaise, arrêtée subitement comme une horloge qu'on brise, et depuis qu'il avait repris connaissance, il ne savait rien de ce qui se passait en dehors de sa chambre.

Georges aurait pu le renseigner, mais le chirurgien le lui avait défendu. La plus légère émotion aurait pu être fatale au convalescent, et Georges, qui devinait son désir d'avoir des nouvelles de Mlle de Gavre, se condamnait à ne lui dire que : « Tout va bien, » ou encore : « Ne te tourmente pas. Je n'attends que la permission du docteur pour te mettre au courant. »

Le délai fixé venait d'expirer, quand, un beau jour d'avril, Yvan annonça qu'il ne reviendrait plus. Il ne dit pas pourquoi, – Georges le savait, – et le docteur ajouta en souriant :

— Mon cher capitaine, je ne vous demande plus que cinq jours de patience. C'est aujourd'hui dimanche. Je lève la consigne pour jeudi prochain. Jeudi, vous aurez la parole, à condition de n'en pas abuser… et je charge M. de Prégny d'y tenir la main. Un de mes confrères achèvera de vous remettre sur pied et vous pourrez sortir quand il vous y autorisera. Ce sera peut-être encore long, mais vous êtes sauvé. J'en ai donné l'assurance à l'Empereur, qui s'est plus d'une fois informé de vous, depuis votre accident.

Et comme Fontenay allait répondre :

— Chut ! ne me remerciez pas… vous vous fatigueriez… ce sera pour plus tard, car j'espère bien que nous nous reverrons… cet été.

Sur cette conclusion, le chirurgien serra la main de son blessé et s'en alla sans s'expliquer davantage.

Quand il fut sorti, Fontenay implora des yeux son ami, qui fut impitoyable.

— Jeudi, lui dit Georges, je te raconterai tout ce que tu voudras. Tu peux bien attendre jusque-là. Je te promets de te renseigner sur tout ce qui t'intéresse. Et je puis dès à présent t'affirmer que je n'aurai rien de fâcheux à t'apprendre.

Fontenay dut se résigner, un peu à contre-cœur, et Georges ajouta que Fontenay pourrait, dès le lendemain, dire quelques mots pour préparer la transition du mutisme absolu à la conversation suivie.

Paul n'avait donc plus que fort peu de temps à rester dans l'ignorance de toutes choses à laquelle l'avait condamné le grand chirurgien qui venait de lui mettre du baume dans le cœur en lui disant que l'empereur Napoléon s'était inquiété de savoir comment allait son jeune officier d'ordonnance.

À vrai dire, c'était le moins qu'il pût faire après la scène de la rue Saint-Nicaise, mais c'était assez pour que Fontenay lui fût profondément reconnaissant de ne pas l'avoir oublié.

Où en était-il, l'Empereur ? Allait-il partir en guerre contre l'Autriche, comme le bruit en courait lorsque Fontenay était arrivé à Paris ? Que se passait-il en Espagne, où le brave capitaine Zolnycki était resté ? Fontenay n'en avait pas la moindre idée, et il ne s'en était pas encore beaucoup préoccupé, car il n'avait pas une seule fois demandé un journal pour se renseigner.

En ce temps, d'ailleurs, ils étaient rares, les journaux, et les jeunes officiers ne les lisaient guère. Les bulletins du quartier général qui annonçaient des victoires leur suffisaient.

C'est tout au plus si Paul avait quelquefois jeté les yeux sur le *Moniteur* ; – officiel celui-là, – ou sur le *Journal de l'Empire*, qui devint plus tard le *Journal des Débats*.

Les quatre jours de silence supplémentaires imposés par le docteur passèrent vite.

Fontenay commençait à manger avec appétit, à se promener dans sa chambre et même à se mettre à la fenêtre pour respirer l'air printanier du doux mois d'avril, qui, cette année-là, par exception, avait amené le beau temps.

On ne s'en apercevait pas beaucoup dans l'étroite et sombre rue Saint-Nicaise, mais le convalescent se contentait d'un rayon de soleil.

Georges s'évertuait à distraire son ami, sans aborder les sujets qui auraient pu l'émotionner. Et Paul se faisait une loi de ne répondre que par monosyllabes.

Tout allait donc à merveille quand arriva le cinquième jour, le fameux jeudi indiqué par Yvan, la fin de ce carême d'un nouveau genre, pendant lequel le blessé s'était astreint à une complète abstinence de paroles.

Fontenay avait promis de ne pas s'en donner une indigestion en rompant le jeûne et il tint sa promesse.

Il entama la causerie en annonçant à Prégny son intention d'écouter plutôt que de parler.

Et Prégny le pria de lui permettre de procéder méthodiquement : les nouvelles les moins importantes d'abord et les plus intéressantes à la fin.

Il allait être long à égrener, le chapelet des informations, car Paul était à peu près dans la situation d'un homme qui se réveille, après avoir dormi pendant cinq semaines.

— Tu t'étonnes peut-être que ce cher docteur ait cessé si brusquement de venir ? lui demanda Georges.

— Pas trop, et je m'en réjouis, car c'est la preuve qu'il pense que je suis définitivement tiré d'affaire, répondit Fontenay.

— Il y a de cela, mais il y a autre chose.

— Quoi donc ?… L'aurais-je offensé sans le vouloir ?

— Il est parti, hier, pour Strasbourg.

— Et il ne me l'a pas dit ! C'était donc un secret ?

— Un secret connu de tout le monde, mais qu'il n'a pas voulu te confier, de peur de t'agiter l'esprit.

Yvan précède l'Empereur, qui part demain matin avec toute sa maison.

— Ah ! s'écria douloureusement Paul, la guerre est déclarée… et je n'en serai pas !

— Tu en serais, si tu étais en état de monter à cheval. Mais il te faut encore un mois de repos… ou deux.

— Vergoncey part aussi ?

— Comme les autres.

— Et il n'a pas jugé à propos de venir me voir avant de partir !

— Je te parlerai de lui tout à l'heure. Laisse-moi te raconter d'abord ce qui s'est passé aux Tuileries pendant que tu étais cloué dans ton lit.

— On m'a desservi auprès de l'Empereur ? demanda vivement Fontenay.

— Un seul homme t'a violemment attaqué… Tu devines qui ?

— Pas du tout.

— C'est le duc d'Otrante. Je me demande ce que tu lui as fait pour qu'il t'ait pris en haine à ce point.

— Je vais te le dire. Il m'a proposé de lui servir d'espion. Je lui ai déclaré que je ne voulais pas être mouchard… Alors…

— Alors, il t'a fait suivre quand tu es sorti de son hôtel. L'un des deux agents qu'il a mis à tes trousses a été tué par l'homme qui t'a blessé ; l'autre a déclaré qu'au moment où tu sortais d'une maison de jeu du Palais-Royal, il s'est séparé de son camarade pour s'attacher à un individu que tu cherchais à rejoindre, qu'il a perdu de vue sous les galeries de bois et qui, affirme-t-il, est le même qui, un peu plus tard et après avoir changé de costume, attendait l'Empereur, rue Saint-Nicaise, pour le poignarder…

— Et qui n'a poignardé que moi… et un espion de Fouché. Ose-t-on bien m'accuser d'être son complice ?

— Pas ouvertement ; mais Fouché prétend que ta conduite est inexplicable. Il a, dit-il, la preuve que cet assassin qui a manqué son coup est le voleur de la Malmaison… le chef occulte de l'insurrection espagnole… le proche parent de Mlle de Gavre. Il te reproche de l'avoir laissé échapper à

Bayonne et de ne pas l'avoir fait arrêter quand tu l'as retrouvé dans ce tripot. Bref, il n'a rien négligé pour te nuire, mais je crois qu'il cherche surtout à nuire à notre bonne Impératrice. Tous les moyens lui sont bons pour en venir à son but qui est d'amener Napoléon à divorcer. Si elle ne s'intéressait pas à toi, il t'aurait laissé en repos… tandis que tu peux t'attendre à être surveillé, tracassé, calomnié…

— Alors, je suis déjà perdu dans l'esprit de l'Empereur ?

— Non. Il n'a pas oublié que tu as exposé ta vie pour sauver la sienne… et il ne l'oubliera jamais.

— Seulement, il se défie de moi, répondit amèrement Fontenay. Il apprendra un jour la vérité, mais il sera trop tard… et en attendant qu'il me rende justice, je n'ai plus qu'à retourner me faire casser la tête en Espagne.

Fontenay était dans un état d'agitation inexprimable. Georges comprit qu'il avait eu la main trop lourde en lui montrant le danger, sans l'y avoir préparé, et il s'empressa d'essayer de le calmer.

— Tu exagères toujours, lui dit-il, et tu prends la situation beaucoup trop au tragique. Certes, il est fâcheux que tu aies contre toi le duc d'Otrante. Mais, je te le répète, tu as pour toi Napoléon. Il sait ce que vaut Fouché et il ne se laisse influencer par personne.

Yvan t'a dit que l'Empereur s'était plusieurs fois informé de toi. C'est bien la preuve que tu n'es pas en disgrâce. L'Empereur ne pouvait pas faire davantage à moins de venir te voir, et tu sais que l'étiquette s'y oppose… un souverain ne va pas chez son sujet… entre nous, d'ailleurs, ajouta Georges en souriant, tu n'es pas assez bien logé pour recevoir une tête couronnée.

— Oh ! je n’en demande pas tant. Et si j’étais sûr de rester dans l’armée…

— Et pourquoi n’y resterais-tu pas ? Tu n’as pas démérité, que je sache. Ta conduite en Espagne a été très remarquée. L’Empereur ne songe pas à se priver des services d’un officier d’avenir pour la seule raison que cet officier a le malheur de déplaire à son ministre de la police.

Tu vas manquer la campagne d’Autriche, cette année. Tu auras bientôt d’autres occasions, car je crains fort que cette guerre ne soit pas la dernière.

Donc, ne te tourmentes pas et parlons d’autre chose…

— Enfin, que dit-on dans Paris de la nouvelle affaire de la rue Saint-Nicaise ?

— On n’en dit rien du tout, parce qu’on ne la connaît pas. On ne veut pas que le public sache qu’un homme a tenté d’assassiner l’Empereur. Ceux qui le savent, comme Berthier, Yvan et moi, ont reçu l’ordre de se taire.

— Bon ! mais la police a dû faire une enquête…

— Qui a été menée très secrètement… et qui n’a pas abouti.

— Alors, ce Montalvan, si tant est que ce soit lui…

— À disparu encore une fois, et on suppose qu’il est retourné en Espagne.

— C’est inouï. Où se cache-t-il donc à Paris ?

— On l’ignore absolument. Fouché prétend qu’il a ici des complices français qui lui donnent asile. C’est possible, après tout. L’Empereur a deux sortes d’ennemis : les Jacobins,

d'abord, qui ne lui ont pas pardonné d'avoir supprimé leur République, et les Chouans, qui voudraient mettre leur Roi sur le trône. Fouché part de là pour accuser tout le monde.

— Je ne suis ni Jacobin, ni Chouan… L'Impératrice le sait bien.

— Aussi se garde-t-il de t'accuser catégoriquement. Il ne se permet que des insinuations qui, je te le répète, n'ont pas trouvé créance.

— Je veux bien le croire, puisque tu me le dis, mais, de la calomnie, il reste toujours quelque chose.

— L'important, c'est que ceux qui t'aiment ne s'y soient pas laissé prendre.

— Ceux qui m'aiment ?… Il n'y a que toi qui m'aimes.

— Ceux et celles, rectifia Georges de Prégny.

— Alors… l'impératrice Joséphine ?

— Est indignée des procédés du duc d'Otrante. Elle l'a dit à l'Empereur. Et depuis que tu as été blessé, il ne s'est pas passé un seul jour, sans qu'elle m'ait demandé de tes nouvelles. Je lui ai annoncé, hier, que tu es hors de danger et que bientôt tu pourras sortir.

— Consentira-t-elle à me recevoir ?

— À son retour, oui, certes.

— Comment, à son retour ?

— Sans doute. Aujourd'hui, tu n'es pas en état de marcher et elle part demain matin, avec l'Empereur.

— Elle part ! s'écria douloureusement Fontenay.

— Pour Strasbourg, où elle restera jusqu'à la paix.

— Ah ! il me manquait cela !

Georges regardait son ami et semblait prendre un malin plaisir à le voir se troubler, s'agiter, sans oser formuler une question qu'il avait sur les lèvres.

— Elle emmène sa maison ? demanda enfin Paul, très ému.

— Oh ! toute sa maison. Elle va tenir sa cour à Strasbourg, pendant que l'Empereur marchera sur Vienne. Elle recevra la visite de sa fille, la reine de Hollande, avec ses enfants de la reine de Westphalie, sa belle-sœur ; de la grande duchesse de Bade, sa cousine. Ce sera le pendant de la réunion d'Erfurth, l'an dernier. Seulement, au lieu de rois, il y aura des reines.

— Et… ce sera long ?

— C'est ce qu'il est difficile de prévoir. L'Impératrice, qui est très souffrante, ira, je crois, prendre les eaux à Plombières. Elle ne reviendra à Paris qu'à la fin de la guerre.

Fontenay se tut. Il avait les larmes aux yeux. Georges, qui devinait pourquoi, eut pitié de lui.

— Tu voudrais bien savoir si Mlle de Gavre sera du voyage, dit-il en souriant. Comment n'en serait-elle pas ? L'Impératrice ne peut plus se passer d'elle.

— Et moi, je ne la reverrai plus ! murmura Paul.

— Je suis certain que tu la reverras… et peut-être plus tôt que tu ne penses.

— Je n’irai pourtant pas la chercher à Strasbourg. Tu viens de me briser le cœur. Pourquoi n’as-tu pas commencé par me dire qu’elle partait ?

— Parce que je t’avais annoncé que je procéderai par ordre. J’ai réservé les grosses nouvelles pour la fin.

— Dis donc les mauvaises nouvelles. Celle-là me désespère.

— Tu désespères trop vite et, pour te le prouver, je me hâte d’ajouter que Mlle de Gavre t’aime plus que jamais.

— Tu me l’as dit et tu me l’as écrit en Espagne ; tu me l’as répété, le jour de mon arrivée à Paris, et je ne demande qu’à le croire, mais j’en serais encore plus sûr si je l’avais vue elle-même.

— Tu l’aurais vue aux Tuileries, si tu n’avais pas été blessé. Elle t’attendait, je t’avais annoncé et elle a été cruellement déçue.

— Mais elle n’a pas eu l’idée de venir.

— Chez toi ? D’abord, tu oublies que le chirurgien t’avait défendu de recevoir des visites. Celle-là t’aurait tellement ému qu’elle t’aurait tué.

— Les premiers jours, peut-être, quand j’étais entre la vie et la mort, mais depuis que j’ai repris des forces…

— Mlle de Gavre ne pouvait pas entrer ici. Elle est demoiselle, tu es garçon, et vous n’avez pas quarante ans à vous deux.

— Je suis son fiancé.

— Raison de plus pour qu'elle ne se compromette pas. Je ne doute pas qu'elle n'ait eu le très vif désir de passer pour te voir par-dessus les convenances, mais elle n'est pas libre, puisqu'elle est sous la tutelle de notre Impératrice… et l'Impératrice ne lui aurait pas permis de commettre cette imprudence.

— Mlle de Gavre aurait pu se passer de son consentement.

— Se cacher, pour venir ici !… Tu n'y penses pas… c'eût été bien pis.

— Je n'entends rien à ce que tu appelles les convenances. Comment ! nous sommes fiancés, tu m'as remis de sa part, à Chamartin, un souvenir que, depuis ce jour-là, je porte sur mon cœur, et de peur de donner prise aux mauvais propos des sots, elle se priverait de me voir ! Si ce sont là les règles du monde où elle vit, je ne comprends pas qu'elle s'y soumette. Elle pouvait ne pas venir seule…

— Bon ! mais avec qui ?… avec sa femme de chambre ?

Et comme Fontenay se taisait, Georges reprit :

— Tu ne vas pas me dire que l'Impératrice aurait pu quitter son palais, en cachette, pour accompagner sa lectrice, rue Saint-Nicaise.

— Elle est entrée plus d'une fois chez ma mère, à la Martinique.

— Quand elle n'était encore que Mlle de Tascher. Maintenant qu'elle est l'Impératrice des Français, elle n'est plus libre de suivre les inspirations de son cœur. Mais il n'a pas changé, je te l'affirme. Elle est toujours la bonne Joséphine, et elle ne pense qu'à faire des heureux. Elle serait désolée

d'affliger quelqu'un, même un indifférent, et elle a pour Mlle de Gavre et pour toi une véritable affection. Ne l'accuse plus de vous oublier ; fie-toi à elle pour assurer votre bonheur à tous deux et… qui sait ? elle te montrera peut-être bientôt qu'elle s'occupe de vous.

Tout en parlant ainsi pour consoler Paul, qui ne se consolait guère, l'auditeur au Conseil d'État s'était levé de la chaise où il était assis près du fauteuil de son ami et il se promenait par la chambre.

Il faisait un temps superbe, la fenêtre était ouverte et il lui arrivait de s'arrêter un instant pour regarder dans la rue.

— La reverras-tu ce soir ? lui demanda brusquement Fontenay.

— Ce soir, je ne crois pas qu'elle reçoive. Le départ aura lieu de grand matin.

— Alors tu ne pourras pas lui demander ce que je vais devenir. Je ne saurai même pas comment l'Empereur a disposé de moi.

— Je crois que tu en seras informé… avant son départ.

— Dieu le veuille, car si je devais rester dans toutes ces incertitudes, j'aimerais mieux mourir.

Mais qu'as-tu donc à te pencher en dehors de la fenêtre ? Est-ce que tu aperçois un officier qui m'apporte un ordre de service ?

— Non, je regarde ton ordonnance qui fait sentinelle en bas, devant ta porte. C'est moi qui l'y ai mis et je lui ai donné pour consigne de ne pas laisser entrer.

— Oh ! sois tranquille ! il ne viendra personne. Je suis aussi oublié que si j'avais été tué à Somo-Sierra, comme ce brave Polonais qui m'a sauvé la vie. Il est plus heureux que moi, celui-là. Il ne souffre plus.

— Mon cher Paul, dit gaiement Prégny, tu as trop mauvaise opinion des hommes… et des femmes. Celles dont tu doutes n'ont rien à se reprocher, et tu te repentiras de les avoir mal jugées. Tu reconnaîtras tes torts avant que le coq ait chanté trois fois… c'est-à-dire avant cinq minutes.

Et, sur cette prédiction, Georges ferma la fenêtre.

Fontenay, qui ne comprenait rien à ce discours énigmatique, se demanda pourquoi Georges s'avisait tout à coup de le priver d'air en fermant la croisée. Mais il avait d'autres soucis que celui de s'en informer et il se replongea dans ses réflexions qui n'étaient pas gaies.

Il en fut tiré par le bruit de la porte grinçant sur ses gonds rouillés et il tourna la tête pour voir qui entrait, persuadé d'ailleurs que c'était Tournesol et que Paul lui avait fait signe de monter.

Ce n'était pas Tournesol, c'était une femme, encapuchonnée et suivie d'une autre femme, non moins encapuchonnée, mais plus grande.

Il se leva, stupéfait, et l'attitude du capitaine fut presque une révélation, tant elle devint respectueuse.

— L'Impératrice ! murmura Fontenay, tout pâle d'émotion.

Il n'osa pas prononcer le nom de Marguerite, mais il avait, presque au même instant, reconnu Mlle de Gavre.

C'était Joséphine, un peu maigrie, depuis la Malmaison, mais toujours charmante ; c'était sa jeune lectrice, plus belle et plus gracieuse que jamais.

Fontenay oublia bien vite les raisonnements de Georges, qui s'était donné tant de peine pour lui démontrer que sa souveraine ne pouvait pas entrer dans l'humble logement d'un officier blessé, mais il ne tarda guère à s'apercevoir que Georges, en lui tenant ce langage, voulait lui faire mieux sentir le prix de cette impériale visite, car Joséphine dit en les regardant tous les deux :

— Je vois que M. de Prégny a été discret. Il m'avait promis de ne pas vous prévenir, mon cher Paul, et il a tenu sa promesse, car je m'aperçois que ma visite vous surprend.

— Elle me comble de joie et de reconnaissance, murmura Fontenay, tellement troublé qu'il pouvait à peine parler.

— Et vous voyez que je ne suis pas venue seule, ajouta l'Impératrice en prenant Mlle de Gavre par la main.

Cette main qui tremblait elle la mit dans la main du jeune capitaine qui ne tremblait pas moins.

Si Napoléon eût été là, il aurait sans doute grondé Joséphine, mais il aurait été ému ; d'autant plus ému peut-être qu'il voyait approcher le moment où s'imposerait la nécessité de se séparer d'elle, la compagne de sa glorieuse jeunesse, la douce et tendre femme qui avait été son bon ange.

— Si je ne suis pas venue plus tôt, reprit-elle, c'est que Yvan me l'avait défendu, mais je m'étais juré de ne pas partir sans vous voir, et comme vous n'avez pas encore la permission de sortir, je me suis décidée à faire ce qu'on vous défendait. J'y ai quelque mérite, car ce n'était pas facile… surtout

aujourd'hui. Si vous saviez ce que j'ai eu de peine à sortir des Tuileries *incognito !* Enfin, j'y ai réussi ; mais j'ai bien peu de temps à vous donner… si je m'attardais ici, mon absence serait remarquée… elle le sera peut-être quand même, car je suis persuadée que cet affreux Fouché m'espionne ; mais, à Strasbourg, je dirai à Napoléon tout ce que j'ai sur le cœur et je lui prouverai que cet homme est son mauvais génie.

Georges, seul, prêtait aux paroles de Joséphine une oreille attentive. Paul et Marguerite, la main dans la main, n'écoutaient guère.

Joséphine, qui s'en aperçut, leur dit en riant :

— J'oublie que vous vous aimez et qu'il vous tarde d'apprendre ce que j'ai fait pour vous. Eh bien ! votre mariage est décidé. J'en ai parlé à l'Empereur qui ne s'y oppose pas. Il m'a même promis de signer au contrat… après la paix. Il n'y met qu'une condition, c'est que Paul ne quittera pas l'armée.

— Il ne songe donc pas à briser ma carrière ! s'écria étourdiment Fontenay.

— Que dites-vous ?… qui a pu vous faire croire qu'il fût mécontent de vos services ? Il ne vous emmène pas demain, puisque vous n'êtes pas encore en état de monter à cheval. Son état-major est au complet, la campagne sera courte et vous ne pourrez y prendre part, mais il n'entend pas que vous restiez sans emploi. Il a laissé au ministre de la guerre des ordres qui vous concernent et, dès que vous serez complètement remis de votre blessure, il ne tiendra qu'à vous d'aller gagner en Espagne un grade de plus.

C'est le conseil que je vous donne, mon cher Paul, et je lis dans les yeux de Marguerite qu'elle vous approuvera, si vous le suivez.

— Je partirai dans huit jours, dit Paul, électrisé par un regard de M[lle] de Gavre.

— Ce serait trop tôt. Il faut d'abord achever de vous guérir. Mais je vois que je vous avais bien jugé et je suis fière de vous. Je vous ai armé chevalier à la Malmaison et vous avez brillamment gagné vos éperons. Maintenant que vous auriez le droit de vous reposer, vous préférez la gloire au repos. Le père de Marguerite est mort au champ d'honneur. Elle ne peut épouser qu'un brave. Je serai heureuse de vous unir.

La jeune fille se taisait, mais ses yeux parlaient, et Fontenay lut qu'elle pensait comme sa protectrice.

— Laissez-moi ajouter, reprit Joséphine après un silence, qu'en attendant le jour où vous vous marierez, vous pourrez vous écrire. Marguerite me donnera de vos nouvelles, car elle ne me quittera point. Elle m'accompagnera aux eaux, si j'y vais, et elle reviendra avec moi à Saint-Cloud, où je passerai l'été, jusqu'au retour de l'Empereur.

M. de Prégny est un de mes fidèles. Je le verrai souvent et nous parlerons de vous, mon cher Paul… comme nous en avons souvent parlé depuis votre départ.

J'ai su par lui vos aventures dans ce terrible pays d'Espagne et vos efforts pour retrouver la fortune de Marguerite. Vous n'y avez pas réussi, et j'espère comme elle que vous n'exposerez plus votre vie pour arracher cette fortune à l'homme qui l'en a dépouillée. Ce serait la payer trop cher, et Marguerite peut s'en passer, car je me charge de la doter.

Mais je crois bien que M. de Prégny ne m'a pas tout dit.

— Tout ce que je savais, Madame, répondit l'auditeur. J'ai passé avec Paul une matinée à Chamartin, au mois de décembre, et une heure ici, le jour de son arrivée à Paris. Il n'a pas eu le temps de me raconter l'histoire complète des dangers auxquels il a échappé.

— C'est atroce, n'est-ce pas, cette guerre ? demanda Joséphine.

— Atroce, oui, Madame ; et pourtant, ajouta Fontenay pour amener une question qu'il avait bien envie de poser à sa fiancée, j'y ai assisté à des scènes touchantes… une surtout, quand nous sommes entrés dans Saragosse, le lendemain de la capitulation. Les prêtres ne suffisaient pas à prier pour les morts couchés dans des cercueils ouverts, autour de l'église de Notre-Dame-de-Pilar. Des femmes sanglotaient, agenouillées… ce n'était plus la guerre, cela… et j'étais profondément ému… j'oubliais que ces morts qu'elles pleuraient étaient tombés en combattant contre nous pour défendre leur patrie… je ne pensais qu'à la douleur de ces mères, de ces veuves… de ces orphelines… et moi aussi, j'ai pleuré…

— Vous êtes un noble cœur, s'écria l'Impératrice.

L'émotion est contagieuse et les larmes lui venaient aux yeux.

— Marguerite aussi a pleuré son père frappé sur un champ de bataille, reprit-elle, et je suis sûre qu'à Saragosse vous pensiez à elle.

— C'est vrai, Madame, dit Paul en regardant la jeune fille, et le spectacle que j'avais sous les yeux m'a d'autant plus troublé qu'une de ces affligées lui ressemblait trait pour

trait. C'était à s'y méprendre, quoiqu'elle fût un peu plus âgée que Mlle de Gavre, et je me suis demandé s'il n'y avait pas entre elles un lien de parenté.

— Je n'ai plus de parents en Espagne, murmura Marguerite.

— Vous oubliez qu'il vous en reste un, ma chère enfant, dit Joséphine ; ce cousin-germain de votre mère qui s'est emparé de votre fortune… ce Blas de Montalvan, votre ennemi et le nôtre.

— On me l'a dit… je ne l'ai jamais vu.

— Personne de nous ne l'a vu, excepté le capitaine Fontenay, votre fiancé, que ce misérable a tenté deux fois d'assassiner. Mais, après sa première tentative dans le parc de la Malmaison, j'ai eu sous les yeux les renseignements que le duc d'Otrante a recueillis sur cet odieux personnage et je me les rappelle parfaitement. Il est comte, il a occupé de hautes fonctions à la cour du roi Charles IV ; il avait épousé une femme aussi noble que lui ; elle est morte en lui laissant une fille qu'il a mariée à un officier… un colonel, je crois, qui servait en Espagne, dans les gardes Wallones, et qui avait quinze ans de plus que sa femme.

— Le mort que j'ai vu couché dans son cercueil, à Saragosse, portait un uniforme étranger, dit Fontenay.

— Sa veuve pourrait bien être votre cousine, ma chère Marguerite, conclut l'Impératrice ; mais qu'importe !… vous êtes à moitié Française par votre père, et vous le serez bientôt tout à fait par votre mariage. J'espère que Paul ne retrouvera plus sur son chemin ce comte de Montalvan…, et j'avoue que sa fille ne m'intéresse pas. Je ne puis que la plaindre et souhaiter que son père ne lui porte pas malheur.

La noble femme ne pouvait pas mieux dire et Fontenay regretta d'avoir parlé de cet épisode de son séjour en Espagne, car il s'apercevait qu'il venait de chagriner Mlle de Gavre, peu flattée de cette ressemblance avec la fille d'un ennemi de la France et de l'Empereur.

— Adieu, mon cher Paul, reprit Joséphine ; adieu, ou plutôt au revoir ! Je tenais à vous rassurer sur votre avenir. Le mien est sombre. Dieu veuille qu'il s'éclaircisse. Priez pour moi… Marguerite et moi, nous prierons pour vous.

La bonne Impératrice s'arrêta. La voix lui manquait. Elle tendit sa main au jeune capitaine qui y mit un baiser respectueux, et pour cacher ses larmes, elle sortit en s'appuyant sur le bras de sa lectrice qui ne cherchait pas à cacher les siennes.

On ne reconduit pas une Impératrice, comme on reconduirait une bourgeoise à la fin d'une visite, pas plus qu'on ne lui offre un fauteuil quand elle entre.

Joséphine était restée debout et Fontenay n'avait pas commis la faute de l'inviter à s'asseoir. Il ne commit pas celle de l'accompagner, dans l'étroit escalier qu'elle avait daigné monter pour le voir et dont l'intelligent Tournesol gardait la porte, planté dans la rue Saint-Nicaise.

Georges de Prégny n'avait garde, car il était ferré sur l'étiquette, ayant beaucoup vécu à la cour des Tuileries, mais il ne semblait pas très rassuré sur les suites de cette excursion hors du Palais.

— Pourvu qu'elle n'ait pas à se repentir d'être venue ici, murmura-t-il. On a dû l'épier et ses ennemis pourraient exploiter cette démarche pour la calomnier. J'étais prévenu et

j'ai essayé de l'en détourner, mais elle est si bonne qu'elle a tenu à te donner cette marque d'intérêt.

— Heureusement ! s'écria Paul. Je mourais de chagrin et d'inquiétude ; elle m'a ressuscité. Ah ! je puis partir maintenant que je suis sûr d'épouser Marguerite ! J'ai gagné deux grades en Espagne ; cette fois, j'y gagnerai la croix. Revenez capitaine et décoré, m'a dit l'Impératrice, à la Malmaison, tu t'en souviens… le programme sera rempli… et je n'aurai pas besoin de lui rappeler sa promesse.

— Oh ! non… elle a la mémoire du cœur… et ta fiancée n'oubliera pas non plus ; j'en réponds… je la connais.

— Mieux que moi, assurément, car je ne l'avais pas vue depuis le mois de novembre et, tout à l'heure, elle ne m'a pas dit un seul mot.

— L'Impératrice parlait pour elle. Mais que de fois, cet hiver, aux Tuileries, elle m'a parlé de toi !… et tu peux m'en croire, elle t'aime passionnément et sérieusement, car c'est un caractère que la fille du général de Gavre, qui fut un héros. Tu as vu qu'elle n'a pas sourcillé quand Joséphine t'a conseillé de retourner en Espagne ; et pourtant Dieu sait ce qu'elle a souffert pendant que là-bas tu risquais ta vie tous les jours ! Elle a compris, la noble fille, que la place d'un officier Français est où on se bat.

— J'aurais pu me battre en Allemagne…

— Non, puisque tu n'es pas encore en état de monter à cheval. L'Empereur part demain. Tu ne peux plus, ce printemps, faire la guerre qu'en Espagne ; tu l'y as déjà faite et, elle t'a assez bien réussi, puisque tu y as obtenu un brillant avancement ; que tu n'as pas payé trop cher par deux bles-

sures, moins graves que celle qui a failli terminer ta carrière, rue Saint-Nicaise.

— Je ne demande qu'à partir.

— Je ne veux pas te rappeler que ce Montalvan a volé la fortune de ta fiancée. Je crois qu'elle en a, comme on dit vulgairement, fait son deuil. Mais, enfin, si tu parvenais à faire rendre gorge au *tio*, je crois aussi que l'Impératrice t'en saurait gré.

— Tu penses donc qu'il est vraiment rentré dans son infernal pays ?

— Je n'en doute pas, et Dieu fasse qu'il n'en sorte plus. Il n'est pas impossible que tu te retrouves face à face avec lui, car tu es destiné à servir à l'armée de Valence et d'Aragon.

— Comment sais-tu cela ?

— Le général Clarke, ministre de la guerre, me l'a dit hier, au cercle de l'Impératrice. Il n'ignore pas que je suis ton ami et il a tenu à m'annoncer lui-même cette bonne nouvelle. J'allais te l'apprendre quand l'Impératrice est arrivée.

— Alors, on me renvoie à l'état-major du maréchal Lannes ?

— Non pas. Tout a changé là-bas depuis un mois que ce cher Yvan t'a mis en quarantaine. Le duc de Montebello est en route pour rejoindre l'Empereur de l'autre côté du Rhin et il a remis son commandement au général Suchet, qui est devenu, comme tu sais, le neveu par alliance du roi Joseph et qu'on envoie gagner en Espagne son bâton de maréchal. Il a pour mission de conquérir le royaume de Valence et il dirigera en même temps les opérations militaires de l'Aragon. Je te

laisse à penser s'il aura besoin d'officiers et si tu trouveras avec lui des occasions de te distinguer.

— Alors, la prise de Saragosse n'a pas achevé la conquête de la province ?

— Oh ! la province est conquise, en ce sens que les villes sont à nous ; pacifiée, c'est une autre affaire ! Les guérillas tiennent partout la campagne et, à vrai dire, nous ne sommes maîtres que des points que nous occupons.

— En somme, tout va mal ?

— Très mal, depuis que l'Empereur n'y est plus. Nos généraux ne s'entendent pas, parce qu'ils se jalousent entre eux. On espère que Suchet rétablira nos affaires, mais elles ne sont pas en bonne situation.

— Je ne veux pas dire : tant mieux ! mais je suis content d'apprendre que, là-bas, je ne resterai pas oisif.

— Que ne puis-je aller t'y voir, comme à Chamartin !… Malheureusement, si j'avais la chance d'être encore une fois chargé du portefeuille, c'est à Vienne qu'on m'enverrait.

— Alors, tu crois que l'Empereur y sera bientôt, à Vienne ?

— Dans un mois… peut-être plus tôt. Ce sera une répétition de la campagne d'Austerlitz et, cette fois, j'espère que Napoléon traitera l'Autriche de façon à lui ôter l'envie de recommencer.

Et Prégny ajouta en secouant la tête :

— Pourvu qu'elle ne s'en tire pas en lui offrant la main d'une de ses archiduchesses !

— C'est donc vrai qu'il pense à divorcer ?

— Trop vrai, malheureusement pour lui, pour nous… et pour la France, car je pressens que ce serait la fin de ses succès. J'espère encore qu'il renoncera à ce projet funeste. Il ne voudra pas briser le cœur de la seule femme qu'il ait aimée… et qu'il aime encore. Il lui faut un héritier… il se décidera peut-être à adopter le prince Eugène.

Mais quittons ce triste sujet, mon cher Paul. L'Impératrice m'a chargé de te dire de ne pas te préoccuper des frais de ta nouvelle entrée en campagne. Elle a pourvu à tout. Tu seras le capitaine le mieux monté, le mieux équipé et le mieux nanti de l'armée de Valence et d'Aragon.

Tu comptes emmener ton ordonnance, je suppose ?

— Ah ! je crois bien !… me passer de Tournesol, jamais !

— Je comprends cela, car depuis un mois j'ai appris ce que vaut ce garçon. Il t'a soigné avec un dévouement admirable et nous sommes maintenant une paire d'amis. Si je te disais que j'ai parlé de lui à l'Impératrice et qu'elle a dû, en sortant d'ici, lui faire cadeau d'une bourse pleine…

— Elle est si bonne et si généreuse !

— Elle sait tous les services qu'il t'a rendus là-bas et elle voudrait qu'il ne te quittât jamais.

— Oh ! il n'en a pas envie. Il m'est attaché comme un caniche l'est à son maître.

— Je n'en doute pas, mais je suis informé de choses que tu ne connais pas. Je suis devenu son confident. Ce brave Tournesol n'a plus de secrets pour moi… et l'autre jour, il m'a confessé qu'il plaisait beaucoup à une veuve, encore

jeune et très accorte ; qui est à la tête d'un joli magasin d'épiceries, tout près d'ici ; il a fait sa connaissance en lui achetant du sucre pour tes tisanes et il paraît qu'il ne tiendrait qu'à lui de l'épouser.

— Diable ! s'il se mariait, j'aurais de la peine à trouver son pareil. Et il t'a dit qu'il pensait se mettre en ménage ?

— Non, mais pour lui qui n'a rien que son sabre et ses bottes, cette épicière est un si beau parti que…

À ce moment, Tournesol entre-bâilla la porte et dit joyeusement :

— Ah ! mon capitaine, si vous saviez ! la dame m'a donné vingt-cinq napoléons. Je n'en avais jamais tant vu.

— Tu sais qui c'est ? lui demanda brusquement Fontenay.

— Mon capitaine, je n'ai pas fait semblant de la reconnaître ; mais je l'ai reconnue tout de même… il n'y a que l'Impératrice pour remplir d'or la main d'un pauvre cuirassier qui ne lui demandait rien. Je ne voulais pas vous le dire ; mais je n'ai pas pu y tenir…

— Elle vient de m'annoncer que le Ministre de la guerre me renvoie en Espagne.

— Ça tombe bien, mon capitaine. Vous voilà guéri, et moi je commençais à m'ennuyer à Paris.

— Je me figurais que tu voulais y rester.

— Vous laisser partir seul pour ce chien de paye !… Ah ! mon capitaine, qu'est-ce que je vous ai fait pour que vous pensiez ça de moi ?

— On m'a, dit que tu avais une bonne amie…

— Pélagie, l'épicière de la rue des Orties-Saint-Honoré. C'est vrai que je lui ai donné dans l'œil… je ne suis pas beau et je suis maigre comme un cent de clous, mais quand on a servi au 13e cuirassiers, on a le prestige de la gloire, dit Tournesol en riant et en retroussant sa moustache.

— Eh bien ! pourquoi ne l'épouserais-tu pas ? Elle est riche.

— Et je n'ai pas le sou, c'est connu ; aussi, plus tard, quand on m'aura fendu l'oreille et quand vous serez général, si l'épicière est toujours disposée à remplacer son défunt par Jean Tournesol, je ne dis pas que je refuserai de faire son bonheur ; mais, foi de cavalier ! mon capitaine, je resterai avec vous tant que vous voudrez bien me garder.

Pélagie attendra.

Les deux amis échangèrent un regard. Ils admiraient tous deux l'élan désintéressé de ce soldat qui, sans hésitation et sans phrases, renonçait, pour ne pas quitter son officier, à assurer l'aisance et le repos de ses vieux jours.

— Allons ! lui dit Fontenay, vivement touché, tu es un brave garçon. Nous ne nous séparerons pas. Je t'emmène en Espagne, à condition que, si nous en revenons, tu m'inviteras à ta noce.

Fontenay n'osa pas parler de la sienne, et pourtant il ne doutait plus de l'avenir. Les paroles de la bonne Impératrice et les regards de Marguerite de Gavre lui avaient remonté le cœur.

Il lui tardait maintenant de partir pour cette Espagne, où il avait failli laisser ses os.

Il ne prévoyait pas que les dangers qu'il y avait courus n'étaient rien auprès de ceux qui l'y attendaient.

CHAPITRE IV

La convalescence de Paul Fontenay avait été plus longue qu'il ne s'y attendait. Tout danger était passé, mais les forces revenaient lentement, et s'il eût été moins jeune, il ne se serait pas relevé du coup qui lui avait troué la poitrine. À vingt ans, on revient de loin, et cinq semaines après le départ de l'Impératrice, le capitaine put se mettre en route pour l'Espagne.

La fin de son séjour à Paris fut aussi calme que le commencement l'avait été peu. Les agents de Fouché ne l'espionnaient plus, et c'était bien la preuve que le ministre de la police, en cherchant à le compromettre, cherchait surtout à compromettre l'impératrice Joséphine. Maintenant qu'elle était à Strasbourg, hors de ses atteintes, il ne se préoccupait plus de l'officier qu'elle protégeait.

Paul passait son temps à se promener avec Georges de Prégny et il ne manquait rien à son bonheur, car Mlle de Gavre lui avait écrit trois fois et ses lettres n'avaient pas peu contribué à accélérer la guérison du blessé. La tendresse y perçait sous la réserve que lui imposait sa situation. Et il y répondait en termes où débordait la passion.

Cette douce correspondance ne lui avait pas fait oublier la guerre et il allait la recommencer dans d'excellentes conditions, c'est-à-dire à l'armée de Suchet, qui avait son quartier général à Saragosse, et admirablement équipé, grâce aux générosités de son impériale protectrice.

Tournesol en avait eu sa part. Son uniforme tout flambant neuf rehaussait sa mine martiale et il avait parachevé la conquête de la sensible Pélagie.

Il y avait promesse de mariage entre lui et la riche veuve de la rue des Orties-Saint-Honoré, et il y avait mis pour condition qu'il ne l'épouserait qu'après la campagne.

D'Allemagne, les nouvelles étaient excellentes. L'Empereur avait déjà battu l'ennemi à Abensberg, à Eckmühl, à Ratisbonne, et il était entré à Vienne le 12 mai, juste un mois après son départ des Tuileries. Tout présageait que cette marche triomphale allait finir bientôt par une victoire éclatante.

Fontenay n'avait pas de temps à perdre pour gagner en Espagne cette croix d'honneur que Joséphine voulait voir sur sa poitrine, le jour où il conduirait à l'autel Marguerite de Gavre.

Et, le 22 mai, le jeune capitaine se mettait en route avec le fidèle Tournesol, après avoir fait ses adieux à Georges de Prégny, sans se douter qu'à l'heure même où il montait en voiture pour Bayonne, le maréchal Lannes, sous les ordres duquel il avait servi, tombait mortellement atteint par un boulet autrichien, sur le sanglant champ de bataille d'Essling.

Aucun accident n'avait troublé ce long voyage de Paris à Saragosse, par le chemin qu'il avait suivi pour rentrer en France, après le siège.

Il avait revu le défilé où une guérilla avait attaqué le convoi, la ville de Tudela où un commandant de place trop zélé avait salué Palafox d'une canonnade intempestive.

Seulement, tout était changé dans le pays qu'il traversait.

Un soleil éclatant brûlait ces montagnes qu'il avait vues couvertes de frimas, et cette vallée de l'Èbre où il avait marché sous des pluies torrentielles.

C'était une autre Espagne, et Fontenay, accablé de chaleur là où il avait grelotté, comprit la justesse du dicton populaire à Madrid : « Trois mois d'hiver, neuf mois d'enfer. »

Au point de vue militaire, la situation ne s'était pas améliorée. L'Aragon était à nous et les armées régulières des Espagnols avaient fondu comme la neige de leurs sierras, mais à la grande guerre avait succédé l'autre, la guerre d'embuscades, et nos soldats n'y suffisaient pas. Ils prenaient des villes que les insurgés n'essayaient pas de défendre et où les insurgés rentraient dès que les Français en sortaient pour se porter sur un autre point menacé par les guérillas.

Et à ce jeu de va-et-vient, nos troupes s'usaient rapidement.

À Saragosse, fortement occupée, la population, frémissante, n'attendait pour se révolter que la nouvelle de quelque gros échec subi par nos généraux.

Fontenay y avait trouvé Suchet et un accueil excellent de ce chef déjà illustre qui devait bientôt conquérir et presque pacifier le royaume de Valence, où il gagna, deux ans après, son duché d'Albuféra.

Suchet avait reçu paternellement le jeune capitaine, et s'il ne l'avait pas employé à son état-major, c'est qu'il voulait le mettre à même de servir plus utilement. Il lui avait con-

seillé de prendre part aux opérations des colonnes volantes qui faisaient une chasse incessante aux bandes insurgées. Là, Fontenay apprendrait mieux son métier qu'en rédigeant des ordres ou même en les portant. Et Fontenay ne demandait pas mieux, car il n'était revenu en Espagne que pour chercher des occasions de se distinguer au feu.

Une de ces colonnes volantes était aux trousses de Villacampa, le plus fameux chef de guérillas de la province ; elle opérait en ce moment dans la vallée du Guadalaviar, et quand Fontenay sut qu'elle était formée d'un bataillon du 14e de ligne, d'un bataillon polonais et de deux escadrons du 13e cuirassiers, il bénit le général qui lui proposa de l'attacher à ce corps d'élite, jusqu'au jour où il le rappellerait auprès de lui pour marcher sur Valence.

Fontenay ne se tenait pas de joie. Il allait revoir ses compagnons d'armes du terrible siège, partager leurs dangers et combattre encore dans les rangs de cette vaillante légion de la Vistule où il ne comptait que des amis. Il allait retrouver le brave et bon Zolnycki, et peut-être même le commandant Carénac, cet ancien adversaire qui était devenu son ami.

Le jeune capitaine n'était pas seul content. Tournesol avait, lui aussi, laissé à la Légion des camarades qu'il allait retrouver. Tournesol était enchanté, si enchanté qu'il oubliait presque la tendre Pélagie.

Et toutes leurs espérances s'étaient réalisées, ils avaient rejoint, sur le haut Guadalaviar, la colonne qui venait de mettre en déroute et de rejeter dans la Sierra d'Albarracin les bandes de Villacampa.

On leur avait fait fête. Zolnycki, en serrant Fontenay dans ses bras, avait pleuré d'attendrissement, et, le soir, au camp, où par hasard les vivres abondaient, officiers et soldats avaient bu largement à l'heureux retour et à la santé des anciens amis.

L'expédition touchait à son terme. Ces messieurs de la Vistule l'avaient racontée à Fontenay qui avait été agréablement surpris d'apprendre que le bivouac où il venait de les rencontrer n'était qu'à deux lieues de Téruel et que la colonne allait y séjourner.

Fontenay connaissait fort mal la topographie de ce pays accidenté et il ne se doutait pas que la Providence l'avait conduit, comme par la main, à la ville qu'il avait désespéré de jamais voir.

Téruel !… c'était là qu'était née la mère de Marguerite, là qu'avait habité l'affreux *tio*, là que sans doute il avait caché la cassette volée à la Malmaison, là que dormait peut-être le légendaire trésor des Segura.

Le fiancé de Mlle de Gavre y avait fait son entrée le lendemain, avec les Polonais et le bataillon du 14e ligne, mais il y était depuis trois semaines et il n'y avait pas encore trouvé ce qu'il cherchait.

La garnison était bonne, car Téruel était alors une des principales villes de l'Aragon, agréablement située sur une colline baignée à sa base par les eaux du Guadalaviar, riche en monuments et assez solidement fortifiée pour qu'on y fût à l'abri d'un coup de main, avantage très apprécié par nos soldats qui en avaient pris possession sans résistance.

Ce n'était pas précisément ce qu'avait rêvé le jeune capitaine. L'oisiveté lui pesait déjà et elle menaçait de se prolon-

ger, car les insurgés ne se montraient plus dans la vallée, et le général Suchet étant allé avec le gros de son armée pousser une pointe du côté de Valence, on ne devait pas s'attendre à recevoir l'ordre d'entreprendre immédiatement de nouvelles expéditions.

Les soldats ne s'en plaignaient pas, car la dernière avait été fructueuse, et ils jouissaient encore du bien-être qu'elle leur avait procuré. Ils avaient mis la main sur des provisions de toute espèce, et depuis qu'ils guerroyaient en Aragon, ils n'avaient jamais si bien vécu. Tous faisaient bombance et, pendant que les officiers dînaient joyeusement dans les plus belles maisons de la ville réquisitionnées pour les loger, leurs hommes se régalaient sur les places publiques de superbes grillades et d'excellents vins rapportés d'Albarracin où ils avaient eu la permission de remplir leurs sacs et de charger les mulets qui suivaient la colonne.

On croira sans peine que les habitants de Téruel ne prenaient part ni à ces ripailles, ni à la joie des vainqueurs. Ils ne se montraient pas dans les rues et, en fait de boutiques, il n'y avait guère d'ouvertes que des *confeterias* qui suppléaient aux cafés, presque inconnus alors dans les petites villes d'Espagne, et où l'on ne vendait que de vieilles pâtisseries, du chocolat et de l'eau glacée.

Il y en avait une, non loin de l'église où l'on montre le tombeau des fameux amants de Téruel et tout près du logement de Fontenay, qui allait quelquefois s'y asseoir, par désœuvrement, pour rêver à ses espérances, plutôt que pour se rafraîchir.

Ce triste établissement était tenu par un grand diable d'Espagnol barbu, que le capitaine se figurait avoir déjà rencontré, sans pouvoir se rappeler où.

Cet homme, assurément, n'était pas le *tio* que Fontenay avait trop souvent vu de près pour ne pas le reconnaître s'il l'avait retrouvé sur son chemin, mais il ne payait pas de mine. Il avait plutôt l'air d'un brigand que d'un confiseur et son abord n'était pas plus engageant que son visage.

Il avait, d'ailleurs, la réputation d'exécrer les Français, et Tournesol prétendait qu'un beau jour, il offrirait des gâteaux empoisonnés aux officiers qui fréquentaient sa boutique.

Fontenay riait, comme les autres, des soupçons de son ordonnance et continuait ses visites quotidiennes à la *confeteria* de don Angel ; – ainsi s'appelait ce pâtissier qui n'avait rien d'angélique et qui, du reste, ne paraissait pas tous les jours dans sa boutique, sombre comme le trou d'une araignée.

Il lui arrivait assez souvent de s'absenter, et, dans ces cas-là, il remettait la garde de son établissement à une affreuse vieille, qui répondait au doux nom de Carmen, et dont l'aspect repoussant aurait mis en fuite un escadron de cuirassiers.

Ce n'était certes pas pour lui faire la cour qu'on venait à la *confeteria,* et quand on lui demandait où était son maître, elle répondait invariablement par un *non saber, Señor,* prononcé d'un ton si rogue qu'on n'insistait pas.

Personne de la garnison de Téruel ne savait où don Angel allait se promener mystérieusement, tous les deux ou trois jours, et ces déplacements répétés avaient fini par attirer l'attention d'un vieil officier supérieur qui commandait la place, qui le soupçonnait fort de sortir de la ville pour renseigner sur ce qui s'y passait les bandes cachées dans la Sierra, et qui n'attendait qu'une occasion pour le faire arrêter.

Don Angel n'en continuait pas moins à disparaître fréquemment, et Tournesol, qui le surveillait, n'avait pas encore pu découvrir comment il filait, ni comment il rentrait, sans qu'on le vît.

La boutique occupait le rez-de-chaussée d'une assez grande maison qui appartenait au boutiquier et qui sans doute avait une issue secrète.

Fontenay s'inquiétait peu de ses allures et finit par renoncer à se rappeler à qui il ressemblait. Il avait d'autres soucis. C'était Blas de Montalvan qu'il aurait voulu retrouver et il s'était plus d'une fois informé de ce personnage dont le nom devait être fort connu à Téruel.

Les Espagnols qu'il interrogeait, dans leur langue, prenaient un air étonné, faisaient semblant de chercher à se souvenir et finalement déclaraient qu'ils n'avaient jamais entendu parler de ce seigneur.

Et lorsque Fontenay leur demandait s'il existait encore, à Téruel, des Segura, ils ne manquaient jamais de lui répondre : Oh ! Señor, Isabelle de Segura vivait du temps du roi Don Jaime et elle n'eut jamais d'enfants, puisqu'elle mourut le soir de son mariage. Son tombeau est dans l'église de San-Pedro, et si Votre Seigneurie veut le voir…

En mentant ainsi, ils devaient obéir à un mot d'ordre, et Fontenay restait convaincu qu'ils savaient très bien où était le *tio*, mais ils se seraient laissé fusiller plutôt que de le dire.

Il confia ses inquiétudes à Zolnycki et le sage capitaine ne lui cacha pas qu'il les partageait.

— Le brave homme qui commande ici, lui dit-il, passe son temps à rédiger des rapports, au lieu d'agir. Nous nous

gardons fort mal. Les guérilleros ne se montrent pas, parce qu'ils attendent le moment de nous enlever par surprise. Ils ont des intelligences dans la ville. Les habitants ne demandent qu'à se soulever contre nous. Ils s'entendent avec Villacampa qui nous guette ; une belle nuit, nous serons tous massacrés et ils s'empareront de Téruel.

Fontenay n'y pouvait pas contredire, car il pensait tout à fait comme Zolnycki et il commençait à craindre sérieusement que la prédiction du Polonais, ne s'accomplît.

Et le même jour, Tournesol lui tint à peu près le même langage en lui disant, au moment où il allait sortir :

— Mon capitaine, je ne sais pas ce que les Espagnols ont depuis ce matin. On ne voit qu'eux par les rues ; ils tiennent des conciliabules dans les coins. J'ai idée qu'ils préparent un mauvais coup.

— Tu n'as peut-être pas tort, murmura Fontenay.

— Et ça ne m'étonnerait pas que ce soit pour cette nuit. C'est aujourd'hui jour de marché et il est entré en ville plus de paysans que je n'en avais vus depuis que nous y sommes. Ils sont capables de se cacher dans les caves et d'en sortir à un signal pour tomber sur le poste qui garde la grande porte, pendant que les brigands de Villacampa l'attaqueront par dehors.

Les conjectures de Tournesol étaient si vraisemblables que son capitaine se demanda s'il ne devait pas aller immédiatement avertir ce commandant de place que Zolnycki accusait de perdre son temps à paperasser.

Un motif singulier l'empêcha d'y courir.

De toutes les facultés de l'intelligence humaine, la plus capricieuse est certainement la mémoire. Elle s'endort et se réveille subitement, sans qu'on puisse s'expliquer pourquoi.

Fontenay cherchait depuis trois semaines à qui rassemblait don Angel, le rébarbatif confiseur, et il ne trouvait pas. Il s'en souvint tout à coup, sans qu'aucun incident eût fait la lumière dans son cerveau.

Cet homme, c'était celui qui, six mois auparavant, lui avait servi de guide dans les rues de Madrid et qui avait si étrangement disparu avec Blas de Montalvan, sortant de la Banque.

Il ne portait alors que des favoris coupés à la mode espagnole, et sa barbe qu'il avait laissé pousser le changeait tellement que Fontenay ne l'avait pas reconnu en le retrouvant à Téruel.

Qu'y venait-il faire ? Évidemment, servir quelque sinistre dessein du Montalvan, et le redoutable *tio* ne devait pas être loin.

Fontenay voulut, avant tout, en avoir le cœur net.

Si la révolte devait éclater cette nuit, il avait encore le temps de passer à la *confeteria* et, s'il y trouvait Angel, de l'empoigner et de le conduire devant le commandant qui saurait bien le faire parler.

Il dit à Tournesol de rentrer et de l'attendre. Tournesol, un peu étonné de cet ordre, ne connaissait que l'obéissance passive ; il obéit, et cinq minutes après, Fontenay arrivait devant la boutique.

Elle était ouverte, mais elle était vide. Le patron n'y était pas ; la duègne non plus, et en levant les yeux sur la façade,

Fontenay crut entrevoir derrière les grilles d'un *mirador*, à une fenêtre du premier étage, une femme qui disparut aussitôt.

La maison était donc habitée. Il ne s'en doutait pas, mais il n'était pas venu pour échanger des œillades avec une señorita aragonaise. Il entra comme un ouragan et il se mit à frapper sur le comptoir à grands coups de la poignée de son sabre.

Cet appel bruyant fut entendu, car une voix éraillée, qui venait d'en haut, répondit, en espagnol : « on y va », et bientôt la vieille descendit d'un escalier tournant qui se trouvait au fond de la *confeteria*.

— Le seigneur Angel n'y est pas, dit-elle de son air accoutumé, l'air d'un dogue qui garde une porte et qui montre les dents.

— Je m'en doutais, s'écria rageusement le capitaine, et si je vous demandais où il est, vous me diriez que vous n'en savez rien. Vous allez me montrer la maison du haut en bas.

— Mais, seigneur, il n'y a personne. Je le jure sur ma part de paradis.

— Vous mentez. Votre maître y est probablement, et s'il n'y est pas, il y a une femme. Je l'ai vue au balcon et je veux lui parler.

— Impossible, seigneur. Si don Angel venait à le savoir…

— Il vous tordrait le cou, c'est possible, mais si vous refusez de me conduire près d'elle, je monterai sans vous.

Allons ! rangez-vous, que je passe.

— Sainte Vierge, que vous êtes violents, vous autres, *Señores Franceses,* soupira la duègne, sans livrer le passage.

Et elle marmotta, en regardant l'officier, un proverbe espagnol qui signifie ; « La meilleure clé pour ouvrir une porte, c'est une clé d'or. »

Fontenay comprit et jeta dans la main de l'affreuse créature une pincée de napoléons, qu'elle empocha sans scrupule, quoique les pièces fussent frappées à l'effigie du conquérant exécré des Espagnols.

Et sans dire un mot, elle le précéda dans l'escalier, après avoir pris la précaution de fermer au verrou la porte de la rue.

Le capitaine la suivit, non sans se demander où elle le conduisait : à un guet-apens, peut-être car don Angel pouvait fort bien être caché dans la maison. Mais, avec son sabre au côté, Fontenay ne craignait personne.

L'escalier s'arrêtait au premier étage. La duègne enfila un corridor étroit, mena l'officier devant une porte entr'ouverte, la poussa en disant : « Señor, soyez prudent, » et la referma doucement sur lui, dès qu'il fut entré.

Il ne vit rien d'abord. La chambre n'était éclairée que par une seule fenêtre, garnie de gros barreaux de fer qui faisaient saillie au dehors et formaient un balcon, avançant sur la rue.

Mais ses yeux s'accoutumèrent vite à la demi-obscurité de ce local fort peu meublé, et il distingua une femme qui se tenait debout, en face de lui.

Cette découverte, qui aurait réjoui son camarade Vergoncey, le mit de fort mauvaise humeur, et il allait interpeller

brutalement cette señorita suspecte, quand elle lui dit, en pur castillan :

— Vous ne me reconnaissez pas, Señor ?

— Non, répondit Fontenay, et ce n'est pas à vous que j'ai affaire. Je cherche le maître de cette maison. Il faut que je le trouve, ou sinon…

— Vous avez eu pitié de moi à Saragosse, reprit la femme. J'espérais que vous ne m'aviez pas oubliée.

La voix était douce et ces voix-là sont rares parmi les Espagnoles. Il semblait à Fontenay que ce n'était pas la première fois qu'il l'entendait.

— Carmen ne vous a donc pas dit qui j'étais ? demanda l'inconnue.

— Carmen, c'est votre duègne, répondit durement le capitaine ; elle m'a conduit ici parce que je l'ai payée, et si j'avais su que ce coquin d'Angel n'était pas dans cette chambre, je n'y serais pas entré.

La femme s'approcha de la fenêtre, se plaça en pleine lumière et dit :

— Regardez-moi.

Fontenay ne put retenir un cri de surprise. Il avait devant lui la jeune veuve qu'il avait vue, agenouillée près d'un cercueil à la porte de Notre-Dame-del-Pilar, et il crut revoir en même temps Marguerite, tant la ressemblance était frappante.

— Vous ne vous attendiez pas à me retrouver à Téruel ? reprit-elle.

— Non… surtout chez cet homme.

— J'y suis venue pour fuir les Français. Cet homme est le plus fidèle et le plus ancien serviteur de mon père.

— Votre père, c'est le comte de Montalvan.

— Comment savez-vous ?…

— Il a essayé trois fois de me tuer.

— Vous !… Il ne vous connaît pas.

— Vous vous trompez, Madame. Il sait maintenant que je suis le fiancé d'une jeune fille qu'il a dépouillée de son bien et il me hait mortellement.

— Une jeune fille ?

— Mlle de Gavre dont la mère était sa cousine, et dont vous êtes le portrait vivant. Est-ce pour me livrer à lui que vous m'avez fait conduire ici par votre duègne ?

— C'est pour vous sauver.

— Me sauver ?… de qui et de quoi ?… Je ne cours aucun danger et il ne tient qu'à moi de faire cerner cette maison.

— Faites, Señor. Vos soldats n'y trouveront que moi.

— Vous êtes une femme et je ne vous dénoncerai pas ; mais dites au misérable qui vous a donné asile que je ne lui ferai pas grâce.

— Il ne vous demandera pas de l'épargner. Priez Dieu qu'il vous épargne ! Je voulais vous préserver du sort qui vous attend. Je me souvenais qu'à Saragosse vous vous étiez associé à ma douleur quand je priais sur le corps de mon mari tombé sous les balles de vos soldats. Vous m'auriez dû la

vie. Vous me menacez et vous injuriez mon père. Que votre destinée s'accomplisse !

Ce fut dit si fièrement que Fontenay se prit à admirer la courageuse Espagnole qui lui parlait ainsi, alors qu'il n'avait qu'à aller chercher la garde pour qu'on l'arrêtât.

Il se demandait aussi sur quoi elle se fondait pour lui annoncer qu'il allait être à la merci de l'affreux Angel et il n'avait pas oublié les avertissements de Tournesol. Une conspiration dont cet homme était le chef allait-elle éclater ? Les citadins de Téruel préparaient-ils dans l'ombre le massacre de la garnison française ? Et cette nouvelle Saint-Barthélemy allait-elle s'accomplir pendant la nuit qui commençait ? La veuve en avait assez dit pour le mettre sur ses gardes, mais il n'espérait pas qu'elle trahirait le secret des conjurés en lui révélant comment ils allaient procéder pour surprendre ceux qu'ils voulaient égorger. Le plus sûr, c'était de la mettre hors d'état de nuire en appelant les premiers soldats de la légion de la Vistule ou du 14e de ligne qu'il verrait passer dans la rue et de courir ensuite chez le commandant de place pour lui répéter les paroles imprudentes qu'il venait d'entendre. Mais ce moyen lui répugnait. Cette patriote enragée avait eu l'intention de le soustraire à la mort. Il songeait à lui rendre la pareille. On ne se gênait plus pour fusiller les femmes qui fomentaient la révolte et, s'il la signalait, elle serait immédiatement jugée par une cour martiale qui l'enverrait devant le peloton d'exécution.

Or, si elle était la fille de Montalvan, notre plus mortel ennemi, elle était aussi la parente de Marguerite de Gavre.

Fontenay, qui avait pardonné au traître Diégo, pouvait bien pardonner à la cousine de sa fiancée.

— Comment donc auriez-vous fait pour me sauver ? demanda-t-il en affectant de ne pas prendre au sérieux la proposition de la jeune femme.

— Que vous importe de le savoir ? répondit-elle froidement. Si je vous l'avais promis, j'aurais tenu ma promesse. Vous n'auriez plus porté les armes contre mon pays, mais vous auriez revu la France. J'ai plus de pouvoir que vous ne pensez.

— Oh ! je sais que vous êtes la fille du comte de Montalvan, et que tous les insurgés lui obéissent. Si je me décidais à vous livrer à l'autorité militaire, il paierait de sa tête la pensée qu'il a eue de nous exterminer tous cette nuit.

— Mon père n'a rien à craindre. Il n'est pas à Téruel, et quand il y sera, vous tremblerez devant lui.

Cette réplique, vivement lancée, frappa le capitaine. Il commençait à comprendre. Le *tio* devait être avec Villacampa qui se tenait prêt à attaquer avec ses bandes la ville dont les habitants lui ouvriraient les portes à un moment convenu.

Et ce moment approchait peut-être, car on relevait, à l'entrée de la nuit, les soldats qui les gardaient, et les Espagnols comptaient sans doute profiter de l'occasion pour les surprendre.

— Señora, dit-il sans s'émouvoir, je n'ai jamais tremblé devant personne. Je ris de vos menaces, mais je ne veux pas être en reste avec vous. Mon devoir est de prévenir mes chefs qu'on va tenter de nous enlever Téruel. Je ne leur dirai pas comment je le sais. Je ne parlerai pas de vous et vous pouvez sortir de la ville, si vous jugez qu'il vous reste encore le temps de fuir, avant qu'un des vôtres donne le signal que ses complices attendent pour se jeter sur les Français.

Songez que dans une demi-heure, il sera peut-être trop tard, et que si vous tombiez entre les mains de nos soldats, j'essaierais inutilement de vous sauver.

L'Espagnole ne répondit pas. Elle s'était encore rapprochée du balcon et elle prêtait l'oreille aux bruits du dehors.

Évidemment, elle guettait un signal.

Fontenay écouta aussi et il n'entendit rien qu'une rumeur confuse et lointaine.

La nuit qui tombait était belle, une vraie nuit d'Espagne, au printemps, une nuit faite pour aimer. Et, sous ce ciel étoilé, des hommes s'apprêtaient à égorger d'autres hommes.

Il faisait ce temps-là à Paris, le soir du 23 août 1572, quelques heures avant que sonnât la cloche de Saint-Germain-l'Auxerrois.

Ce souvenir historique ne se présenta point à l'esprit du jeune capitaine, mais il comprit qu'il n'avait pas une minute à perdre et il dit brusquement :

— Adieu, Madame. Je vous supplie de fuir et je tiendrai ma parole. Mais je vais faire mon devoir de Français et de soldat.

La fille de Montalvan n'essaya pas de le retenir et il ne fit qu'un saut du premier étage à la boutique où il trouva la duègne blottie derrière le comptoir.

On frappait à coups redoublés à la porte de la *confeteria*. Fontenay crut d'abord que c'était Angel qui rentrait et il allait le recevoir comme il le méritait, mais en tirant le verrou que la vieille avait poussé, il se trouva nez à nez avec Tournesol qui s'écria :

— Ah ! mon capitaine, je commençais à croire que ces brigands vous avaient assassiné. J'ai deviné que vous étiez ici et je vous y trouve, Dieu merci ! Venez vite.

— Que se passe-t-il donc ?

— La révolte va commencer. Tous les gens de Téruel sont sur pied. Il y en a une douzaine au coin de chaque rue. Je les ai vus en venant ici, et s'ils ne m'ont pas fait un mauvais parti, c'est qu'ils ont l'ordre de ne pas attaquer avant le commandement. Vous m'aviez consigné au quartier et je m'étais mis en faction devant la porte, mais je me suis dit qu'il n'était que temps d'aller vous chercher. Si le commandant ne fait pas immédiatement battre la générale pour qu'on prenne les armes, nous sommes tous flambés, mon capitaine.

— J'y cours, chez le commandant… pourvu qu'il me reçoive et qu'il veuille bien m'écouter !… je suis sûr que je vais le trouver griffonnant des rapports… et je sais comment ça se passe dans ces cas-là… il ne lèvera pas les yeux et il me fera signe de ne pas le déranger de son travail.

— Il vaudrait peut-être mieux voir le capitaine Zolnycki. Justement il est de garde à la grande porte avec ses Polonais.

— Tu as raison. Trouve-le, dis-lui que c'est moi qui t'envoie et que je suis allé avertir le commandant. Zolnycki fera ce qu'il faut pour que nos postes ne soient pas surpris… et je le rejoindrai tout à l'heure… Ah ! n'oublie pas de lui dire aussi que l'homme de la *confeteria* a quitté sa boutique.

Fontenay pensait à la malheureuse jeune femme qu'il avait laissée dans la maison d'Angel et il voulait lui laisser le temps de fuir ou de se cacher, avant qu'une patrouille française vînt perquisitionner chez le soi-disant pâtissier.

— Je viens de le rencontrer, l'homme de la *confeteria,* grommela Tournesol, et, bien sûr, il n'allait pas acheter du sucre, car il cachait sa figure dans son manteau ; mais je l'ai reconnu tout de même et je sais où il est… je l'ai vu entrer dans cette vilaine tour carrée et vernissée comme un poêle en faïence qu'ils appellent la tour San-Martin.

— La tour San-Martin ! s'écria Fontenay ; cette tour arabe qui est plantée au-dessus d'une des portes de la ville ?

— Oui, mon capitaine, dit Tournesol. J'y suis monté une fois. On a une vue superbe quand on est en haut.

— Et tu es sûr que cet Angel y est entré ?

— Sûr comme je suis sûr que l'Espagnol qui vous a donné un coup de couteau rue Saint-Nicaise est une canaille. Angel s'y est glissé, en se cachant. La porte était ouverte et il ne l'a pas fermée derrière lui. Mais je veux bien que le diable me brûle si je devine ce qu'il est allé faire là.

— Cette tour tient à une église ? demanda tout à coup le capitaine.

— C'est le clocher de l'église San-Martin. Ils en ont neuf dans ce trou de Téruel qui est grand comme la main.

— Je comprends maintenant. Dans un clocher, il y a des cloches.

— Dans celui-là, il y en a une énorme… c'est comme qui dirait le bourdon de Téruel… Il n'approche pas du bourdon de Notre-Dame, mais on doit l'entendre de loin quand il sonne…

— Et il va sonner le tocsin… C'est le signal qu'ils attendent, et c'est Angel qui va le donner.

— Ça se pourrait bien tout de même… Ah ! le gueux !

— Il ne faut pas qu'il le donne. Viens !

— Bon ! nous allons régler son compte.

— C'est plus pressé que d'aller chez le commandant. Les Espagnols ne bougeront pas avant que la cloche ait sonné.

— Elle ne sonnera pas, mon capitaine… quand je devrais couper la corde avec mon sabre.

— Pas tant de paroles !… marchons !

Tournesol, qui connaissait le chemin, prit les devants ; le capitaine emboîta le pas et, en suivant son ordonnance, il put constater que le promis de Pélagie n'avait pas exagéré quand il avait dit que toute la population de Téruel était sur pied. D'ordinaire, dès le crépuscule, les rues étaient désertes et les maisons closes. Ce soir-là, on entrevoyait des groupes dans les coins sombres et on entendait chuchoter derrière les portes entrebâillées.

Pas un soldat français ne se montrait. Ceux qui n'étaient pas rentrés dans leurs casernes festoyaient au cabaret.

Et la garnison était si peu nombreuse que les insurgés, s'ils la surprenaient, n'en feraient qu'une bouchée.

Mais il était probable qu'ils n'attaqueraient pas avant le signal.

Il s'agissait donc de les gagner de vitesse et le clocher de San-Martin n'était pas loin.

On l'aperçoit d'une lieue quand on arrive à Téruel par la route de Saragosse, ce clocher, ou plutôt ce minaret, car il

fut bâti par les Arabes qui, après avoir conquis l'Aragon, firent de l'église une mosquée.

C'est un merveilleux édifice qui tombait en ruines au seizième siècle, quand il fut repris en sous-œuvre et parfaitement consolidé par un architecte français, Pierre Bedel, au grand ébahissement des habitants de la bourgade perdue dans la Sierra d'Albarracin.

Depuis que nous occupions Téruel, l'église, trop rapprochée du mur d'enceinte, avait été fermée par ordre de l'autorité militaire qui, par malheur, avait négligé de faire fermer aussi l'entrée du clocher.

Il est vrai qu'elle avait fait murer la porte en ogive qu'il dominait, et que, de ce côté du rempart, la ville était à l'abri d'une attaque imprévue, car, pour s'y introduire, les assaillants auraient dû escalader la muraille et ils manquaient d'échelles.

Comme l'avait annoncé Tournesol, Fontenay trouva ouverte la porte de la tour et il s'y jeta sans hésiter.

— Mon capitaine, dit le cuirassier, il y a deux cents marches à monter ; la cloche est tout en haut et l'escalier n'est pas large. Laissez-moi passer le premier.

— Passe, mais ne perdons pas de temps. Si la sonnerie commençait pendant que nous grimperions, ces coquins d'Espagnols viendraient s'emparer de la tour et nous serions pris comme des rats dans une souricière.

Tournesol dégaina avant de s'engager dans l'escalier et le capitaine en fit autant, car il supposait que don Angel ne se laisserait pas prendre sans résistance.

L'ascension était rude et ils montaient dans les ténèbres.

Jusqu'à la moitié de sa hauteur, la tour n'avait pas d'ouvertures, et, même en plein jour, ils n'y auraient pas vu clair.

Ils se hâtaient, car une minute de retard pouvait tout perdre, et Fontenay se figurait à chaque instant entendre au-dessus de sa tête le premier coup du tocsin.

Rien ne sonnait pourtant et rien ne bougeait.

Angel avait sans doute reçu l'ordre de ne donner le signal qu'à un certain moment, une heure après le coucher du soleil, par exemple, et probablement il attendait en comptant les minutes, car le soleil avait depuis quelque temps déjà disparu de l'horizon ; peut-être même comptait-il les secondes.

Le capitaine les comptait aussi et il enrageait de ne pas pouvoir avancer plus vite.

Cependant, à mesure qu'ils s'élevaient, l'escalier devenait moins sombre. Toute la partie supérieure du clocher est à jour. C'est une vraie dentelle de pierre et, quoiqu'il fît nuit, un peu de clarté passait par les découpures ogivales qui font de cette tour une merveille de légèreté.

Ils devaient approcher de la chambre du bourdon où se tenait sans doute le lieutenant du *tio* Blas.

S'il y était, il ne manifestait pas sa présence, car le silence était plus profond que jamais.

Pour le surprendre, il fallait tomber sur lui, à l'improviste, et Tournesol était fort attentif à ne pas heurter les marches, non avec son sabre qu'il tenait de la main droite, mais avec le fourreau d'acier accroché à sa ceinture.

Bientôt il s’arrêta et se colla contre le mur de l’escalier pour faire de la place à son capitaine qui le suivait et qui se haussa doucement jusqu’à se trouver près de lui, épaule contre épaule.

L’escalier finissait là et ils en avaient jusqu’à mi-corps.

Ils regardaient la salle faiblement éclairée, et ils ne voyaient absolument rien.

Peu à peu, leurs yeux s’accoutumèrent à cette demi-obscurité et ils finirent par distinguer Angel planté, debout et les bras en l’air, au milieu de la salle spacieuse et carrée.

Tournesol, mieux placé pour l’examiner, constata même qu’il était en bras de chemise, ayant jeté son manteau et ôté son habit pour être plus libre de ses mouvements.

C’est ce que font les sonneurs avant de se mettre à la besogne, et, il n’était pas difficile de deviner à quelle espèce de travail il allait se livrer.

Tournesol perdit quelques secondes à se le demander.

Tout à coup, l’horloge d’une autre église, sonna huit heures. Angel se pendit à la corde qu’il tenait, plia les jarrets en tirant de toutes ses forces, se releva emporté par un poids beaucoup plus lourd que lui, et tira encore pour se redresser presque aussitôt.

La cloche était en branle, mais elle était si grosse que les premiers efforts d’Angel n’avaient pas suffi pour la lancer à volée.

Le battant n’avait pas encore heurté le bronze, mais deux ou trois saccades de plus allaient déchaîner le tocsin que les Espagnols attendaient.

Tournesol bondit en avant, le sabre haut, et d'un seul coup de taille fendit le crâne du sonneur qui lâcha la corde et tomba comme une masse.

— Il est mort, le brigand ! s'écria Tournesol. Il ne sonnera plus. La cloche restera muette et les bourgeois de Téruel n'ont qu'à aller se coucher.

Il parlait encore lorsqu'un tintement grave et sonore vibra au-dessus de sa tête.

Tournesol avait sabré trop tard. Le bourdon était lancé et il n'était plus temps de l'arrêter. Il fallait attendre, que l'impulsion qu'il avait reçue s'affaiblit progressivement, et don Angel y avait mis tant de vigueur que la sonnerie continuait après sa mort. Un coup succédait à l'autre. Et maintenant, le tocsin sonnait tout seul, appelant les Espagnols au massacre.

Décidément, le diable s'en mêlait.

Fontenay regrettait maintenant d'avoir suivi le conseil de son ordonnance, et il ne pensa qu'à réparer cette faute en courant donner l'alarme à ses camarades.

Il aurait bien fait de commencer par là, mais mieux vaut tard que jamais, et il se précipita dans l'escalier en criant à Tournesol de le suivre.

Aiguillonnés par les tintements qui s'espaçaient de plus en plus, mais qui n'avaient pas encore cessé, ils descendirent beaucoup plus vite qu'ils n'étaient montés.

En arrivant au bas des degrés, ils n'entendirent plus rien. La cloche, abandonnée à elle-même, s'était ralentie peu à peu et elle ne sonnait plus.

La question était de savoir si les conjurés avaient pris pour le signal convenu cet appel si vite interrompu du bronze avertisseur.

La rue qui aboutit au clocher était déserte et aucun bruit n'annonçait encore que la révolte eût éclaté, lorsque des coups de fusil pétillèrent au loin, isolés d'abord, puis fréquemment répétés.

— Ça vient du côté de la porte que gardent les Polonais ! s'écria Tournesol. Ils n'ont pas été surpris, puisqu'ils ripostent, et si on ne les attaque pas par derrière, ils vont tenir bon. Gredin de pâtissier !… je l'ai laissé vivre une minute de trop.

— Courons ! s'écria Fontenay. Je n'ai plus le temps d'aller avertir le commandant de place. Allons là où on se bat.

C'était l'application du fameux principe : Marcher au canon, – quoiqu'on n'entendît jusqu'à présent que des coups de fusil. Et le capitaine n'avait pas tort de renoncer à avertir le commandant de Téruel, alors que l'action était déjà engagée à la porte principale.

Mais Fontenay et son ordonnance y arriveraient-ils, sans être attaqués en chemin ?

Au premier coup de la cloche, les Espagnols étaient sortis des maisons où ils se tenaient cachés et ils attendaient la suite pour tomber par derrière sur les postes français.

La sonnerie ayant cessé presque aussitôt, ils avaient hésité. Ils craignaient de s'être trompés, et ils ne voulaient pas s'engager avant d'être sûrs que c'était bien le tocsin. Ils

s'étaient groupés dans les rues sombres, écoutant et n'entendant plus le tocsin.

Le pétillement lointain de la fusillade qui venait d'éclater aurait pu les décider à se lancer, mais ils savaient que leurs amis du dehors comptaient entrer par surprise, et cette fusillade prouvait que la surprise était manquée, puisque les Français se défendaient. Beaucoup d'insurgés n'étaient armés que de couteaux, excellents pour achever des soldats en déroute et insuffisants pour charger des soldats que l'attaque a mis sur leurs gardes et qui résistent énergiquement.

Les guérilleros, avaient pris pour le signal les premiers tintements de la cloche de San-Martin et ils avaient commencé trop tôt. Les habitants de Téruel, mieux avisés, attendaient pour s'en mêler que les assaillants eussent forcé la porte et pénétré dans la ville.

Ils laissèrent passer Fontenay et Tournesol, qui ne s'arrêtèrent pas à les disperser et qui rejoignirent sans incident les Polonais, occupés à faire le coup de feu.

Ces braves gens étaient en si petit nombre qu'ils avaient eu beaucoup de peine à empêcher l'ennemi d'enlever la porte et que Zolnycki, leur capitaine, s'estima très heureux de voir arriver Fontenay tout à point pour le seconder dans son commandement.

Le combat fut vif, mais il fut court. La nuit étant venue tout à fait, on cessa le feu des deux côtés.

La tentative avait échoué, mais la situation n'était pas brillante. Nous n'étions pas trois cents pour défendre Téruel, dont toute la population nous était hostile, et tout indiquait que la ville allait être bloquée par les nombreuses guérillas qui tenaient la campagne.

— Chacun son tour, mon cher, dit tristement Zolnycki. Nous voilà assiégés comme l'étaient, il y a trois mois, les Espagnols à Saragosse, et nous pourrions bien finir comme eux par être obligés de nous rendre… avec cette différence que, si nous capitulons, ils ne nous feront pas grâce. Nous serons tous massacrés.

— Nous ne capitulerons pas ! s'écria Fontenay.

— Je l'espère bien, mais si nous ne sommes pas secourus avant quinze jours, ils prendront Téruel d'assaut, et je crains fort que personne ne vienne nous délivrer. Suchet marche sur Valence et il a emmené avec lui toutes les troupes disponibles, sauf la garnison de Saragosse. Nous sommes abandonnés, mon cher camarade, et nous ne pouvons compter que sur nous-mêmes.

Ce dialogue fut interrompu par l'arrivée du colonel commandant la place, un brave officier qui, en dépit de son amour pour les écritures était très capable de prendre des mesures vigoureuses.

Il avait, sans le dire à ses subordonnés, prévu ce qui arrivait, et il avait fait son plan pour le cas qui se présentait.

Après avoir entendu Zolnycki et Fontenay, il leur annonça que, par son ordre, la faible garnison de Téruel allait se concentrer dans un couvent attenant à l'enceinte et solidement fortifié. Les malades y étaient déjà installés, et on pourrait y résister longtemps, car on y avait réuni des approvisionnements de vivres et de munitions.

C'était assurément le parti le plus sage, dans l'impossibilité où l'on se trouvait de défendre la ville sur tous les points, faute de soldats pour les garder.

Et on avait toute la nuit pour exécuter ce projet conforme aux instructions que le général Suchet avait laissées au colonel avant de quitter l'Aragon, car les guérilleros, repoussés, ne renouvelleraient pas l'attaque avant le jour.

Le colonel, informé par Fontenay de ce qui venait de se passer dans le clocher de San-Martin, décida aussi qu'on commencerait, dès le lendemain, des perquisitions à domicile et qu'on fusillerait tous les habitants chez lesquels on trouverait des armes cachées.

On laisserait, pour surveiller la porte assaillie, des détachements qui se replieraient sur le couvent dès qu'on s'y serait retranché et qui, en attendant, entretiendraient le feu avec les guérilleros, afin de leur cacher qu'on allait abandonner la position qu'ils venaient d'attaquer sans succès.

Le colonel disposait de cinq ou six officiers solides, tant Français que Polonais, et entre autres d'un capitaine du génie, aussi expérimenté que résolu.

Ce personnel d'élite devait suffire à toutes les nécessités de la défense, et chacun reçut, séance tenante, les ordres qui le concernaient.

Fontenay fut chargé de se rendre immédiatement au couvent afin d'y commencer les préparatifs de résistance, et il s'empressa d'obéir, d'autant plus volontiers, que, pour y aller, il lui fallait passer devant la *confeteria* de feu Angel.

Elle avait si mauvais renom, cette boutique, à cause de son propriétaire, que les soldats ne manqueraient pas, le lendemain, de visiter la maison de fond en comble, et il y avait des chances qu'ils y découvrissent un dépôt d'armes, car Angel, sabré si à propos par Tournesol, avait certainement été le chef de la conspiration.

Fontenay s'était mis en tête de sauver la vie à l'indomptable jeune femme qui l'avait si fièrement reçu.

Quoiqu'elle fût la fille de son pire ennemi, il admirait son courage et il lui en aurait coûté de la laisser exposée à être passée par les armes. Elle ressemblait trop à sa cousine. Il lui aurait semblé qu'on fusillait Marguerite de Gavre.

Et Fontenay n'avait qu'un moyen de la soustraire au sort qui la menaçait, c'était de l'engager à se mettre en sûreté, avant les perquisitions.

Il lui était bien permis de donner à la parente de sa fiancée un avis salutaire, sans lui livrer le secret du colonel.

Et il ne doutait pas qu'elle eût la possibilité d'utiliser cet avis, car elle devait connaître dans Téruel d'autres asiles où elle pourrait se réfugier et où elle serait plus en sûreté que chez un homme connu pour être l'ennemi juré des Français.

Tournesol était discret et il ne s'aviserait certes pas de raconter que son capitaine, en allant au couvent fortifié, s'était arrêté en chemin.

Ils trouvèrent, sur la porte de la boutique, la duègne, l'oreille au guet. Évidemment, elle attendait que la fusillade recommençât et elle enrageait de ne rien entendre.

— Conduis-moi chez la señorita, lui dit Fontenay en la poussant pour entrer dans la *confeteria*.

— Señor, elle n'est plus ici, répondit la vieille.

— Elle est dans sa chambre. Allons !… prends un flambeau et éclaire-moi.

— Je veux bien, Señor… mais vous ne trouverez personne là-haut. Vos menaces ont si fort effrayé la Señora qu'elle a quitté cette maison.

— Où est-elle ?

— *Non saber, Señor.*

— Tu mens. Je ne peux pas te forcer à me dire où elle est, mais je te charge de lui déclarer de ma part que, si elle revient ici, elle sera immédiatement arrêtée, jugée, condamnée et exécutée. Tu peux lui apprendre aussi que l'homme qui tenait cette boutique maudite a rendu sa vilaine âme au diable. Et pour ce qui est de toi, vieille sorcière, déguerpis, dès ce soir, si tu tiens à ta peau. Demain, il ne serait plus temps.

La duègne ne sourcilla pas. Elle avait sans doute de bonnes raisons pour ne pas s'effrayer.

Fontenay en avait assez fait, et s'il arrivait malheur à la fille de Montalvan, il n'aurait rien à se reprocher.

Tournesol ne se permit pas de le questionner. Tournesol voyait bien qu'il s'agissait d'une femme, mais il ne se doutait pas que cette femme il l'avait vue à Saragosse, près de Notre-Dame-de-Pilar, et encore moins qu'elle était la fille de l'assassin de la rue Saint-Nicaise.

Peu lui importait d'ailleurs. Le capitaine avait bien le droit de s'occuper d'une señorita, et il n'était pas obligé de raconter ses affaires à son ordonnance.

— Où est-elle ? se demandait le fiancé de Marguerite. Elle aura sans doute réussi à sortir de la ville. Il y a sur les remparts des maisons qui ont des communications avec la campagne. Elle aura été rejoindre Montalvan, qui est certai-

nement avec Villacampa. Ma foi ! je ne tiens pas à la revoir ; c'est lui que je voudrais retrouver… et je ne le retrouverai peut-être que trop tôt, car je commence à croire que nous ne serons pas secourus et que le siège de Téruel finira mal ; mais ils ne m'auront pas vivant, et j'en tuerai quelques-uns avant qu'ils me tuent.

Fontenay n'était pas prophète, et la señorita n'était pas si loin qu'il se l'imaginait.

CHAPITRE V

Bien en avait pris au colonel de concentrer ses troupes dans un couvent fortifié, au lieu de s'obstiner à défendre les portes de Téruel.

Dès le lendemain de la première alerte, l'attaque avait recommencé, plus vigoureusement, cette fois, et les bandes commandées par Villacampa avaient pénétré dans la ville.

Nos détachements refoulés n'avaient eu que le temps de se réfugier dans le réduit où allait désormais se concentrer la résistance.

Les habitants s'étaient soulevés, dès qu'ils avaient vu entrer les guérilleros, et à la poignée de braves gens qui s'étaient retranchés dans le couvent, il ne restait plus qu'à tenir jusqu'à l'arrivée d'un secours problématique, car ils n'étaient pas assez nombreux pour tenter de se dégager.

Villacampa avait poussé l'audace jusqu'à sommer la garnison de se rendre, et pas n'est besoin de dire comment on lui avait répondu.

La situation était presque désespérée. Sans communications possibles avec l'extérieur, les assiégés étaient, de plus, dominés de tous les côtés, sauf du côté du Guadalaviar qui coulait en contre-bas du couvent.

Les Espagnols s'étaient emparés par surprise d'une église et d'un clocher d'où ils dirigeaient sur nos malheureux soldats un feu plongeant très meurtrier.

Heureusement ils manquaient de canons, et le capitaine du génie avait, avec une rare intelligence, blindé toutes les fenêtres et protégé par des traverses tous les points par lesquels l'ennemi aurait pu tenter l'assaut.

Mais, sans compter les pertes d'hommes frappés par les balles des Espagnols, les vivres qu'on ménageait soigneusement finiraient par s'épuiser, et un jour viendrait où il faudrait se rendre sans conditions, à moins de se faire tuer les armes à la main, en risquant une sortie qui ne pouvait pas réussir.

Et il y avait quinze jours que cela durait.

Zolnycki n'avait rien perdu de son énergie, mais il augurait très mal du dénouement. Fontenay, tout aussi ferme que son camarade, était convaincu que pas un des défenseurs du couvent n'échapperait à la catastrophe finale et que cette catastrophe était prochaine.

Il était résigné à son sort et il ne pensait plus du tout à Montalvan ni à sa fille. Il ne pensait qu'à Marguerite, et s'il avait pu la revoir avant de mourir, la mort lui aurait paru moins cruelle.

Tournesol avait conservé toute sa gaieté, et quoiqu'il n'eut pas oublié la tendre épicière de la rue des Orties-Saint-Honoré, il se consolait par avance de ne pas l'épouser en se disant qu'il n'était peut-être pas fait pour être heureux en ménage.

Tous les officiers, du reste, Français ou Polonais, supportaient courageusement les privations et faisaient vaillamment leur devoir.

Le colonel, malgré quelques travers, était digne de les commander. Son bras droit, le capitaine du génie, se multipliait et suffisait à tout.

Quant aux soldats, ils étaient admirables.

De toutes les souffrances qu'enduraient stoïquement ces héros, la plus pénible c'était la privation de nouvelles. Pas une n'était arrivée jusqu'à eux depuis la première attaque. Que se passait-il en Aragon ? Où était l'armée de Suchet ?

On en était réduit aux conjectures et on pouvait tout craindre, car ce silence prolongé était de bien mauvais augure.

Un matin, le seizième jour du blocus, avant l'aube, les assiégés furent réveillés par le bruit d'une vive fusillade à la grande porte de la ville, et ils ne doutèrent pas qu'elle fût attaquée par des Français qui venaient les délivrer. Ils en doutèrent si peu que le colonel ordonna une sortie qui fut exécutée avec un entrain indescriptible, mais qui n'en était pas moins très imprudente.

Elle ne tourna cependant pas mal, et Fontenay, qui la commandait, tira des mains des guérilleros et amena au couvent un officier français et quatre hommes de son escorte qu'il avait trouvés essayant de forcer le passage. Ils n'y auraient pas réussi et ils auraient été tués jusqu'au dernier, si on ne les avait pas secourus. Ils avaient laissé des morts sur le terrain du combat et l'officier était blessé.

Mais cet officier, c'était Carénac, et Fontenay, quand il le reconnut, se récria de joie. C'était la seconde fois qu'il sauvait la vie à son ancien adversaire de la Malmaison, depuis qu'il l'avait retrouvé en Espagne.

Et Carénac ne se priva pas de l'embrasser devant tous les troupiers qui avaient aidé leur officier à le délivrer.

Quand ils furent tous à l'abri derrière les murs du couvent, Carénac, avant de se faire panser, dut répondre aux questions que lui posa le colonel, et il le fit avec une lucidité parfaite, quoique la balle d'un guérillero lui eût traversé les chairs du bras gauche.

Carénac venait de Daroca, où il était allé avec ses escadrons après l'affaire d'Albarracin, et il apportait quelques renseignements.

C'était de son chef qu'il s'était décidé à tenter cette aventure avec une dizaine de cavaliers de son régiment, et il expliqua pourquoi.

On avait su à Daroca que, la veille, Villacampa, abandonnant momentanément le blocus de Téruel, s'était porté avec presque tout son monde du côté de Valence, sur un point où il comptait surprendre une compagnie polonaise, isolée dans la montagne. Par suite de ce mouvement, la route s'était trouvée libre pour quelques heures, et le hardi Carénac en avait profité.

Il annonça aussi qu'une forte colonne française, avec quatre pièces de canon, était sortie de Daroca, une heure après lui, et qu'elle marchait vers Téruel en suivant le cours du Guadalaviar.

Si elle avait marché toute la nuit, elle ne devait plus être loin et la garnison bloquée pourrait se porter à sa rencontre, dès qu'on entendrait son canon.

Ce fut un enthousiasme général. Les officiers crièrent : vive l'Empereur ! et les soldats coururent aux râteliers décrocher leurs fusils.

Pour comble de bonheur, on ne tarda guère à l'entendre ce canon qui annonçait peut-être la délivrance, et le colonel, toujours sage, eut fort à faire pour contenir l'ardeur des braves qu'il commandait.

Il monta à l'étage le plus élevé du couvent pour écouter et pour se rendre compte de la distance où l'on était du terrain de l'engagement.

Les trois capitaines l'accompagnèrent et ils reconnurent bientôt qu'il fallait en rabattre des espérances qu'avait fait naître le récit du commandant.

L'action se passait sur un plateau, à plus d'une lieue de Téruel, et le vent venait de ce côté, de sorte qu'on pouvait suivre toutes les péripéties du combat.

Le bruit de la canonnade sembla d'abord se rapprocher et c'était bon signe, mais bientôt il devint moins distinct et les coups moins fréquents. Le feu s'éloignait et se ralentissait. Le corps de secours, au lieu d'avancer, reculait, c'était évident, et sortir eût été une extravagance, car les espagnols qui venaient de repousser la colonne venue de Daroca se seraient retournés contre la petite garnison de Téruel et l'auraient exterminée.

Carénac, qu'on venait de panser, fut encore interrogé et déclara qu'à Daroca on était sans nouvelles du général Suchet et qu'il y courait de mauvais bruits sur l'issue de la hasardeuse expédition qu'il avait entreprise.

Deux heures après, il n'était plus possible de douter que Villacampa eût battu le détachement de Daroca, car on vit ses guérilleros reprendre autour de la ville les positions qu'ils avaient quittées pour aller barrer le chemin au renfort qui arrivait.

Le dernier espoir des assiégés s'évanouissait. Il ne leur restait plus qu'à bien mourir.

Des fenêtres du couvent, on voyait les habitants se préparer à donner l'assaut. Ils crénelaient les maisons voisines et ils construisaient à l'entrée des rues de fortes barricades destinées à servir de places d'armes aux colonnes qui allaient se former pour se lancer à l'attaque du dernier réduit des Français.

Il était douteux qu'on les repoussât, et s'ils enlevaient la position de vive force, chacun savait qu'ils ne feraient pas de quartier. Les défenseurs seraient tous égorgés.

Une courte et énergique allocution du colonel exalta leur courage. Les blessés et les malades qui étaient encore en état de tenir un fusil se levèrent pour se faire tuer debout comme leurs camarades valides.

Ceux qui pouvaient bouger de leurs lits s'armèrent de baïonnettes pour vendre chèrement le peu qu'il leur restait de vie.

Carénac, qui n'avait que le bras gauche en écharpe, avait, de son autre bras, mis son sabre au clair, et il comptait bien éventrer, avant de tomber, une demi-douzaine d'Espagnols.

Les autres officiers étaient prêts.

— Si tu revois la France, dit Fontenay à Tournesol qui se tenait derrière lui, tu diras à Mlle de Gavre que ma dernière pensée a été pour elle.

Tournesol allait protester qu'il ne survivrait pas à son capitaine, quand éclata au dehors un appel de clairon.

Et ce clairon ne sonnait pas la charge.

Sur un signe du colonel, Fontenay s'approcha d'un créneau percé dans la muraille, regarda et se retourna pour dire :

— Ces drôles ne se refusent rien. Voilà maintenant qu'ils nous envoient un parlementaire, absolument comme s'ils étaient de vrais soldats, et non pas des bandits.

— Qu'en dites-vous, Messieurs ? demanda le colonel, en s'adressant aux officiers groupés autour de lui.

— Mon colonel, répondit Fontenay, si vous consentiez à recevoir cet homme qui a mis un mouchoir au bout de son fusil, vous lui feriez beaucoup trop d'honneur.

— Moi, dit Zolnycki, je crois que ces coquins nous tendent un piège. Nous ne pouvons pas tirer sur un parlementaire, mais je suis d'avis qu'il faut lui faire signe de rebrousser chemin et, dès qu'il sera rentré derrière la barricade, ouvrir le feu sur les brigands qui nous l'ont envoyé.

Il n'y eut à soutenir l'avis contraire que le capitaine du génie. Et le colonel, qui le tenait en grande estime, finit par s'y ranger, après avoir un peu hésité.

Par son ordre, on débarrassa une des fenêtres matelassées, on y arbora un drapeau blanc, et Fontenay, suivi de Tournesol, qui avait emprunté l'instrument du trompette des

cuirassiers de Carénac, descendit jusqu'à la porte du couvent, pour reconnaître le messager des insurgés.

Il fallut la débarrasser aussi pour l'ouvrir, cette porte. Elle donnait directement accès dans le réfectoire du couvent où le colonel vint s'établir avec ses officiers pour entendre les propositions que cet homme apportait.

Fontenay devait servir d'interprète, mais on n'eut pas besoin de recourir à lui, car aux premiers mots que dit le parlementaire, on s'aperçut qu'il possédait à fond la langue française.

C'était un beau jeune homme qui avait bien la mine d'appartenir à l'aristocratie espagnole et portait avec beaucoup d'aisance un élégant uniforme de fantaisie, sans épaulettes ni broderies, un costume qui aurait eu beaucoup de succès à Paris sur la scène d'un théâtre.

Il ne paraissait pas intimidé et il entama d'une voix assurée le petit discours suivant :

— Monsieur le colonel, mon chef, le général Villacampa, m'a donné mission de vous informer qu'il a surpris et dispersé avant-hier à Alventosa une de vos compagnies polonaises ; que, ce matin, il a complètement battu, à une lieue de Téruel, une forte colonne sortie hier de Daroca, qu'elle a mis bas les armes, qu'elle est prisonnière avec toute son artillerie, et enfin que votre général Suchet a essuyé devant Valence une défaite sanglante. Son armée s'est retirée en désordre vers la Catalogne et elle sera anéantie avant d'y arriver.

De toutes ces nouvelles, deux devaient être vraies. Nos officiers le savaient, et cependant pas un ne broncha.

Celle de la destruction de l'armée de Suchet était sujette à caution et personne n'y crut.

L'envoyé reprit, du même ton calme :

— Vous n'avez donc, Monsieur le colonel, aucun secours à attendre du dehors et, abandonné à vous-même comme vous l'êtes, prolonger la résistance serait une folie héroïque, mais inutile. Par considération pour votre belle défense et pour la bravoure de vos soldats, le général vous offre une capitulation honorable. Vous serez traités comme l'ont été mes compatriotes après la reddition de Saragosse.

— Ce qui signifie, n'est-ce pas, que nous serons prisonniers de guerre ?

— Les officiers pourront être échangés contre ceux des nôtres qui sont tombés entre vos mains.

— C'est bien. Nous ne nous rendrons pas.

— Monsieur le colonel, reprit l'imperturbable envoyé de Villacampa, cette décision fait honneur à votre courage. Vous serez responsable du sang qui va couler, et ce sang, ce ne sera pas le sang espagnol.

— Vous croyez donc que nous n'allons pas nous défendre ? demanda impatiemment le colonel.

— Je crois au contraire que vous vous défendrez avec la dernière énergie, mais nous ne vous attaquerons pas.

— Je comprends. Vous comptez nous prendre par la famine. C'est le moyen que préfèrent employer les gens qui n'aiment pas à recevoir des coups de fusil. Essayez, Monsieur. Ce sera long, car je vous préviens que nous avons encore des vivres pour quatre mois.

— Le général Villacampa n'a pas le temps d'attendre que vous les ayez épuisés. Il faut qu'il achève promptement de chasser les Français de l'Aragon et de l'Espagne. Et avant de se remettre en campagne contre les débris de votre armée battue à Valence, il veut en finir avec vous.

Je suis chargé par lui de vous notifier que si vous n'acceptez pas les conditions qu'il vous offre, il va faire sauter le couvent que vous occupez.

— Il faudrait pour cela que ce couvent fût miné.

— Il l'est. Nos ingénieurs travaillent depuis trois semaines. La mine a été poussée jusque sous les bâtiments du couvent. Elle est chargée. Il ne nous reste qu'à y mettre le feu.

Les officiers échangèrent des regards et ils se comprirent. Depuis huit jours, ils entendaient distinctement les coups de pioche des mineurs qui creusaient au-dessous d'eux et ils se doutaient que les Espagnols, s'étant emparés d'une maison voisine, avaient poussé un souterrain jusque dans les caves du couvent.

— Si c'était vrai, répondit dédaigneusement le colonel, vous n'auriez pas attendu si longtemps.

— C'est seulement depuis hier que nous sommes prêts… et le général vous accorde jusqu'à ce soir pour vous décider. Si, au coucher du soleil, vous n'avez pas évacué le couvent et déposé vos armes, la mine jouera.

— Eh bien, nous sauterons, dit le colonel, persuadé que les Espagnols n'étaient pas en mesure d'exécuter leur menace.

— Monsieur le colonel, reprit le parlementaire, vous doutez peut-être que la mine existe ? Le général vous offre de vous en assurer en envoyant un ou deux de vos officiers la visiter. Quand vous aurez entendu leur rapport, vous déciderez s'il vous convient de laisser périr de braves soldats, au lieu d'accepter une capitulation inévitable.

Si résolu qu'il fût à ne pas se rendre, le colonel ne pouvait guère rejeter la proposition. Il hésitait pourtant, car le souvenir de la triste capitulation de Baylen hantait alors l'esprit de tous les officiers français, et ils furent nombreux ceux qui, depuis ce désastre, se firent tuer plutôt que de mettre bas les armes. Mais il ne s'agissait pas, comme à Baylen, d'une capitulation en rase campagne. Le cas était prévu par les règlements militaires sur la défense des places. Et ces règlements autorisent le commandant à vérifier les allégations de l'ennemi avant de prendre une décision.

— Soit ! répondit le colonel. Je consens à ce que vous me proposez, mais il est entendu que je resterai maître de continuer la résistance, alors même que j'aurais constaté que vous dites la vérité.

— Le général Villacampa n'a qu'une parole. Il attendra votre réponse jusqu'à ce soir.

Le colonel n'avait plus qu'à désigner l'officier qu'il allait charger de cette mission de confiance, qui pouvait devenir dangereuse, car les insurgés, commandés par Villacampa, étaient très capables d'envoyer un coup de fusil à un parlementaire. Et le colonel choisit Fontenay qui parlait espagnol. Fontenay saurait voir et bien voir. Il pourrait aussi entendre et rapporter à son chef ce qu'il aurait entendu.

Fontenay était prêt. Il demanda seulement à emmener Tournesol qui ferait office de trompette, et cela ne souffrit pas de difficulté.

Correct jusqu'au bout, le parlementaire salua courtoisement le colonel et ses officiers avant de se retirer.

Fontenay sortit avec lui. Il était prêt à se laisser bander les yeux, comme c'est l'usage, mais l'envoyé de Villacampa lui dit que c'était inutile, attendu qu'il ne s'agissait que d'entrer dans une maison contiguë au couvent. Le trajet était si court que Fontenay ne pourrait rien voir des travaux des assiégeants, rien que ce qu'ils voulaient précisément lui montrer.

Et, en effet, il ne vit derrière les barricades que des figures farouches de paysans armés, qui regrettaient évidemment de n'avoir pas la permission de le tuer.

Tournesol suivait à distance réglementaire et à côté du trompette espagnol, raide et silencieux comme la statue du Commandeur.

La maison qu'il s'agissait de visiter était gardée par un fort piquet, commandé par un officier qui échangea avec son camarade quelques mots, parfaitement compris par Fontenay.

— Quand ils auront vu, ils capituleront, avait dit en espagnol le parlementaire.

On fit descendre dans la cave Fontenay et son ordonnance ; on les fit passer par un boyau fraîchement creusé qui aboutissait sous le couvent dans une chambre souterraine où, à la clarté douteuse de quelques falots, des ouvriers travaillaient à poser une longue mèche destinée à mettre le feu

à une vingtaine de barils de poudre rangés les uns contre les autres au centre de l'excavation.

— Vous pouvez les compter, Monsieur le capitaine, dit l'officier de Villacampa. Il y a là de quoi faire sauter de fond en comble les bâtiments que vous occupez, et vous voyez que nous ne manquons pas de mineurs expérimentés. À midi, ils auront terminé leurs préparatifs, et nos précautions sont prises pour que nos hommes ne soient pas atteints par l'explosion. Le soleil se couche à sept heures et demie. Mon général attendra jusqu'à huit heures la réponse de votre commandant.

Fontenay ne doutait plus. Il fallait bien reconnaître l'évidence. Pour les Français, il n'y avait plus qu'à se laisser écraser sous les ruines du couvent ou à capituler.

— Monsieur, dit tout à-coup l'officier espagnol, rappelez donc votre soldat et défendez-lui de toucher à ces barils.

Depuis qu'il était là, Fontenay ne s'inquiétait guère de ce que faisait son ordonnance et il n'avait pas remarqué que Tournesol, en entrant, était allé s'adosser aux barils, posés sur champ, et s'y tenait, une main appuyée dessus, l'autre tourmentant la poignée de son sabre dont le fourreau d'acier heurtait parfois les fûts remplis de poudre.

Assurément, ce n'était pas une grosse imprudence, car on ne connaissait alors ni la dynamite ni les fulminates qu'un choc fait éclater, mais Tournesol n'était pas à sa place réglementaire et son capitaine lui commanda rudement de s'éloigner, ce que fit aussitôt Tournesol, en rasant de près les barils.

— Monsieur le capitaine, reprit l'officier espagnol, je n'ai pas autre chose à vous montrer, mais je suppose que vous en

avez assez vu pour affirmer à votre commandant que tout est prêt et que le général Villacampa n'a qu'un ordre à donner pour en finir.

— J'ai vu, en effet, tout ce que je voulais voir et je vais faire mon rapport, répondit laconiquement Fontenay.

— Je n'ai donc plus qu'à vous ramener au couvent. Dès que vous y serez rentré, le feu recommencera, car nous ne sommes pas convenus d'une suspension d'armes ; il cessera de notre part au coucher du soleil, et à huit heures, si mon général n'a pas reçu de réponse, la mine jouera, sans autre sommation.

Fontenay fut reconduit avec le même cérémonial et, en le quittant, à la porte de l'édifice miné, l'Espagnol prit congé en ces termes engageants :

— Permettez-moi, Monsieur le capitaine, de ne pas vous dire : Adieu ! mais : Au revoir !

Le colonel attendait, entouré de ses autres officiers, et avant d'interroger Fontenay, il commença par envoyer au premier étage Tournesol qui n'avait pas qualité pour assister à la délibération.

Et Fontenay crut s'apercevoir que cette fois Tournesol n'obéissait qu'à contre-cœur, comme s'il avait eu quelque chose à dire qu'il n'osait pas dire, parce que le respect de ses supérieurs l'empêchait de parler.

— Mon colonel, commença Fontenay, tout est vrai. Il y a sous nos pieds vingt barils de poudre. La mèche est posée. Il ne reste qu'à l'allumer, et ce sera fait, ce soir, à huit heures précises.

— Alors, nous avons le temps, dit le vieux soldat, décidé à tout tenter plutôt que de céder. D'ici à ce soir, nous pouvons être secourus. Je ne crois pas à la défaite de l'armée de Suchet.

— Ce qui m'en ferait douter, appuya le sage Zolnycki, c'est que Villacampa est pressé d'en finir. S'il ne redoutait rien du dehors, il attendrait le moment où nous manquerons de vivres et de munitions.

— C'est aussi mon avis, dit le capitaine du génie, et je crois qu'il tient beaucoup moins à nous détruire qu'à nous prendre. Les lauriers de Castanos à Baylen l'empêchent de dormir. Lui aussi, qui n'est qu'un chef de bande, il voudrait faire prisonniers des Français et les montrer aux Espagnols de l'Aragon.

— Et c'est cette honte que je ne veux pas subir, dit Fontenay.

— Je ne le veux pas non plus, reprit le colonel. Nous tiendrons jusqu'à la dernière minute. Et si nous devons sauter, nous sauterons. Ces coquins ne prendront que des ruines sanglantes.

— Sauter ! s'écria Fontenay ; sauter, quand nous pouvons tomber, l'épée à la main !… attendre stupidement la mort dans ce couvent, quand il ne tient qu'à nous d'en sortir et de charger ces bandits !… ils sont dix contre un… qu'importe !… chacun de nous vaut plus que dix paysans espagnols… nous ferons une trouée, et si nous succombions tous, nous mourrions du moins au grand soleil, comme il convient à des soldats de notre glorieux Empereur.

Ce discours électrisa tous les officiers qui l'entendirent.

— Oui ! oui ! s'écrièrent-ils, marchons à l'ennemi.

Zolnycki ne cria pas. Il ne criait jamais. Mais il serra silencieusement la main de Fontenay. Le capitaine du génie en fit autant.

Il ne manquait plus que l'approbation du colonel. Il se taisait, le vieux soldat, mais on pouvait lire dans ses yeux que s'il ne s'associait pas à l'enthousiasme de ses officiers, il partageait du moins leurs sentiments.

— Je me couperais la main plutôt que de signer une capitulation avec ces gens-là, dit-il froidement. C'est pour la forme que je vous ai consultés, car ma résolution était prise et je pense, comme le capitaine Fontenay, qu'il vaut mieux aller chercher la mort que de la recevoir entre ces murailles qui vont, ce soir, s'écrouler sur nous. Je marcherai à votre tête, chacun de nous fera son devoir et j'espère que nos soldats feront le leur.

— Les soldats ! répéta Fontenay, ils n'aspirent qu'à se battre… Vous l'avez bien vu tout à l'heure, quand vous leur avez annoncé que les Espagnols allaient donner l'assaut.

— Je veux les revoir. Venez, Messieurs.

Ils montèrent tous le large escalier qui conduisait de l'ancien réfectoire des moines aux étages supérieurs où logeait et combattait la petite garnison.

Comme l'avait annoncé l'envoyé de Villacampa, la fusillade venait de recommencer et nos soldats étaient aux créneaux échangeant des balles avec les insurgés postés derrière les barricades.

D’autres nettoyaient leurs fusils ; les malades qui s’étaient levés, au moment de la première visite du colonel, étaient restés debout.

On voyait qu’ils s’attendaient tous à en découdre, comme ils disaient entre eux, et qu’ils s’y préparaient.

— Mes enfants, leur dit le vieux chef, le couvent où nous sommes est miné, et si nous y restons, nous sauterons en l’air, ce soir, à huit heures.

Êtes-vous prêts à tenter une sortie ?

— Oui ! oui ! répondirent en chœur les soldats, y compris les Polonais, dès que Zolnycki leur eut traduit à haute voix les paroles du colonel.

— Beaucoup y resteront, mais ceux qui passeront iront rejoindre l’armée du général Suchet où ils feront la guerre en plein air, au lieu de crever de faim dans ce vilain trou de Téruel.

Il n’y eut qu’un cri :

— Marchons !

— Bien. Et les blessés ?

— Nous les porterons.

— Je n’aurai pas besoin qu’on me porte, dit Carénac qui était venu se joindre au groupe des officiers, et avec mon sabre au bout de mon bras…

— Vous serez mon aide-de-camp, interrompit le colonel. Nous allons sortir, formés en deux colonnes. Le capitaine Fontenay commandera la première ; le capitaine Zolnycki commandera l’autre.

Vous, Monsieur, dit-il à l'officier du génie, tous vous tiendrez près de moi avec les sapeurs qui vous restent.

L'objectif sera la porte principale de la ville... Mais, qu'avez-vous donc, capitaine Fontenay ? Vous ne m'écoutez plus.

Fontenay, depuis quelques instants, avait fort à faire pour se débarrasser de Tournesol, qui s'était rapproché de lui jusqu'à le toucher et qui se permettait même de le tirer par la manche.

Et Fontenay, en le repoussant, lui dit tout haut :

— Ah ! çà, qu'est-ce que tu me veux, à la fin ?

Tournesol prit son courage à deux mains pour répondre :

— Mon capitaine, c'est quelque chose que je voudrais dire à vous et à mon colonel.

— Eh ! bien, parle !

— Ici, mon capitaine... je ne peux pas.

Fontenay crut que son ordonnance devenait fou, et il allait le rabrouer de la belle façon, mais le colonel, plus calme, lui fit signe de le suivre avec Tournesol dans un coin de la salle. Il avait deviné que ce garçon, qu'il connaissait pour un bon soldat, devait avoir une communication intéressante à lui faire et il l'encouragea à s'expliquer.

— Mon colonel, commença Tournesol, je n'ai pas voulu parler devant les camarades, parce que... vous savez... ils sont braves et ils aiment mieux se peigner dur avec ces gueux d'Espagnols que de sauter en l'air, mais s'ils appre-

naient qu'ils ne courent pas le risque de sauter, ils ne seraient peut-être pas si chauds pour aller se faire casser la tête.

— Et, moi-même, j'hésiterais à les y conduire. Mais où veux-tu en venir ?

— Mon colonel, je vous jure que je n'ai pas peur pour ma peau et que je suis prêt à sortir quand même…

— Pas tant de phrases ! achève, morbleu qu'est-ce qu'il y a ?

— Mon colonel, il y a que ce joli garçon s'est moqué de nous…

— L'envoyé de Villacampa ? Comment cela ?

— Il a voulu nous en faire accroire et il espère bien que nous allons nous rendre pour éviter un voyage dans les nuages. C'est une farce que ces gredins-là ont arrangée pour nous effrayer.

— Une farce… tu as bien vu les barils de poudre, puisque tu accompagnais ton capitaine.

— Oh ! pour ça, mon colonel, je les ai vus, je ne peux pas dire le contraire… je les ai même comptés… il y en a vingt-deux… et ils sont gros.

— De quoi renverser le couvent et la moitié de la ville avec.

— Oui, mon colonel, si les barils étaient pleins.

— Quand ils ne le seraient qu'à moitié, ce serait suffisant.

— Mon colonel, ils ne le sont ni à moitié, ni au quart. Il n'y a pas un grain de poudre dedans.

— Qu'en sais-tu, animal ? demanda brutalement Fontenay, exaspéré par les invraisemblables affirmations de son ordonnance.

— Mon capitaine, vous ne vous souvenez donc plus que le joli officier s'est fâché contre moi parce que je touchais à ses tonneaux ?

— Il avait raison de se fâcher, dit Fontenay, avec humeur. Ta place était derrière moi. Pourquoi ne t'y tenais-tu pas ?

— Mon capitaine, répondit sans se troubler Tournesol, j'ai eu, en entrant, l'idée que les barils étaient vides et, pour en être sûr, je n'avais qu'un moyen, c'était de taper dessus. C'est ce que j'ai fait. J'ai cogné tout doucement avec le bout du fourreau de mon sabre… et pas sur un seulement… sur tous, les uns après les autres, en m'en allant… ils ont tous sonné le creux.

— Tu t'es trompé…

— Pas possible, mon capitaine… ça me connaît les tonneaux… mon père en faisait… et la preuve qu'il n'y avait rien dedans, c'est qu'en pesant avec ma main sur celui contre lequel je m'étais accoté d'abord, je l'ai remué ; je l'aurais culbuté si j'avais appuyé un peu plus fort, mais pas si bête ! l'Espagnol se serait aperçu que j'avais deviné le tour qu'il voulait vous jouer et nous ne serions pas sortis vivants de la cave où il nous avait menés.

— Allons donc ! s'écria Fontenay, vexé d'avoir tort et fort peu disposé à reconnaître qu'il s'était laissé prendre aux

apparences. Si on s'en rapportait à toi, nous resterions ici et nous sauterions tous.

— Je vous jure, mon capitaine, que je n'y tiens pas. J'aime bien mieux sortir, quand je devrais être tué avant d'avoir fait trois pas dehors. J'ai dit ce que j'avais à dire. Maintenant, j'attends le commandement du colonel, et le vôtre.

C'était bien la première fois que Tournesol se permettait de ne pas être du même avis que son capitaine, et il y avait là de quoi donner à réfléchir à Paul Fontenay qui connaissait le dévouement et la sagacité du fidèle Gascon.

Le colonel pouvait seul trancher le différend et le colonel était très perplexe. Il penchait à croire que Tournesol était dans le vrai et, s'il y était, la sortie n'eût été qu'un acte de désespoir absolument insensé. On pouvait la risquer pour tenter d'échapper à une mort certaine, mais si les Espagnols manquaient de poudre, mieux valait cent fois attendre tranquillement l'effet d'une menace qui ne se réaliserait pas.

Le couvent fortifié et gardé solidement était imprenable. On avait des vivres, non pas pour quatre mois, comme le colonel s'en était vanté devant l'envoyé de Villacampa, mais pour six semaines. Et d'ici à six semaines, la situation se serait modifiée. On aurait des nouvelles de l'armée de Suchet. Si elle était détruite, il serait toujours temps de capituler, et si au contraire elle revenait victorieuse, la garnison de Téruel serait certainement secourue. Donc, elle n'avait pas besoin de jouer le tout pour le tout.

— Mon cher capitaine, dit le colonel après un silence, j'ai pleine confiance en vous et je ne mets pas en doute les conclusions de votre rapport verbal. Vous m'avez dit ce que

vous avez vu et je tiens grand compte de vos appréciations ; mais personne n'est infaillible et je dois chercher à m'éclairer. La sortie a autant de chances de réussir dans une heure ou deux que maintenant et, avant de l'essayer, je veux examiner la position des Espagnols et les obstacles que nous allons rencontrer. Du clocheton qui est sur le toit, nous les verrons comme à vol d'oiseau. Montez-y avec moi pendant que mes autres officiers surveilleront ici les derniers préparatifs, car je n'ai pas encore renoncé à suivre votre conseil ; c'est un conseil de lion, mais c'est peut-être la seule chance de salut qui nous reste.

Toi, mon garçon, va rejoindre tes camarades et pas un mot de ce que tu viens d'entendre.

Cette dernière recommandation s'adressait à Tournesol qui s'empressa de s'y conformer, et le colonel, après avoir dit en passant quelques mots d'encouragement aux deux autres capitaines, s'engagea avec Fontenay dans un escalier tournant qui aboutissait au clocheton.

Il était à jour ce clocheton planté au milieu du toit et c'était un poste des plus périlleux, car il servait de point de mire aux tirailleurs espagnols, embusqués dans les rues et dans les maisons.

On ne s'y montrait guère sans entendre siffler des balles et plus d'une vedette y avait été frappée depuis que les insurgés étaient maîtres de la ville, car ils visaient juste.

— C'est singulier, dit le colonel en entrant dans cette espèce de belvédère ; on ne tire plus, ou du moins, il n'y a plus que nos hommes qui tirent par les fenêtres… sur qui ?… je me le demande, car je ne vois personne derrière les barricades.

— On jurerait qu'elles sont abandonnées ; murmura Fontenay, aussi étonné que son colonel.

— Et, là-bas, en dehors de la porte de la ville, ces gens qui courent vers la route de Saragosse m'ont tout l'air de fuir comme un troupeau de moutons… et si je n'ai pas la berlue, ce sont les guérilleros de Villacampa qui se sauvent.

— À toutes jambes, et leur chef va les suivre… je le vois, là bas, à cheval, au bord de la route et donnant des ordres… je commence à croire qu'il va lever le siège. Il aura appris qu'il nous arrive du secours…

— L'armée de Suchet, peut-être… mais non… nous verrions déjà ses éclaireurs… et on n'entend pas le canon…

— Si c'est son avant-garde qui approche, elle doit arriver du côté de Valence et la montagne nous la cache. Ce qu'il y a de certain, c'est que les Espagnols détalent, et, tenez, mon colonel, ceux de Téruel en font autant. Ils s'étouffent à la porte de la ville. C'est à qui déguerpira le plus vite. Ah ! si Suchet leur tombait dessus maintenant, il n'en échapperait pas un ; mais il doit être encore loin, et au train dont ils courent il n'y aura bientôt plus que nous dans la ville.

C'était vrai. On les voyait sortir de toutes les maisons, comme des guêpes secouées dans leur nid, et se hâter de gagner la campagne. Ils obéissaient évidemment à un ordre de Villacampa et il fallait que cet ordre eût été transmis avec la rapidité de l'éclair, car il arrivait du fond de Téruel des bourgeois, des femmes, des enfants, des vieillards ; et ceux-là n'étaient pas les moins empressés à fuir.

Ils savaient, sans doute, que les Français de Suchet n'étaient pas loin et, craignant des représailles, ils ne voulaient pas tomber entre leurs mains.

Fontenay se disait que ce serait le moment d'attaquer ces gens-là par derrière, et il attendait avec impatience que le colonel se décidât à ordonner la sortie, qui ne serait plus une sortie désespérée, mais une sortie victorieuse, puisque l'ennemi battait en retraite.

Ce colonel était, comme disaient en ce temps-là nos troupiers, un brave *à trois poils*, mais il ne se hâtait jamais de prendre une résolution.

Depuis l'affaire des barils de poudre, il ne rêvait que ruses de guerre et il se défiait de tout, si bien qu'il se demandait si ce départ subit des guérillas et cet exode inattendu de la population de Téruel n'avaient pas été commandés par Villacampa pour attirer la faible garnison du couvent dans une embuscade où elle serait massacrée.

Il avait donc braqué sa lunette sur les hauteurs que les bandes venaient d'abandonner, bien décidé à ne se lancer qu'à coup sûr, c'est-à-dire lorsqu'il verrait paraître les premiers soldats français.

Et, comme sœur Anne, il ne voyait que le soleil flamboyant et la poussière soulevée par les fuyards.

Fontenay rongeait son frein et regardait autre part, car il ne comptait guère sur un coup de théâtre.

Il regardait un groupe compact d'Espagnols qui marchaient, sans trop se hâter, vers la porte par une rue droite qui traversait toute la ville. Ils semblaient obéir à un homme de haute taille qu'ils entouraient, et l'un d'eux portait un drapeau aux couleurs nationales.

Ceux-là ne se sauvaient pas. Ils se retiraient en bon ordre, comme il convient à des gens de cœur, forcés de céder devant des forces supérieures.

Ils n'étaient pas des bandes de Villacampa. C'était certainement le bataillon sacré des citoyens de Téruel, abandonnant leurs demeures et emportant ce qu'ils avaient de plus précieux, leur drapeau.

Fontenay admirait le calme et l'énergie de ces braves et souhaitait presque qu'ils réussissent à sortir de la ville.

À ce moment, sur les crêtes qui dominaient la route, se montrèrent nos fantassins, et le colonel, rengainant sa lunette, dit tranquillement :

— Vous voyez, mon cher capitaine, que j'ai bien fait de ne pas me presser. Maintenant, nous pouvons attaquer sans nous exposer à tomber dans un piège. Voici les éclaireurs de l'armée de Suchet. Allons leur donner la main.

Fontenay ne se fit pas prier pour descendre. Et, en vérité, il n'y avait pas de temps à perdre pour agir, car les tirailleurs de l'avant-garde française venaient d'ouvrir le feu sur les fuyards.

Dans la grande salle, officiers et soldats, tout le monde était prêt. Par les fenêtres, ils avaient vu le mouvement de retraite des Espagnols et, en attendant l'ordre de charger, Zolnycki avait pris sur lui de faire ouvrir toutes les portes et de masser ses hommes au rez-de-chaussée.

— Messieurs, dit le colonel, l'heure est venue de marcher à la rencontre de nos camarades et de balayer cette canaille, si elle essaie de leur barrer le passage. En avant !

Les rôles ayant été assignés d'avance, chacun savait ce qu'il avait à faire, et deux minutes après, les deux colonnes étaient formées.

Fontenay était déjà à la tête de celle qu'il allait commander, lorsque Tournesol, qui était venu se placer à côté de son capitaine, lui dit à demi voix :

— Les voilà qui décampent. Ce serait bien le moment pour eux de nous faire sauter, s'ils avaient de la poudre, mais j'avais raison, mon capitaine, les barils sont vides.

Tournesol aurait pu se dispenser de se donner cette petite satisfaction d'amour-propre et, en tout autre moment, Fontenay l'aurait tancé pour lui apprendre qu'un soldat peut quelquefois avoir raison contre son officier, mais qu'il ne doit pas s'en vanter.

Fontenay ne pensa qu'à se lancer à la tête des soldats du 14e de ligne, pendant que Zolnycki sortait par une autre porte à la tête de ses Polonais.

Le colonel marchait devant les deux colonnes avec le capitaine du génie et des sapeurs chargés de leur frayer le passage en démolissant les barricades.

Ils étaient déjà à la besogne et les hommes n'attendaient pas qu'ils eussent fini pour escalader les pavés amoncelés.

Jamais ils n'avaient marché avec tant d'ardeur. C'était la délivrance ; ils le savaient et la joie leur donnait des ailes.

L'objectif, c'était la porte par laquelle arrivaient les soldats de Suchet, et cette porte était vigoureusement défendue, car la fusillade se corsait.

Les habitants de Téruel n'avaient pas tous eu le temps de gagner la campagne et les retardataires venaient se heurter aux Français qui essayaient de les refouler dans la ville et qui rencontraient une résistance opiniâtre.

L'arrivée de la garnison du couvent allait mettre fin à cette lutte inégale, et les Espagnols, pris entre deux feux, ne pourraient pas tenir.

Zolnycki et Fontenay auraient l'honneur de décider la victoire, et ce fut à qui arriverait le plus vite sur le lieu du combat.

Zolnycki, avec sa colonne, avait pris à gauche, par une rue qui aboutissait directement à la porte où on se battait. Fontenay avait pris à droite, par une autre rue qui s'embranchait sur la grande rue de Téruel, celle que suivait le groupe conduit par un porte-drapeau.

Français et Espagnols se rencontrèrent au point d'intersection, et Fontenay chargea, sabre en main, l'ennemi qui recula en tirant presque à bout portant sur la tête de colonne.

Par miracle, Fontenay ne fut pas atteint, mais des hommes tombèrent à côté de lui et il y eut un instant d'hésitation dont les Espagnols profitèrent non pas pour fuir, mais pour prendre position dans un angle rentrant formé par deux maisons qui les abritaient des feux de flanc.

Ils étaient résolus à se faire tuer là, et ils continuèrent à tirer à coup sûr sur les soldats du 14e, obligés de combattre a découvert.

On se fusillait à vingt pas, Fontenay voyait distinctement l'homme qui portait le drapeau et celui qui commandait : l'un

jeune, l’autre vieux, et aussi braves l’un que l’autre, car ils ne bronchaient pas sous les balles.

Il fallait en finir. On entendait nos tambours battre la charge du côté de la porte assaillie par l’avant-garde de Suchet, et les Espagnols qui la défendaient allaient être rejetés dans la ville.

— À la baïonnette ! cria le jeune capitaine.

Et comme pour lui répondre, une voix qui domina le bruit des coups de fusil cria en Espagnol :

— Feu sur l’officier !

Au même instant, une balle emporta le shako de Fontenay qui arriva le premier sur le groupe et abattit le porte-drapeau d’un coup de sabre pendant que Tournesol frappait d’estoc et de taille, à droite et à gauche.

Les Français jouaient de la baïonnette et les Espagnols serraient les rangs pour les empêcher d’arriver jusqu’à leur chef qui venait de décharger ses deux pistolets sur les assaillants et de disparaître dans un nuage de fumée.

Ce fut une sanglante mêlée, mais elle ne dura guère, et quand Fontenay put se rendre compte de la situation, il se vit seul adossé à un mur et gardé par un rempart de cadavres.

Celui du porte-drapeau gisait à ses pieds.

Quelques Espagnols fuyaient vers l’intérieur de la ville, poursuivis par nos soldats.

Fontenay, un instant étourdi, reçut le drapeau des mains de Tournesol qui l’avait ramassé et qui le lui remit, en disant :

— Il est à vous, mon capitaine, puisque c'est vous qui l'avez pris. Gardez-le pour le montrer. Ça compte sur les états de service, ces chiffons-là.

Fontenay ne comptait pas le laisser là, quoiqu'il ne songeât pas encore à la récompense que lui vaudrait ce trophée si vaillamment conquis.

— Tiens ! s'écria Tournesol, il y a une image brodée dessus, comme sur les bannières qu'on porte à la procession dans mon pays. Ces gens-là ne font rien comme les autres.

L'image, c'était celle de la *Virgen del Pilar*, patronne de Saragosse et *« capitaine dans l'armée d'Aragon »*, disait une chanson populaire qu'on chante encore en Espagne, quatre-vingts ans après la guerre de l'Indépendance, et qu'on y chantera jusqu'à la fin des siècles, tant le patriotisme est vivace dans le pays du Cid.

Il était taché de sang, ce drapeau, et c'était peut-être la main d'une jeune et belle señorita qui l'avait brodé.

Fontenay pensa à Mlle de Gavre, qui vivait loin de ces massacres, et il fut pris de pitié pour l'homme qu'il venait de tuer.

Il était mort héroïquement, ce soldat, et il avait peut-être une fiancée, lui aussi, qui priait pour lui et qui allait le pleurer.

Le capitaine se pencha pour le regarder et il pâlit en reconnaissant ce visage défiguré par le coup de sabre qui lui avait fendu le front.

— Diégo ! s'écria-t-il.

— Qui ça, Diégo ! demanda Tournesol. Comment, mon capitaine, vous connaissez ce brigand-là !

— Diégo, c'est le guide qu'on m'avait donné à Chamartin.

— Et qui vous a trahi ! qui a essayé de nous faire noyer tous les deux dans l'Esla et qui vous a donné un coup de couteau dans la plaine de Benavente ! Ah ! il n'a que ce qu'il mérite, le gueux !

— Comment se trouvait-il à Téruel ? murmura le capitaine en se parlant à lui-même.

— Oh ! c'est un nid de vipères, que ce sale trou. Tous les coquins de l'Espagne s'y étaient réfugiés. On y trouverait le faux valet de chambre de Palafox que ça ne m'étonnerait pas.

— Ni moi non plus, dit tout bas Fontenay, qui se souvenait d'y avoir vu la fille de Blas de Montalvan.

— Attention ! s'écria Tournesol. Voilà les nôtres qui arrivent, tambour battant. L'affaire est dans le sac. Téruel est à nous. Le général Suchet ne doit pas être loin. Si nous ne bougeons pas d'ici, nous allons le voir passer. Fameuse occasion de lui présenter votre drapeau !

C'était bien le général Suchet entouré de son état-major, suivi par le colonel et les deux capitaines qui avaient défendu Téruel, et précédé d'une compagnie d'avant-garde, marchant militairement pour frayer le chemin.

Pris en flagrant délit, au moment où ils essayaient de sortir de la ville, les gens de Téruel venaient d'être écrasés. Pas un n'avait échappé.

Ceux qui avaient escorté le drapeau pris par Fontenay n'étaient pas tous morts ; mais les survivants s'étaient dispersés.

Le général entrait en triomphateur dans ce Téruel où, une heure auparavant, les Français délibéraient sur la question de savoir s'ils allaient capituler ou se faire tuer.

Il y avait de quoi consoler Suchet de l'échec qu'il venait de subir sur la route de Valence, échec fort exagéré par l'envoyé de Villacampa. Suchet s'était retiré en bon ordre devant des forces supérieures et rentrait à Saragosse sans avoir été entamé, dispersant les guérillas qu'il rencontrait et remettant partout les choses dans l'état où elles étaient avant son expédition manquée.

Il était radieux, le futur conquérant du royaume de Valence, et il reconnut Fontenay, du plus loin qu'il l'aperçut : Fontenay, tête nue, la figure noire de poudre, son uniforme déchiré par deux balles et par trois coups de baïonnette qui ne l'avaient pas atteint.

Il était superbe ainsi, comme il l'était naguère dans le parc de la Malmaison, au moment de croiser le fer avec le commandant Carénac ; mais cette fois c'était pour la France qu'il venait de braver la mort, et il avait le droit d'être fier de l'action d'éclat qu'il venait d'accomplir.

Il tenait toujours le drapeau conquis.

Suchet le reçut de ses mains, le remit à un de ses aides-de-camp, prit sur la poitrine de cet officier la croix de la Légion d'honneur et la tendit à Fontenay en lui disant :

— Je vous fais chevalier de l'ordre et je rendrai compte de votre conduite à Sa Majesté l'Empereur. Vous reprendrez,

quand il vous plaira, votre place à mon état-major. Je vais séjourner trois jours à Téruel. Je vous recevrai demain à mon quartier général.

Et il passa, sans s'arrêter davantage.

Fontenay suffoquait de joie. Il lui manquait la croix. Il l'avait. « Revenez capitaine et décoré, » lui avait dit l'Impératrice. Il était capitaine et décoré ; il pouvait maintenant revenir et lui rappeler sa promesse.

— Eh bien mon capitaine, ça y est ! lui dit tout bas Tournesol.

— C'est à toi que le général aurait dû donner la croix. Sans toi, nous serions sortis trop tôt et nous n'en serions pas revenus.

— Oh ! moi, je n'en demande pas tant. D'abord, Pélagie n'y tient pas… tandis que vous, mon capitaine…

— Strasbourg est bien loin, murmura Fontenay qui pensait à sa fiancée, partie avec l'Impératrice.

Le général Suchet était déjà loin. Il allait, avec le colonel qui avait dirigé la défense de Téruel, visiter la ville afin de se rendre compte de ce qu'il fallait y faire pour la mettre à l'abri d'un nouveau coup de main des guérillas et d'une nouvelle révolte des habitants.

Suchet voulait la fortifier, car il était décidé à y laisser une garnison qui servirait de point d'appui à sa prochaine expédition dans le royaume de Valence, et il emmenait le capitaine du génie pour se faire indiquer les points faibles de l'enceinte.

Fontenay, qui manquait de compétence en cette matière, n'avait que faire de les suivre, et il s'empressa de rentrer au couvent avec Tournesol.

Il y trouva Carénac qui avait trop présumé de ses forces et qui, après avoir essayé de prendre part à la sortie, s'était décidé, bien à regret, à s'arrêter, faute de pouvoir aller plus loin.

Il se consola en apprenant de la bouche de Fontenay que nous étions vainqueurs sur toute la ligne, et sa joie fut au comble quand le jeune capitaine lui montra la croix qu'il rapportait.

Le brave commandant lui fit raconter comment il l'avait gagnée et voulut l'attacher lui-même sur la poitrine du nouveau légionnaire, puisque le général Suchet ne l'avait pas fait, probablement faute d'une épingle pour piquer le ruban sur l'uniforme glorieusement déchiré de Paul Fontenay.

Il n'y avait là, sans compter Tournesol, que des blessés qui n'avaient pas pu se lever et qui acclamèrent leur officier qu'ils aimaient tous.

Après l'action, le repos. Fontenay, qui l'avait bien gagné, se coucha. Il s'endormit même, car il était brisé de fatigue et, quand il se réveilla, tous ses camarades étaient rentrés au quartier, y compris Zolnycki, le meilleur de tous, qui lui donna l'accolade et qui le mit au courant.

Le général avait tout vu et constaté que la ville était complètement abandonnée par ses habitants. Avaient-ils réussi à en sortir ou s'étaient-ils cachés dans les maisons ? On n'en savait rien encore, mais on le saurait bientôt, car le général avait commandé de fouiller toutes les habitations,

comme le colonel allait le faire trois semaines auparavant, lorsque la révolte avait éclaté.

En attendant, on ne rencontrait plus dans les rues que des soldats français, et leurs officiers avaient beaucoup de peine à les contenir, car ils brûlaient du désir assez légitime de se venger des gens de Téruel en mettant la ville à sac.

Suchet, grand ennemi du pillage, avait donné les ordres les plus sévères pour l'interdire, mais il se proposait d'expulser les habitants : ceux du moins chez lesquels on ne trouverait pas d'armes, car pour les autres on leur appliquerait la loi dans toute sa rigueur.

Et les perquisitions devaient commencer dès le lendemain.

Bien entendu, on avait visité la cave aux barils de poudre et reconnu que Tournesol ne s'était pas trompé. Les barils étaient vides, à l'exception d'un seul qu'on trouva plein de cette eau-de-vie de Catalogne que les Espagnols appellent *refino*, et qui fut livré aux défenseurs du couvent, à la très vive satisfaction des soldats, surtout des Polonais.

Il y eut, pour la vaillante garnison, noces et festins, tout le reste de la journée. Zolnycki était sobre et il se contenta d'y assister, sans y prendre part, mais il dut rester au quartier pour surveiller ses hommes.

Fontenay, qui n'avait pas les mêmes raisons que lui de ne pas quitter les siens, sortit pour se promener par la ville qu'il connaissait fort peu.

Le général et ses troupes campaient en dehors de l'enceinte. Fontenay ne devait le voir que le lendemain. Rien ne l'empêchait donc d'employer le reste de la journée à visi-

ter les monuments de Téruel et aussi à revoir les endroits où il allait souvent avant l'insurrection, entre autres la *confeteria* du Señor Angel, qui avait si mal fini.

Cette excursion n'étant pas sans quelque danger, il se munit d'une paire de pistolets et il emmena Tournesol qui ne demandait pas mieux que de marcher.

Ils passèrent par la grande rue où Fontenay venait de gagner la croix en prenant un drapeau. Les morts y étaient encore et Diégo, couché sur le dos, les yeux ouverts, semblait regarder le capitaine qui lui avait fendu le crâne. Ils ne s'arrêtèrent pas à ce vilain spectacle, pas plus qu'ils n'entrèrent dans le clocher de San-Martin, où Tournesol avait sabré le sonneur de cloches.

Fontenay avait un but, et ce but, c'était de savoir ce qu'était devenue la fille de Montalvan, la belle Espagnole, vivante image de Marguerite de Gavre. Il n'espérait pas la revoir ; son père avait dû, après la mort tragique d'Angel, lui faire quitter la maison où elle s'était cachée, et même la ville. Mais Fontenay ne désespérait pas de retrouver la duègne et d'en tirer quelques indications qui le mettraient sur la trace de cette jeune femme à laquelle il s'intéressait, surtout à cause de sa parenté avec Mlle de Gavre.

Il savait par expérience que la vieille aimait l'argent et que les napoléons lui déliaient la langue. Seulement il fallait la rencontrer, et il semblait peu probable qu'elle n'eût pas déguerpi de Téruel depuis le jour où il lui avait utilement graissé la patte.

Il trouva, en effet, la boutique fermée et la maison hermétiquement close du haut en bas, et n'ayant ni la possibilité

ni même l'envie d'enfoncer les portes, il passa son chemin sans trop savoir où il irait avant de rentrer au quartier.

Il se rappela tout à coup que les fameux amants de Téruel, dont il savait la légende par cœur pour en avoir eu les oreilles rebattues depuis qu'il était en Espagne, reposaient dans une petite église de leur ville natale, l'église de San-Pedro, où il n'était jamais entré.

C'était bien le moins qu'avant de quitter l'Aragon pour toujours, il allât voir le tombeau d'Isabelle de Segura, l'illustre aïeule de Marguerite de Gavre, quand ce n'eût été que pour raconter cette visite à sa fiancée, lorsqu'il reviendrait en France.

Il n'espérait pas y trouver le trésor fabuleux des Segura.

Elle était tout près de la maison d'Angel, cette église, qui n'est pas la cathédrale et qui n'est ni grande ni riche.

Fontenay n'en connaissait que l'extérieur, mais il savait que les deux amants célèbres y reposaient depuis six cents ans. Zolnycki, érudit comme un bénédictin, lui avait même appris qu'on y avait retrouvé leur corps, en 1555, plus de trois siècles après leur mort, qu'on les avait exhumés et qu'on leur avait élevé un monument superbe à la place où on les avait découverts.

Fontenay le chercha, ce monument ; mais il eut beau visiter la nef et le chœur, il n'aperçut pas le moindre mausolée et il allait en rester là de ses recherches, quand Tournesol lui montra qu'un cloître attenait à l'église, un cloître entouré d'arcades qui avait dû servir de promenoir aux religieux d'un monastère voisin.

Fontenay y entra et finit par découvrir non pas un tombeau, mais une niche creusée dans le mur et fermée par une porte faite d'une seule pierre, au-dessus de laquelle était gravée, en langue espagnole, cette inscription :

« Ici reposent les célèbres amants de Téruel, don Juan Diégo Martinez de Marcilla et doña Isabel de Segura. Ils moururent en 1217, et, en 1708, leurs corps furent transportés dans ce monument. »

« Dans ce trou » eût été plus juste, mais c'était et c'est encore la coutume en Espagne d'insérer les morts dans les murailles.

À l'Escurial, les corps des rois et des reines ne sont pas autrement logés.

Fontenay, qui savait cela, ignorait que les illustres amants eussent été murés, après avoir reposé longtemps sous un mausolée de marbre. La science de Zolnycki retardait ; Zolnycki l'avait mal renseigné.

C'était une déception et il fallait renoncer au projet de décrire à Mlle de Gavre les splendeurs du tombeau de son aïeule.

Tournesol, qui ne s'intéressait pas du tout aux amants de Téruel, riait sous sa grosse moustache de ce sépulcre fait comme une armoire, et il ne se priva pas de lâcher quelques plaisanteries au gros sel sur les Espagnols et sur leur façon de maçonner leurs morts au lieu de les enterrer.

La niche était si étroite que les deux corps devaient y avoir été placés debout à côté l'un de l'autre, et Fontenay, lui aussi, trouvait irrévérencieux ce procédé bizarre.

Il avait vu ce qu'il voulait voir et, n'ayant plus rien à faire là, il se dirigea vers une porte du cloître qui s'ouvrait sur une rue étroite.

Tournesol prit les devants. Il ne se plaisait pas sous les voûtes sombres et il lui tardait de se retrouver en plein soleil sur le pavé de Téruel.

Son capitaine, moins pressé, marchait la tête basse, en pensant à la jeune veuve et à son détestable père, qui étaient aussi de la race des Segura et qui, très probablement, ne s'inquiétaient guère des restes mortels de la malheureuse Isabelle.

Où étaient-ils pendant que le fiancé de Marguerite accomplissait ce pèlerinage, bien désintéressé de sa part, car le sort de cette Isabelle le touchait médiocrement, et il aurait préféré que Mlle de Gavre n'eût pas une goutte de sang espagnol dans les veines ? Bien loin de Téruel ? sans doute, car le *tio*, s'il y était venu, n'était pas homme à avoir attendu, pour partir, que les Français eussent repris possession de la ville.

Et Fontenay n'avait plus qu'à les oublier.

Il en était là de ses réflexions et il arrivait au bout des arcades, quand il sentit qu'on le tirait par la manche de son uniforme.

Fontenay se retourna vivement et vit une femme qui semblait être sortie de la muraille et qui n'était certes pas la belle veuve dont le sort le préoccupait, car elle n'avait pas du tout la même tournure.

Il allait lui demander ce qu'elle lui voulait, lorsque, en la dévisageant, il la reconnut.

C'était l'affreuse vieille de la confeteria, l'abominable Carmen qu'il n'avait pas revue depuis qu'elle l'avait conduit, pour de l'argent, dans la chambre de la fille du *tio* Blas.

Elle lui faisait horreur, mais, dans la circonstance, il n'était pas fâché de la rencontrer, car, elle allait peut-être lui apprendre ce qu'il voulait savoir.

Il se garda bien de le lui demander de but en blanc.

Il commençait à connaître les duègnes, cette variété de l'espèce féminine qu'on ne rencontre guère qu'en Espagne.

Il savait qu'elles sont à tout faire, toujours à vendre au plus offrant, et il ne doutait pas que celle-là ne fût disposée à le servir encore une fois, s'il voulait y mettre le prix.

Puisqu'il s'agissait d'un marché à conclure, mieux valait la laisser venir.

— Ah ! c'est vous, lui dit-il d'un air indifférent. Je ne m'attendais pas à vous rencontrer à Téruel.

— Señor, je n'en ai pas bougé, quoique mon maître soit mort, répondit Carmen en feignant une affliction qu'elle n'éprouvait pas.

— L'homme qui tenait la *confeteria* ?

— Don Angel. Oui, Señor. Les Français l'ont tué, le jour où vous êtes venu chez nous. On l'a trouvé mort dans le clocher de San-Martin.

Sur ce point, Fontenay et Tournesol, qui était déjà dans la rue, savaient à quoi s'en tenir.

— Il est mort, reprit tristement la vieille, et je suis restée seule dans la maison où vous m'avez vue, car la señorita qui demeurait au premier étage est partie.

— Vraiment ! Et pourquoi est-elle partie ?

— Parce que, après la mort de don Angel, elle n'a plus voulu rester.

— Et où est-elle allée ?

— Je ne sais pas, Señor. Elle ne me l'a pas dit.

Fontenay prévoyait la réponse et il n'eut garde de se déferrer.

— C'est dommage, dit-il froidement. J'aurais donné beaucoup pour la revoir… plus que je ne vous ai donné le jour où vous m'avez mené chez elle.

— Señor, je sais que vous êtes généreux… et je suis pauvre… bien pauvre. C'est vous dire que si je pouvais servir un caballero comme vous, je ne me ferais pas prier. Mais je vous jure sur mon salut éternel que j'ignore où est Doña Inès…

— Ah ! elle s'appelle Inès, dit négligemment Fontenay.

— Oui, Señor. Ne le saviez-vous pas ? Inès de Molden. Son mari, qui était colonel dans les gardes wallonnes, a péri au siège de Saragosse.

— Alors, elle est peut-être retournée dans la famille de son mari ? demanda Fontenay qui n'en croyait rien.

— Peut-être, répondit la vieille.

Elle parlait volontiers du mari. Elle se gardait bien de parler du père.

Le capitaine, qui étudiait son jeu, se demandait où elle voulait en venir avec ses mensonges et ses réticences.

Il fut bientôt fixé.

— Señor, reprit-elle, je regrette plus que vous ne pensez de ne pouvoir vous satisfaire, car je sais que vos intentions sont pures et que doña Inès eût été contente de vous revoir, quoique vous soyez Français.

— Elle ne s'est pas gênée pour me dire qu'elle nous exécrait.

— La señorita hait votre nation, mais elle n'a pas eu à se plaindre de vous, Señor capitaine, et je vous jure qu'elle ne vous hait pas. Mais, je vous le jure encore, il n'est plus en mon pouvoir de vous conduire près d'elle. Il n'est qu'un service que je puis vous rendre, et celui-là, je crois que vous ne le paieriez pas trop cher en me donnant cent douros.

— Nous y voilà ! pensa Fontenay. Que va-t-elle me proposer ?

Et il dit tout haut :

— Cent douros, c'est vingt-cinq napoléons. Je les ai dans ma poche. De quoi s'agit-il ?

— Si je vous livrais le pire ennemi des Français, le chef suprême des guérillas, l'homme qui a préparé la révolte de Téruel ?

Fontenay dissimula très mal une grimace de dégoût. Il était parfaitement décidé à ne pas acheter à prix d'or la tête

d’un homme qu’il avait combattu l’épée à la main, mais il voulut savoir de qui parlait l’horrible duègne, et il le lui demanda :

— Vous ne connaissez peut-être pas son nom, dit-elle en baissant la voix ; mais tous les Espagnols le connaissent, ce nom, et quand je vous aurai dit ce qu’a fait l’homme qui le porte, vous conviendrez que sa tête vaut au moins cent douros. Votre général la paierait certainement beaucoup plus cher.

Cet homme, c’est le *tio* Blas.

Fontenay eut assez d’empire sur lui-même pour ne laisser percer ni son étonnement ni sa joie.

— Le *tio* Blas ? interrogea-t-il.

— C’est le sobriquet du comte Blas de Montalvan, l’organisateur de l’insurrection aragonaise, le représentant du roi Ferdinand VII auprès de toutes les juntes révoltées ; celui qui donne des ordres à Villacampa, à Pesaduro, à l’Empecinado et à Mina lui-même.

La vieille aurait pu ajouter : C’est le père de doña Inès que vous cherchez, car elle ne devait pas ignorer que la señorita était la fille de ce puissant et mystérieux personnage.

Elle s’en tint à l’énumération des chefs qui lui obéissaient et qui commandaient à des milliers de guérilleros.

— C’est la première fois que j’entends parler de lui, dit audacieusement Fontenay ; mais s’il a autant d’importance que vous le prétendez, sa tête vaut en effet très cher. Êtes-vous vraiment en mesure de le livrer à nos autorités militaires ?

— Je puis vous dire où il est… et mieux… je puis vous le montrer… quand vous m'aurez compté les cent douros.

— Me le montrer ?… Je ne le connais pas.

— Vous pourrez non seulement le voir, mais l'entendre, car il est en ce moment avec un de ses complices et, en écoutant leur entretien, vous saurez vite à quoi vous en tenir sur leur compte.

— Et comment pourrai-je les écouter sans qu'ils me voient ?

— Je me charge de vous placer de telle sorte que vous ne perdrez pas un mot de leur conversation et qu'ils ne se douteront pas que vous êtes là. Vous ne courrez aucun risque, car vous aurez toujours la possibilité de vous retirer avant qu'ils vous attaquent, si par impossible ils s'apercevaient que vous les épiez. Et après, quand vous serez certain d'avoir à faire au *tio* Blas, vous agirez comme il vous plaira. Vous pourrez tomber sur lui et lui brûler la cervelle ou, si vous le préférez, aller chercher des soldats qui cerneront le lieu où il est et qui l'arrêteront. Il se défendra, je vous en préviens, mais il sera pris.

Tout cela paraissait très vraisemblable, et si Fontenay répugnait à employer de semblables moyens pour se défaire même d'un ennemi qui poussait la haine des Français jusqu'à l'assassinat, Fontenay était fort tenté de surprendre les secrets de ce scélérat, à seule fin de savoir ce qu'il avait fait de sa fille Inès et de la fortune de Mlle de Gavre.

— Comment se fait-il qu'il soit encore à Téruel ? demanda le capitaine, pour se donner le temps de réfléchir avant de prendre un parti.

— Ce n'est pas sa faute s'il y est resté, répondit la duègne. Il a été surpris par l'arrivée de votre général Suchet. Il a essayé de s'ouvrir un passage à travers vos soldats. Il avait rassemblé quelques-uns des siens. Ils ont été attaqués avant d'arriver à la porte de la ville. Beaucoup ont été tués. Les autres se sont cachés et ils ont perdu le drapeau que le comte emportait.

— C'était donc lui qui marchait avec Diégo et qui commandait le groupe que nous avons chargé, se dit Fontenay. L'engagement a été si court que je ne l'ai pas reconnu dans la mêlée. Si je l'avais reconnu, ce n'est pas Diégo que j'aurais sabré.

— Et le comte s'est caché comme les autres, reprit l'abominable vieille. Il est en sûreté car il n'y a que moi qui sache où il est, et il a en moi une confiance absolue.

— Pourquoi donc le trahissez-vous ? interrompit le capitaine.

— Señor, je pourrais vous répondre que cent douros sont toujours bons à prendre ; j'aime mieux vous dire la vérité, qui est que je le hais… autant que je hais les Français… Il y a trente ans que je le sers et que j'attends l'occasion de me venger d'une injure qu'il m'a faite… quand j'étais jeune.

Fontenay avait peine à croire que cette affreuse mégère pût avoir contre Montalvan, comme elle le donnait à entendre, une rancune amoureuse, mais peu lui importait de quoi elle voulait se venger en le vendant aux Français.

Seulement, avant d'accepter la proposition, il tenait à se renseigner sur certains détails d'exécution.

— Et vous, lui demanda-t-il, que deviendrez-vous, après que vous me l'aurez livré ?

— Señor, je quitterai la ville. Je ne suis qu'une pauvre vieille femme. Vos soldats me laisseront sortir, et ce soir je serai loin de Téruel.

— Elle ira se faire pendre ailleurs, pensa Fontenay ; je n'y vois pas d'inconvénient.

— Señor, reprit la duègne, je n'ai pas de temps à perdre, car les portes de la ville seront fermées ce soir, et si demain j'étais encore dans Téruel je n'en sortirais pas vivante. Les partisans du *tio* Blas sauraient que je l'ai livré et me tueraient sans pitié.

Je prie donc votre seigneurie de se décider.

— Et si je me décidais… à vous remettre entre les mains du commandant de place ? demanda tout à coup le capitaine, pour l'éprouver.

— Il me ferait peut-être fusiller, mais je suis sûre que vous ne me dénoncerez pas… vous…, un *caballero*.

Carmen avait bien jugé Paul Fontenay. Il était incapable d'envoyer une femme à la mort, même une duègne qui trahissait son maître.

— Alors, dit-il après un court silence, vous pouvez me conduire immédiatement là où est cet homme ?

— Aussitôt que vous m'aurez payée ; oui, Señor.

— Je vous préviens que je ne suis pas seul. Mon ordonnance m'attend dans la rue, à la porte de ce cloître.

— Celui que vous appelez votre ordonnance, c'est ce soldat qui est venu vous chercher à la *confeteria*, le soir où nos gens devaient surprendre les Français ?

— C'est le même et, ce soir-là, il nous a sauvé la vie à tous.

Le capitaine aurait pu ajouter « En cassant la tête à votre Angel. » Il s'en garda bien, de crainte de mettre en défiance cette duègne avec laquelle il venait de se résoudre à conclure le marché proposé.

Elle réfléchit un instant et Fontenay put lire sur sa figure qu'elle aurait préféré avoir affaire à lui tout seul.

Il fallait qu'elle eût bien besoin de cent douros ou qu'elle détestât bien le *tio*, car elle finit par dire :

— Si vous êtes sûr de cet homme…

— Absolument sûr.

— Eh bien ! il pourra nous accompagner… jusqu'à la porte. Vous l'y laisserez et sa présence vous garantira contre une attaque du dehors. Il ne doit pas entrer. Vous verrez pourquoi. Vous pourrez lui donner vos ordres avant de le laisser à son poste, mais je crois qu'il vaut mieux ne pas lui dire ce que vous allez faire.

— Je ne lui dirai rien. Comment donc vous est venue l'idée d'entrer dans ce cloître ? Vous ne pouviez pas savoir que vous m'y rencontreriez…

— Certes, non ; mais je me félicite d'y être venue, puisque je vous y ai trouvé. Finissons-en, Señor. Le temps s'écoule.

Fontenay tira sa bourse, y prit un rouleau d'or et le mit dans la main de la duègne qui l'empocha sans compter. Elle se connaissait en hommes et elle ne se défiait pas de celui-là.

— Maintenant, Señor, reprit-elle, si vous voulez bien me suivre, dans cinq minutes vous verrez le comte de Montalvan.

Elle sortit du cloître et elle prit à gauche. Fontenay sortit en même temps qu'elle et se heurta presque à Tournesol qui s'ennuyait de l'attendre et qui venait le chercher.

Il allait parler de la duègne ce bon Tournesol, car il l'avait reconnue, mais Fontenay lui ferma la bouche, en lui disant :

— Ne me demande pas d'explications. Écoute ce que je vais te dire et exécute ponctuellement la consigne que je vais te donner.

Tournesol savait se taire dans les grandes occasions. Il se contenta de faire signe que son Capitaine pouvait compter sur lui.

— Tu vois cette vieille sorcière qui file là, devant nous, reprit Fontenay. Tu sais qui elle est. J'ai des raisons pour la suivre et pour entrer avec elle dans une maison où elle va me mener. Tu resteras en faction devant la porte. Quand elle sortira, tu la laisseras passer et tu attendras une heure.

— Et si au bout d'une heure vous n'aviez pas reparu ?

— Tu viendrais me chercher. As-tu compris ?

— À peu près, mon capitaine. Mais… une heure, c'est long. Le temps va me durer.

— Je ne courrai aucun danger. J'ai mes pistolets. Si j'étais attaqué, je m'en servirais et au premier coup tiré, tu arriverais pour me soutenir.

Ah ! la vieille s'arrête. Il paraît que nous y sommes. Je vais l'aborder. Tiens-toi à distance pendant que je causerai avec elle, et dès que je serai entré, mets-toi en sentinelle, comme je te l'ai dit.

Tournesol aurait eu beaucoup d'objections à formuler, mais Fontenay le planta là avant qu'il pût dire un mot.

La duègne se tenait collée au mur d'un bâtiment qui semblait n'avoir pas d'ouvertures : un carré de maçonnerie, complètement isolé, entre quatre ruelles qui le séparaient des maisons du voisinage.

— C'est ici, dit-elle, dès que le capitaine fut à portée de l'entendre.

— Ici ! Je ne vois que des murs ! s'écria Fontenay.

— Il y a cependant deux portes… l'une sur la façade opposée à celle-ci, et si vous voulez faire avec moi le tour de la maison, je vous la montrerai, afin que vous sachiez par où l'homme qui s'y est réfugié pourrait fuir. L'autre, nous en sommes à deux pas et je vais vous l'ouvrir. J'entrerai, je vous remettrai la clef pour que vous soyez sûr de pouvoir sortir, quand il vous plaira. Du reste, votre soldat gardera cette porte jusqu'à votre retour. Vous me suivrez, et je vous laisserai dans un lieu où vous pourrez tout voir et tout entendre. Après, je n'aurai plus qu'à pourvoir à ma sûreté. Vous ferez le reste. Êtes-vous prêt ?

— Un mot encore ! À qui appartient cette étrange construction ?

— Au comte de Montalvan. C'était le palais de ses ancêtres. Il en a fait murer les fenêtres. Les bâtiments que vous voyez prennent jour sur une cour intérieure. C'est comme un pâté dont il ne resterait plus que la croûte. Et personne n'y aurait jamais découvert le comte, si je ne vous l'avais pas dénoncé. Quand vous aurez constaté qu'il y est, rien ne vous empêchera d'envoyer votre soldat chercher d'autres Français qui enfonceront la grande porte. Il veillera sur celle-ci, en attendant. Commandez-lui seulement de ne pas m'arrêter quand je sortirai.

— C'est déjà fait.

— Alors, venez, Señor.

La duègne se glissa le long du mur, introduisit une clef dans une serrure habilement dissimulée entre deux pierres et ouvrit une toute petite porte qui, à première vue, se confondait avec la maçonnerie.

Tournesol suivait d'un œil attentif et inquiet tous les mouvements de son capitaine, mais Tournesol, esclave de sa consigne, se préparait à l'exécuter et, par conséquent, n'avait garde de s'approcher et encore moins de demander de nouvelles instructions.

Carmen passa la première et, en remettant la clé à Fontenay, elle lui dit :

— Je n'ai pas besoin, Señor, de vous recommander d'avancer sans faire de bruit. Ce sera facile, car le corridor que nous allons suivre est éclairé. La chambre où je vous laisserai ne l'est pas, mais elle n'est pas fermée et vous pourrez toujours en sortir.

Du reste, vous êtes armé…

— Jusqu'aux dents, répondit Fontenay, qui n'était pas fâché d'apprendre à la duègne qu'il était en état de se défendre en cas d'attaque ou de trahison.

— Ce sera, je l'espère, une précaution inutile, mais vous avez bien fait de la prendre. Maintenant, Señor, avez-vous quelques questions à m'adresser ?… je vous demande cela parce que, à partir de cet instant, nous ne devons plus prononcer une parole. Ce serait trop dangereux. Quand nous serons arrivés, je vous indiquerai d'un signe l'endroit où vous devrez vous placer et je me retirerai aussitôt.

— Je n'ai rien de plus à vous dire. Marchons.

Fontenay, avant de suivre, s'assura d'un coup d'œil que Tournesol était à son poste et fit un geste qui fut compris.

Le Gascon se serait laissé hacher plutôt que de bouger de là avant d'avoir revu son capitaine.

Jusqu'à présent, la duègne n'avait pas menti. Le corridor était éclairé par en haut, il était assez large pour qu'on pût y marcher deux de front, sans se heurter aux murs, et, de plus, le plancher était garni d'une natte qui amortissait le bruit des pas.

Il était de plain-pied avec la rue, ce couloir, et il ne paraissait pas qu'il aboutît à un escalier.

En se réfugiant dans le palais de ses aïeux, le comte de Montalvan s'était sans doute établi au rez-de-chaussée, afin d'être toujours prêt à en sortir, en cas d'alerte, et pour donner du jour à son logement, il avait dû faire démolir, au moins en partie, les étages supérieurs.

Fontenay arriva bientôt au bout du corridor, guidé par Carmen qui s'arrêta, mit un doigt sur ses lèvres et lui montra d'un signe un local où il ne faisait pas clair du tout.

Il hésitait à entrer dans cette chambre noire. Elle le prit par la main et l'amena devant un point lumineux qui brillait dans l'obscurité.

À ce moment, un bruit de voix frappa son oreille et il comprit.

Ce point, c'était un trou percé dans une cloison qui séparait la chambre où elle l'avait conduit d'une autre chambre qui, celle-là, devait avoir des fenêtres, car le soleil l'illuminait.

Le *tio* Blas y était et il n'y était pas seul, puisqu'il parlait à quelqu'un qui lui répondait.

La duègne avait tenu sa promesse ; le capitaine la congédia et elle se hâta de battre en retraite.

Il ne s'agissait plus maintenant que de regarder et d'écouter.

Regarder et écouter, c'était facile, car la cloison ne paraissait pas être très épaisse, et le trou se trouvait juste à la hauteur des yeux de Fontenay.

Et ce n'était pas le moment de faire le délicat. Le cas était de ceux où un galant homme peut, sans se rabaisser, se servir de ses yeux et de ses oreilles, pour épier.

À la guerre, il est permis de chercher à surprendre l'ennemi, et le *tio* Blas était le plus dangereux ennemi des Français.

Fontenay avait reconnu la voix du faux valet de chambre de Palafox, mais avec qui causait ce comte insaisissable ? Pas avec sa fille assurément, car l'autre voix était un peu faible, mais très masculine : la voix d'un vieillard peut-être.

Fontenay, avec beaucoup de précaution, appliqua son œil au trou et fut bien étonné de reconnaître l'interlocuteur, quoique ce personnage eût, lui aussi, changé de costume depuis qu'il l'avait vu à Aranda de Duero, en novembre 1808.

Don Inigo de Barrameda, marquez de Santa Cruz *y otros locos*, n'était plus habillé en Figaro, comme le jour où il avait, fort à contre-cœur, logé dans son palais délabré le sous-lieutenant Paul Fontenay.

Il était vêtu comme un guérillero, quoique son âge ne lui permît plus de faire campagne.

Mais le capitaine n'avait pas oublié ses traits et, du reste, il l'aurait reconnu rien qu'à ses façons de grand seigneur.

Montalvan portait aussi le costume des paysans insurgés de l'Aragon : mouchoir rouge et jaune, roulé en corde autour de la tête, culotte courte de cuir fauve retenue par une ceinture violette et jambières en laine bleue coupées au-dessus du pied chaussé de ces sandales de chanvre tressé que les Espagnols appellent des *alpargatas* et que, dans le Midi de la France, on nomme des espadrilles.

Ainsi équipé, le comte de Montalvan était prêt à courir la montagne avec les bandes, et il n'attendait sans doute que le moment d'aller les rejoindre, car ses armes étaient devant lui sur la table où il s'accoudait : deux paires de pistolets, un tromblon, – le tromblon de Somo-Sierra, – et un *cuchillo de Pamplones*, c'est-à-dire un couteau de Pampelune, dont il

s'était peut-être servi pour frapper Paul Fontenay dans la rue Saint-Nicaise.

Cet arsenal, indiquait assez qu'il ne comptait pas prolonger son séjour à Téruel et que, s'il y était encore, ce n'était pas faute d'avoir essayé d'en sortir de vive force.

Tout ce que voyait le capitaine confirmait les dires de la duègne. Après avoir reçu le denier de Judas, elle avait consciencieusement livré le maître qu'elle avait vendu.

Elle n'avait pas parlé du marquis de Barrameda. Elle le donnait sans doute par-dessus le marché.

Que faisait-il chez Montalvan ? Téruel est loin d'Aranda, et il n'avait certainement pas quitté son pays pour se battre.

Il parlait lentement, gravement, dans cette belle langue espagnole qui semble faite pour invoquer Dieu, de même que l'allemand pour conduire les chevaux. Montalvan lui donnait la réplique en pur Castillan qu'il prononçait *con los labios caimios* ; *ore rotundo*, disaient autrefois les Romains, c'est-à-dire à pleine bouche.

Fontenay prenait plaisir à les entendre, quoique la situation fût très tendue. Elle ne pouvait pas durer, mais rien ne l'obligeait encore à se presser d'agir, puisqu'il avait sa retraite assurée, et, en la prolongeant, il espérait apprendre bien des choses, une surtout qui l'intéressait particulièrement : ce qu'était devenue la parente de Mlle de Gavre, Inès de Molden. Mais il n'avait pas encore été question d'elle.

— Ces imbéciles n'ont pas voulu m'écouter, dit le *tio*. Ils ont laissé aux Français le temps de se fortifier dans le couvent. Il fallait les attaquer dès le premier jour, enlever le couvent à tout prix et les exterminer jusqu'au dernier. Quand

les nôtres se sont décidés à en finir, il était trop tard. Ils ont encore perdu des heures à les sommer de se rendre, et Suchet est arrivé. Je les avais prévenus.

— Et, maintenant, Dieu sait comment nous sortirons de Téruel ! murmura le vieux marquis. Ces damnés Français sont capables de visiter votre maison. Il ne faudrait qu'une indiscrétion pour nous perdre. Êtes-vous sûr de Carmen ?

— Oui, autant qu'on peut être sûr d'une femme, jeune ou vieille. Le proverbe aragonais est vrai : qui se fie aux *alpargatas* et aux femmes risque fort d'aller pieds nus et de…

— Mais enfin, mon cher comte, si les Français entraient ici, aurions-nous le temps de fuir ?

— J'en doute, et je me ferais tuer plutôt que de me laisser prendre par ces *gavachos*. J'ai là de quoi en envoyer quelques-uns en enfer, avant de mourir. Et je pense que vous m'imiterez, Señor marquez.

— Comptez sur moi, Seigneur comte, dit le vieillard en se redressant. Je saurai mourir et, à mon âge, il ne m'en coûtera guère de quitter la vie. Mais c'est dur de laisser l'Espagne agonisante.

— L'Espagne est immortelle. Ses fils la défendront tant qu'il en restera un en état de combattre, et un jour viendra où nous chasserons les envahisseurs de notre sol.

— C'est leur Empereur qu'il faudrait abattre.

— J'ai fait ce que j'ai pu.

— Oui, je sais que vous êtes allé en France pour essayer de nous débarrasser du tyran qui finira par asservir toute l'Europe ; mais vous n'avez pas pu l'approcher.

— Il m'a échappé par une fatalité inouïe. J'allais le frapper, quand un Français s'est jeté au devant du coup… je l'ai tué, celui-là… c'est un de moins, mais puisque Napoléon vit, c'est à recommencer.

Si Fontenay eût hésité à faire fusiller cette bête féroce, les atroces propos qu'il entendait auraient levé ses scrupules.

— Et je recommencerai, reprit le *tio*. J'ai des amis à Paris, jusque dans son entourage, et je finirai par le trouver à portée de mon couteau. J'ai bien réussi l'année dernière à pénétrer dans son château de la Malmaison et à reprendre la fortune de mon malheureux parent qui allait passer entre des mains françaises.

— Je sais cela et je sais aussi que vous en ferez bon usage.

— Je l'ai distribuée tout entière aux cinq guérillas que j'ai sous mes ordres. Il ne me reste plus un doublon de la somme que j'ai pu heureusement retirer de la Banque de Madrid avant que les Français s'en emparassent.

Si le *tio* avait su que le fiancé de Mlle de Gavre l'entendait, il aurait savouré le plaisir d'affliger un ennemi, mais s'il avait pu le voir, il se serait aperçu que cet ennemi avait le cœur trop haut placé pour être gravement affecté d'un coup qui ne l'atteignait que dans ses intérêts.

Paul savait que la noble fille qu'il aimait se consolerait d'une perte d'argent et il préférait qu'elle fût pauvre.

On ne l'accuserait pas de l'épouser pour ses millions, puisqu'elle n'avait plus rien que des terres, – on aurait pu dire des châteaux, – en Espagne, dans un pays où, pour une

Française, la propriété n'était alors et ne serait peut-être jamais qu'une chimère.

Le comte de Montalvan n'en était pas moins un voleur, purement et simplement.

On a essayé d'excuser l'assassinat politique, mais Fontenay n'avait jamais entendu justifier le vol par le patriotisme. Il l'entendit cette fois, et par un respectable seigneur, modèle accompli de l'honneur castillan qui, dans tout le cours d'une longue vie consacrée à servir son pays, n'avait jamais dérogé aux nobles traditions de sa race.

— Comte, dit don Inigo de Barrameda, je vous aurais blâmé si vous aviez gardé cette fortune. Je vous loue de l'avoir employée à organiser la défense de l'Espagne. Et je suis bien sûr que doña Inès, votre fille, vous aura approuvé.

— Je ne l'ai pas consultée, dit brusquement le *tio*. Plût à Dieu que je ne l'eusse jamais revue depuis qu'elle est veuve !

— Que dites-vous !… Doña Inès est une héroïne et une sainte. À Saragosse, elle était près de son mari quand il est tombé sur la brèche. Bon sang ne peut mentir. Vous devriez être fier d'elle.

— Savez-vous ce qu'elle a fait à Téruel ? Pour sauver un misérable officier français qui avait osé entrer chez elle, au moment où la révolte allait éclater, elle a trahi le secret que ce malheureux Angel avait eu l'imprudence de lui confier.

— Elle !… une Montalvan !

— Si elle ne l'a pas trahi, elle l'a laissé échapper, et ce Français, averti du danger, a couru donner l'alarme à ses chefs. J'étais encore dans les montagnes d'Albarracin, avec

Villacampa… heureusement pour elle, car si j'avais assisté à ce qui s'est passé ici, je crois que je l'aurais tuée.

— Qui vous a dit ce qui s'est passé ?

— Carmen. Elle m'est dévouée, celle-là, et elle a le cœur espagnol.

Fontenay aurait souri de l'aveuglement de ce fanatique, si la situation eût été moins terrible.

— Avez-vous interrogé doña Inès ? demanda le vieux marquis.

— Je n'ai pas voulu la voir et je ne la verrai plus, tant que nous n'aurons pas chassé les Français de l'Espagne. Elle va entrer dans un couvent à Tortosa, qui est encore à nous. Je vais l'y conduire, si je parviens à sortir, cette nuit, de Téruel.

— Où est-elle ?…

— Dans une cachette connue de moi seule et de Carmen. Elle y est en sûreté et les Français ne la trouveront pas.

— C'est ce que nous verrons, se dit Fontenay, résolu à sauver la malheureuse cousine de Mlle de Gavre.

— Si, ce matin, reprit don Blas, j'avais pu m'ouvrir un passage, les armes à la main, ma fille serait restée sous la garde de ma fidèle Carmen qui lui aurait procuré des habits de paysanne et qui, un jour de marché, serait sortie de la ville avec elle, confondue dans la foule des femmes venues de la campagne. Nous avons été repoussés par les Français, qui étaient plus nombreux que nous. Mes plus braves compagnons sont tombés à mes côtés. Un que j'aimais entre tous, le licencié Diégo Perez de Ségovie, a été tué si près de

moi que j'ai été couvert de son sang. J'ai été contraint de me réfugier ici, et maintenant il ne faut plus penser à une sortie de vive force. Il ne nous reste qu'à fuir, la nuit, et j'en ai les moyens. Carmen connaît un chemin secret qui aboutit au fossé en passant sous le mur d'enceinte. Nous le prendrons, vous, Inès, Carmen et moi. Je sais où rejoindre Villacampa, et quand j'aurai cloîtré ma fille à Tortosa, je ressaisirai le commandement de nos guérillas dispersées. Nous chasserons les Français, ou nous mourrons pour l'Espagne.

— Je mourrai, mon cher comte, dit gravement don Inigo, car je n'ai plus l'âge où on est heureux à la guerre. Mais le sacrifice de ma vie était fait d'avance quand je suis parti d'Aranda pour vous apporter une lettre de notre grand Mina. Je savais que je ne reviendrais pas et je ne regrette pas d'avoir entrepris ce voyage, puisque j'ai pu m'acquitter de ma mission.

— Que n'êtes-vous arrivé deux jours plus tôt ! l'armée de Suchet était encore loin et vous auriez pu sortir de Téruel. Je vous aurais fait escorter jusqu'aux avant-postes de Mina qui était hier tout près de Lerida. Maintenant, il est trop tard.

— Eh bien ! nous courrons même fortune. Je prie Dieu qu'il vous sauve, vous qui pouvez combattre pour la patrie, et qu'il sauve doña Inès de Molden qui, je persiste à le croire, n'a rien à se reprocher.

— Dieu la jugera !

Après cette réponse laconique et peu rassurante du *tio* Blas, l'entretien cessa tout à coup.

Fontenay en avait assez entendu. Sur ces deux hommes, il savait tout ce que qu'il voulait savoir, et s'il avait pitié de don Inigo de Barrameda, il était moins disposé que jamais à

épargner le fanatique assassin de la rue Saint-Nicaise, le voleur de la Malmaison, le persécuteur de sa propre fille, cette touchante Inès qu'il allait cloîtrer, pour la punir d'un mouvement généreux qu'il traitait de faiblesse criminelle.

Celui-là, Fontenay était résolu à le remettre à la justice militaire qui en finirait avec lui.

Mais comment le faire arrêter, sans faire arrêter en même temps le vieux gentilhomme que sa mauvaise étoile avait amené à Téruel, quelques heures avant l'arrivée des soldats de Suchet ?

Fontenay ne pouvait pas l'avertir de se mettre en sûreté, et d'ailleurs ce vaillant marquis aurait sans doute refusé de profiter de l'avertissement.

Et Fontenay se préoccupait aussi de la señorita qui lui avait sauvé la vie le jour de la révolte. Que deviendrait-elle quand son père serait pris ? Et avant tout, où était-elle ? Montalvan avait parlé d'une cachette connue seulement de lui et de Carmen. Il n'avait pas dit où se trouvait cette cachette d'où il irait la tirer, la nuit prochaine, pour l'emmener hors de la ville, par un passage que la duègne devait lui montrer. Si l'affreuse vieille ne revenait pas, l'évasion projetée serait impossible, et Carmen en se retirant avait déclaré à Fontenay qu'il ne la reverrait plus. Inès, abandonnée, mourrait peut-être de faim.

Le capitaine commençait à regretter de s'être embarqué dans cette aventure qui ne pouvait pas bien finir, et l'heure qu'il avait fixée à Tournesol s'avançait. Dès qu'elle serait écoulée, le Gascon qui ne connaissait que sa consigne, viendrait voir pourquoi son officier ne reparaissait pas. Il arriverait comme un ouragan, et au bruit qu'il ferait, les deux Es-

pagnols ne manqueraient pas de se jeter sur les gens qui s'étaient introduits dans la chambre noire. Il y avait certainement une porte dans la cloison. Ils n'auraient qu'à l'ouvrir et alors s'engageraient à coups de pistolet et de tromblon un combat qui probablement tournerait mal pour les deux Français, moins bien armés.

Fontenay n'avait rien de mieux à faire que de s'en aller tout doucement rejoindre Tournesol ; avant de prendre un parti définitif, et il y pensait, lorsqu'il fut tiré de ses réflexions par la voix du comte de Montalvan qui disait :

— Écoutez !

Fontenay regarda et le vit debout, les mains sur ses pistolets et l'oreille au guet.

Don Inigo s'était levé aussi et tendait le cou comme un homme qui cherche à se rendre compte d'un bruit qu'il entend.

Ce bruit, encore lointain, arrivait, à travers la cloison, jusqu'à Fontenay : des coups sourds et une rumeur confuse.

— On dirait qu'on enfonce une porte, murmura-t-il.

Il ne se trompait pas, et cette porte, ce n'était pas celle que gardait Tournesol. La duègne avait dit qu'il y en avait une autre, du côté opposé de la maison. C'était celle-là qu'on attaquait et elle ne résista pas longtemps, car des cris éclatèrent bientôt dans la cour.

— Les Français ! murmura don Inigo.

— Nous sommes trahis, dit le *tio* Blas, mais il nous reste une issue pour fuir… cette cloison est mobile… venez !

Fontenay se vit perdu. Le *tio* allait se jeter dans la chambre noire et les deux Espagnols allaient lui passer sur le corps pour fuir.

Ils n'en eurent pas le temps.

Fontenay, qui s'était mis en défense, entendit des vociférations, des coups de feu, suivis d'une détonation presque aussi retentissante qu'un coup de canon. Des balles trouèrent la cloison et sifflèrent à ses oreilles. Il y eut des piétinements, des cris de rage.

On s'était fusillé à bout portant, on en finissait à la baïonnette, et probablement les vainqueurs ne s'en tiendraient pas là. Ils allaient jeter bas la cloison et tuer tous ceux qu'ils trouveraient dans la maison sans leur demander ce qu'ils y faisaient.

Fontenay passa vivement dans le corridor. Là, on y voyait clair, et il pourrait se faire reconnaître des soldats et s'expliquer avec eux.

Il n'y était pas plus tôt qu'il vit paraître, au bout de ce corridor, une escouade qui accourait, baïonnette en avant, et qui allait lui couper la retraite par la petite porte.

Ceux-là étaient des Polonais, et fort heureusement Zolnycki les commandait, flanqué de Tournesol qui venait d'entrer avec lui et qui s'empressa de crier :

— Ne tirez pas !… C'est mon capitaine…

Zolnycki fit relever les armes et dit à Fontenay :

— Je vois que nous arrivons à temps. Où en sont-ils, là-dedans, les camarades ?… Il me semble qu'on vient de se massacrer un peu.

— Je crois que c'est fini, murmura Fontenay.

C'était fini, en effet. La cloison qui l'avait abrité tomba sous les coups de crosse ; les troupiers du 14^{0} de ligne envahirent la chambre noire et débordèrent dans le corridor, leur officier en tête : un lieutenant qui cria :

— Nous venons de les expédier, les brigands… ils n'étaient que deux et ils nous ont tué cinq hommes.

Fontenay n'avait plus à délibérer sur ce qu'il ferait du comte et du marquis. Nos soldats venaient de trancher la question.

Mais il voulut voir le champ de bataille, et avec Zolnycki, il suivit le lieutenant du 14e qui avait commandé l'action.

La chambre était inondée de sang et encombrée de cadavres.

Don Inigo était couché la face contre le plancher ; il avait dû être tué d'un seul coup. Le *tio* Blas, étendu sur le dos, était criblé de balles et il serrait encore dans sa main crispée le tromblon qu'il avait déchargé sur les assaillants au moment où ils venaient d'enfoncer la porte.

— C'est lui qui a commencé, dit le lieutenant. J'avais l'ordre de tâcher de le prendre vivant. Le colonel tenait à l'interroger. Il paraît que c'est le grand chef des guérillas.

— Qui donc l'a dénoncé au colonel ? demanda vivement Fontenay.

— Une abominable vieille Espagnole, et il faut qu'elle soit au service de ce chenapan, car elle connaît cette maison comme sa poche. C'est elle qui nous a expliqué ce que nous

avions à faire pour qu'il ne pût pas s'échapper. Elle nous a conduits, et elle nous a montré les deux portes, la grande et la petite.

— Elle m'a même conseillé de tuer tous ceux que nous trouverions dans la maison, dit Zolnycki, et je ne sais ce qui serait arrivé si votre ordonnance ne m'avait pas prévenu que vous y étiez.

— Je vous expliquerai ce que j'y faisais, souffla Fontenay à l'oreille de son ami.

Et il reprit tout haut, en s'adressant à l'officier du 14e de ligne :

— Alors, la duègne est en bas ?

— Oui, mon capitaine… à moins qu'elle n'ait filé sans demander son reste. Elle a dit au colonel que, si elle restait à Téruel, les Espagnols l'écharperaient, et il lui a signé un laissez-passer pour sortir de la ville. J'avais l'ordre de la retenir tant que nous n'aurions pas pincé les gredins qu'elle a dénoncés. J'ai remis le laissez-passer à mon sergent qui veille sur elle dans la rue.

— J'espère bien qu'il n'a pas fait la sottise de le lui donner ! s'écria le fiancé de Mlle de Gavre.

— Je l'espère comme vous, mon capitaine, murmura l'officier, un peu penaud, car il commençait à craindre d'avoir fait, lui aussi, une sottise en s'en rapportant à son subordonné.

— Où est-il, votre sergent ? demanda Fontenay.

— Devant la grande porte que nous avons enfoncée, mon capitaine. Il commande les hommes qui la gardent.

Zolnycki prit la parole. Il devinait que Fontenay devait avoir des raisons particulières de se préoccuper de la duègne, des raisons qu'il ne voulait pas expliquer au lieutenant, et il lui vint en aide en disant à l'officier du 14e :

— Mon cher camarade, il importe que le colonel soit informé le plus tôt possible de ce qui s'est passé ici. Je vous laisse le commandement et je vais lui faire mon rapport, afin qu'il avise. J'emmène le capitaine Fontenay qui pourra aussi le renseigner. Restez et, en attendant des ordres, faites entourer cette maison par un cordon de sentinelles qui veilleront à ce que personne n'en sorte et à ce que personne n'y entre.

— Bien, mon capitaine !

Zolnycki et Fontenay s'en allèrent par la cour que les soldats Français avaient traversée avant d'attaquer, et ils virent que la chambre où l'on s'était battu donnait directement sur cette cour.

Tournesol les suivit, sans que personne y trouvât à redire. Il était admis qu'il ne quittait jamais son capitaine.

— Avez-vous reconnu ce misérable ? demanda Fontenay à son camarade.

— Le mort qui tient encore son *trabuco* ?… J'avoue que je ne l'ai pas beaucoup regardé.

— C'est le faux valet de chambre de Palafox.

— Vraiment ?… Vous en êtes sûr ?

— Oui, mon ami, c'est ce bandit que nous avons conduit en France où il a essayé d'assassiner l'Empereur. C'est lui

qui a tué votre frère à Somo-Sierra… je regrette que les soldats l'aient fusillé…

— Et qu'il ne soit pas mort de votre main…

— Non, j'aurais voulu le voir pendre, comme un coquin, comme un voleur. Si vous saviez tout ce qu'il a fait !…

— J'en sais assez pour ne pas le plaindre… Mais voici le sergent. La duègne n'est pas avec lui. Laissez-moi l'interroger.

Le sergent, interpellé militairement, avoua qu'il lui avait remis le laissez-passer et qu'elle s'était empressée de disparaître. Il avait reçu de son lieutenant l'ordre de ne pas la laisser partir, avant que les Espagnols fussent pris. Or, il avait entendu la fusillade et un blessé était venu lui annoncer qu'ils étaient morts. La duègne suppliait, disant que les gens de Téruel allaient la massacrer. Il lui avait permis de partir.

Zolnycki le tança, pour la forme, car c'était la faute du lieutenant et, d'ailleurs, Zolnycki n'attachait pas une grande importance à la fuite de l'horrible vieille.

Fontenay était furieux, et il lui tardait d'expliquer pourquoi au meilleur ami qu'il eût à l'armée d'Espagne.

En s'acheminant côte à côte avec lui vers le quartier où le colonel attendait le rapport du capitaine Polonais, Fontenay lui raconta tout, depuis sa dernière visite à la *confeteria* d'Angel, le soir de l'insurrection, jusqu'à la rencontre de Carmen sous les arcades du cloître de San-Pedro.

Tournesol, qui se tenait à distance, ne pouvait pas l'entendre.

Zolnycki écouta son jeune camarade, comme il l'écoutait toujours, avec une attention bienveillante et, comme toujours aussi, ce fut la sagesse qui parla par sa bouche.

— Mon cher ami, dit-il quand Fontenay eut fini, je m'explique votre colère, mais je ne peux pas m'y associer. Dieu fait bien tout ce qu'il fait. Cette duègne aurait mérité d'être pendue haut et court à la porte de cette maison où elle a amené nos soldats pour leur livrer son maître et aussi, je n'en doute pas, pour vous faire tuer par eux. Elle espérait que, dans le tumulte de l'attaque et dans l'obscurité de la chambre où elle vous avait conduit, ils vous prendraient pour un Espagnol et vous traiteraient comme tel. Ce serait probablement arrivé si votre ordonnance ne m'avait pas dit que vous étiez là.

— Je n'avais pas pensé à cela, murmura Fontenay qui commençait à s'expliquer la conduite de Carmen. Maintenant, je crois comme vous qu'elle voulait se défaire de moi. Elle s'était bien gardée de me dire qu'elle irait avertir le colonel. C'était moi qui devais y aller… et je ne sais pas encore si je l'aurais fait, car je voulais sauver le vieillard inoffensif qui a péri avec ce Montalvan.

— C'était sa destinée et, je vous le répète, Dieu fait bien tout ce qu'il fait. C'est un ennemi de moins pour la France et vous n'avez pas sa mort à vous reprocher.

— Non… et ce n'est pas lui que je regrette, mais cette jeune femme qui ressemble tant à Mlle de Gavre et qui doit être sa parente…

— Je comprends qu'elle vous intéresse… quoique peut-être elle ne le mérite guère. Mais il ne lui est pas arrivé malheur, que je sache. Et le sort que lui réservait son père

n'avait rien d'attrayant. Croyez-vous qu'elle regrette le couvent où il voulait l'enfermer ?

— Où est-elle ? interrompit Fontenay.

— Cachée quelque part où on ne la trouvera pas, a dit devant vous ce Montalvan. Elle n'a donc rien à craindre.

— Il a ajouté que lui seul et la duègne connaissaient cette cachette.

— Eh bien ! ils ne la dénonceront pas. Montalvan est mort ; la duègne n'est plus à Téruel ; elle ne s'avisera pas d'y revenir…

— Et doña Inès mourra de faim, au fond du caveau où ils l'ont enfermée et d'où personne ne viendra la tirer.

— Oh ! dit le Polonais, à qui cette idée n'était pas venue, vous supposez là un malheur invraisemblable. Les choses ne se passent ainsi que dans les romans ou sur le théâtre. J'ai vu en passant à Paris une pièce intitulée : « Les victimes cloîtrées », mais…

— Vous oubliez que nous sommes en Espagne, que Montalvan ne prévoyait pas qu'il allait être tué et que cette duègne est capable de tous les crimes.

Cette réponse parut faire quelque impression sur Zolnycki.

— Tout arrive en effet dans cet infernal pays, dit-il après un instant de réflexion. Mais si vraiment cette jeune femme était reléguée dans quelque souterrain, nous ne l'y laisserions pas. Vous savez bien, mon cher Fontenay, que demain, par ordre du général, on va fouiller de fond en comble toutes les maisons de Téruel. C'est une vilaine besogne que pas un

officier ne se souciera de diriger. Je demanderai à en être chargé. On me l'accordera, n'en doutez pas, et vous pouvez croire que les recherches seront faites consciencieusement. Je ne laisserai pas une cave sans la visiter. Rien ne vous empêchera du reste de vous adjoindre à moi.

— Je vous remercie de tout cœur et j'accepte, dit vivement Fontenay. Si, comme je le crois, nous ne trouvons pas doña Inès, c'est qu'elle aura pu sortir de sa prison et de la ville. Carmen l'y aidera peut-être. C'est un monstre que cette duègne, mais que ne ferait-elle pas pour de l'argent elle a trahi son maître pour cent douros, mais elle sait que la fille de son maître sera riche et rien ne prouve qu'elle se soit servie aujourd'hui de son laissez-passer pour gagner la campagne. Elle aimera mieux le vendre à la señorita qui ne saurait le lui payer trop cher et qui le lui paiera… plus tard, quand elle sera en possession des biens de son père.

Fontenay buvait les paroles rassurantes de son brave ami, et lorsqu'ils arrivèrent au quartier, il ne désespérait plus du tout du salut de la cousine de Marguerite.

Les jours qui suivirent n'amenèrent rien qui confirmât les prévisions optimistes de Zolnycki, car les visites domiciliaires n'eurent d'autre résultat que de faire découvrir quelques malheureux insurgés qui se cachaient. Suchet, qui était humain, se contenta de les chasser de la ville. On trouva des souterrains et surtout des caves, mais on ne trouva pas la moindre recluse, ni même le passage sous le mur d'enceinte par lequel devaient fuir Montalvan, sa fille, la duègne et le malheureux don Inigo.

Une fois revenu de ses premières inquiétudes, Fontenay se reprit peu à peu à croire qu'elles étaient exagérées, que la jeune femme n'était pas morte de la plus affreuse des morts,

qu'elle vivait dans quelque bourgade de l'Aragon où les Français n'iraient pas la chercher, et même qu'un jour viendrait où elle se souviendrait que Marguerite de Gavre était sa cousine et n'avait jamais été son ennemie.

Du reste, Fontenay ne devait guère tarder à quitter la ville où il avait passé par tant d'émotions.

En recevant le drapeau que le jeune capitaine avait pris, le général Suchet lui avait annoncé qu'il le rappellerait très prochainement à son état-major.

L'ordre de rejoindre ne se fit pas attendre.

Il fallut dire adieu aux camarades, à ce brave et bon Zolnycki, son frère d'armes et de cœur, et à bien d'autres qui étaient devenus ses amis depuis qu'il partageait leurs dangers.

Le colonel, en lui transmettant l'ordre de Suchet, laissa entendre que ce rappel, était un acheminement à la rentrée en France du jeune capitaine qui avait bien le droit de prendre six mois de congé.

Fontenay partit donc, le cœur gai, non sans avoir visité encore une fois l'étrange tombeau des amants de Téruel, et il emmena Tournesol, encore plus content que lui.

Fontenay ne savait pas ce que l'avenir lui réservait, mais, quoi qu'il lui arrivât, il n'avait pas, comme disent les bonnes gens de nos campagnes, mangé son pain blanc le premier.

CHAPITRE VI

En partant de Téruel, au mois de juin 1809, Paul Fontenay pouvait croire qu'il en avait fini avec l'Espagne, et deux mois après il était encore à Saragosse.

Le général Suchet l'avait rappelé à son état-major, mais il l'y avait gardé, tant il était satisfait de sa manière de servir. Il se serait hâté de le renvoyer en France, s'il en eût été mécontent.

Ainsi vont les choses aux armées, et ailleurs. Trop de mérite nuit. Le monde est aux médiocres.

Fontenay prenait son mal en patience, parce qu'il recevait assez souvent des lettres de son ami Georges de Prégny et quelquefois des lettres de Mlle de Gavre, mais ce qui le consolait surtout de ne pas rentrer à Paris, c'est qu'il n'y aurait pas trouvé sa fiancée.

Elle avait accompagné l'Impératrice à Plombières et il n'était pas encore question de revenir passer à la Malmaison la fin de l'été, pas plus que du retour de l'Empereur qui, après son éclatante victoire de Wagram, s'était établi à Schœnbrunn, où il attendait que l'Autriche acceptât la paix qu'il lui imposait.

Et le 18 août seulement, après plus de quatre mois d'absence, Joséphine avait revu le château qu'elle préférait à toutes les résidences impériales, parce qu'il ne lui rappelait que d'heureux souvenirs.

Elle n'y avait pas retrouvé le bonheur, quoique, en apparence, il n'y eût rien de changé à la Malmaison. Le parc était toujours aussi beau, les jardins aussi fleuris, la cour aussi brillante. Mais les nouvelles de Napoléon étaient rares, et, quand il lui écrivait ; quoiqu'il l'appelât encore « Mon amie » et même : « ma tendre amie ; » quoiqu'il n'eût pas cessé de la tutoyer, ses billets laconiques ne ressemblaient guère aux brûlantes épîtres qu'il lui adressait pendant la première campagne d'Italie, en 1796.

Et plus la bonne Impératrice s'attristait et s'inquiétait de ce changement, plus elle s'attachait à sa jeune lectrice qui prenait la plus vive part à ses chagrins qu'elle avait devinés sans oser lui en parler.

Marguerite de Gavre était maintenant sa préférée, à ce point que les dames du palais en avaient conçu quelque jalousie.

Joséphine prenait plaisir à faire causer cette jeune fille qui n'avait pas de secrets pour elle, à l'entendre parler de son fiancé et se désoler de ne pas le voir. Son amour la touchait, sa naïveté la charmait. Il lui était doux d'encourager ses espérances, tout en cherchant à la calmer, et en lui répétant que Paul Fontenay, retenu par son service, n'était pas libre de revenir aussi vite qu'il l'aurait souhaité.

Elle ne lui avait pas dit qu'il était décoré, quoiqu'elle l'eût appris par le ministre de la guerre ; elle voulait lui ménager une surprise quand il arriverait, et comme Paul avait eu la modestie de ne pas annoncer cette grande nouvelle à sa fiancée, Marguerite croyait que le jeune capitaine prolongeait son séjour en Espagne pour y gagner la croix que l'Impératrice tenait à mettre dans leur corbeille de noces.

La chaleur fut excessive pendant ce glorieux été de 1809, et Joséphine qui en souffrait, quoiqu'elle redoutât encore plus le froid, allait souvent chercher la fraîcheur sous les ombrages du parc. Elle y allait sans son entourage d'Impératrice, comme une simple châtelaine qui se dérobe à ses invités pour aller respirer dans ses bois ; mais elle ne manquait jamais d'emmener sa chère Marguerite.

Un des derniers jours de ce brûlant mois d'août, sa lectrice était assise près d'elle sur un banc de gazon, devant la colonnade de ce petit temple de l'Amour où, un soir de novembre, Carénac avait attendu Paul Fontenay pour vider une querelle qui avait eu les suites les plus imprévues.

Pourquoi l'Impératrice avait-elle pris pour but de promenade ce coin du parc, qu'elle ne visitait guère, car il fallait marcher assez longtemps pour s'y rendre ? Marguerite, qui connaissait le cœur de sa souveraine, pressentait que c'était pour lui parler de l'absent, et elle ne se trompait pas.

— Vous souvenez-vous ? lui demanda Joséphine en lui montrant la prairie qui s'étendait à leurs pieds et le taillis où elles avaient surpris Paul prêt à croiser le fer avec le terrible commandant.

Marguerite se souvenait, mais elle était trop émue pour dire tout ce qu'elle éprouvait.

— Vous ne l'avez revu qu'une fois depuis que je vous ai fiancés, reprit l'Impératrice ; il venait d'échapper à la mort, qu'il avait bravée pour sauver Napoléon du poignard d'un assassin. Dieu l'a protégé. Vous le reverrez encore, et cette fois il sera en uniforme de capitaine.

La jeune fille soupira et Joséphine devina que ce soupir voulait dire : Hélas ! il tarde bien.

— Vous le reverrez plus tôt que vous ne pensez. Il a quitté l'Espagne, je le sais, et si rien ne l'a retardé en route, il doit être à Paris.

— Oh ! Madame, il serait déjà venu à la Malmaison, s'écria Marguerite.

— Il va venir. Je l'attends.

— Aujourd'hui ?…

— Dans un instant. Et tenez !… le voici.

Mlle de Gavre leva les yeux et vit Paul qui s'avançait, le chapeau à la main. Ses épaulettes d'or et sa croix d'argent brillaient au soleil. Son visage avait bruni, sa taille s'était corsée. On eût dit qu'il avait grandi. Mais il avait toujours ses grands yeux noirs et doux, son bon sourire et sa physionomie expressive et sympathique.

Il était rayonnant et pas du tout troublé. Il baisa la main de l'Impératrice et il allait baiser la main de sa fiancée, lorsque la bonne Joséphine lui dit gaiement :

— Non… non… sur les deux joues…, un mari qui revient de la guerre a bien le droit d'embrasser sa femme… mari, vous ne l'êtes pas encore, mon cher Paul, mais vous le serez dans un mois, et j'espère que Napoléon signera au contrat. Il sait que je vous marie et il approuve votre mariage.

Les amoureux, après s'être embrassés, étaient restés, debout, la main dans la main, pâles de joie, muets de bonheur.

— Ne me racontez pas vos aventures en Espagne, reprit leur protectrice ; je les connais, mon cher Paul. Je me suis renseignée et je sais que vous vous êtes noblement compor-

té. Ce pauvre maréchal Lannes vous avait rendu ce témoignage avant d'aller mourir héroïquement à Essling. Depuis, le général Suchet m'a appris le fait d'armes qui vous a valu la croix.

Et elle ajouta :

— Ce n'est pas lui qui m'a appris que vous n'avez pas réussi à sauver la fortune de Marguerite.

— Je l'ai écrit à Georges de Prégny, murmura Fontenay.

— Et M. de Prégny m'a montré votre lettre. J'ai informé l'Empereur de cette fâcheuse aventure et il m'a autorisée à doter la fille d'un de ses plus braves généraux tombé au champ d'honneur. Notre chère Marguerite n'aura pas la fortune que cet homme lui a volée, mais j'ai assuré son avenir… et le vôtre. Vous allez rentrer avec votre grade dans la maison de l'Empereur, à moins que…

Joséphine n'acheva pas, mais Fontenay devina la pensée qui lui était venue tout à coup. Elle avait pensé au divorce, toujours menaçant, et elle s'était rappelé que, si ce malheur la frappait, le fils de son amie d'enfance aurait à choisir entre le brillant état-major de Napoléon et la triste cour de l'Impératrice répudiée.

— En attendant son retour, reprit-elle en s'efforçant de sourire, je vous attache à ma personne. Un de mes trois écuyers est absent. Vous le remplacerez. Et comme ma chère lectrice conserve provisoirement ses fonctions auprès de moi, vous la verrez tous les jours.

Marguerite mourait d'envie de se jeter aux pieds de sa bienfaitrice pour la remercier, mais Joséphine se leva. L'audience était finie. Elle l'avait préparée pour se donner la

joie d'assister aux premiers transports des amoureux qu'elle venait d'unir. Fontenay, arrivé à Paris, le matin, avait trouvé chez lui un billet qui l'invitait à se rendre, vers trois heures, au Temple de l'Amour, dans le parc de la Malmaison, à y venir en grande tenue et à ne voir personne avant de s'y présenter.

Fontenay avait deviné et il n'avait eu garde de manquer à ce rendez-vous impérial, ni à la consigne, car il n'était même pas allé chez Georges de Prégny.

Il n'avait vu que Tournesol qu'il ramenait en France et qui l'avait aidé à revêtir son bel uniforme, rehaussé par la croix de chevalier de la Légion d'honneur.

— Vous n'entrerez en fonctions que demain, reprit Joséphine. Aujourd'hui, vous êtes libre. Dites à M. de Prégny que Mlle de Gavre s'appellera bientôt Mme Paul Fontenay.

Le capitaine, ému jusqu'aux larmes, prit congé, traversa le parc, remonta dans la voiture attelée en poste qui l'attendait sur la route et se fit conduire à fond de train chez son ami.

L'auditeur au Conseil d'État demeurait rue de la Loi, devenue plus tard la rue de Richelieu, et il était beaucoup mieux logé que le capitaine ne l'était rue Saint-Nicaise.

Georges était riche. Il occupait un bel appartement au premier étage, tout près de l'Opéra, – maintenant le Théâtre-Français, – et il avait ce qu'on appelle une maison montée : cuisinière, valet de chambre et même cabriolet, la voiture à la mode pour les jeunes de ce temps-là.

Paul le trouva tout habillé pour sortir et lisant le *Journal de l'Empire*, qu'il s'empressa de jeter quand son domestique lui annonça le capitaine Fontenay.

Oreste et Pylade se retrouvaient enfin, après avoir cru plus d'une fois ne jamais se revoir.

L'accolade fut chaude, mais il n'y eut de surprise ni d'un côté ni de l'autre. L'Impératrice avait fait avertir Georges de Prégny que son ami arriverait ce jour-là et Georges attendait Paul.

Il commença naturellement par lui faire raconter ses aventures depuis leur séparation au mois d'avril. Il les connaissait à peu près, puisque Fontenay lui avait écrit plusieurs fois, mais il demanda des détails, et Fontenay ne se fit pas prier pour le renseigner.

Il vida son sac, comme on dit familièrement, et quand il eut terminé par le récit de la scène qui venait de se passer dans le parc de la Malmaison, ce fut au tour de Georges de vider le sien, c'est-à-dire de le mettre au courant des choses de Paris.

Il apprit à Paul que tout y était fort changé depuis son départ. La saison avait été triste. Personne aux Tuileries, personne à Saint-Cloud, et l'Impératrice venait seulement de rentrer à la Malmaison. Et puis, cette campagne d'Autriche, victorieusement terminée à Wagram, avait commencé par la sanglante et indécise bataille d'Essling. Napoléon était resté six semaines dans l'île de Lobau, avant de recommencer, avec succès cette fois, le passage du Danube, et pendant ces six mortelles semaines, les bruits les plus sinistres avaient couru dans Paris. Des nouvellistes malveillants allaient disant partout que l'Empereur était prisonnier avec son armée

dans cette île maudite et que la seconde guerre d'Autriche allait finir par un désastre.

Comme pour donner raison aux alarmistes, on avait reçu de Vienne des lettres qui annonçaient tantôt que Napoléon était atteint d'une maladie mortelle, tantôt qu'un complot s'était formé pour l'assassiner. Et on disait tout bas que la vie d'un homme, si grand qu'il soit, ne tient qu'à un fil, et que les destinées de la France étaient à la merci d'un coup de poignard ou d'un accès de fièvre pernicieuse.

L'Impératrice elle-même avait pu constater dans son entourage des symptômes de découragement et d'inquiétude.

Fontenay ne prévoyait pas les malheurs de si loin. Il croyait Napoléon invincible et, depuis sa visite à Joséphine, l'avenir lui apparaissait en rose. Les propos des oisifs Parisiens le touchaient fort peu. Il trouvait, à part lui, que l'auditeur au Conseil d'État y attachait trop d'importance, et c'est tout au plus s'il l'écouta.

Il devint plus attentif quand son ami lui parla de la probabilité de la catastrophe qui menaçait leur protectrice. Elle s'abusait, dit Georges de Prégny, sur les intentions de l'Empereur. Le divorce était résolu, en principe, et si Napoléon tardait tant à revenir, c'est que M. de Talleyrand, son ambassadeur à Vienne, d'accord avec M. de Metternich, premier ministre de la monarchie autrichienne, préparait en ce moment le mariage de Napoléon avec une archiduchesse. Tout serait bientôt conclu et la pauvre Joséphine devrait céder la place à une étrangère. Elle se laissait endormir par de douces paroles. Le réveil serait terrible, affirma Georges, et il en vint bientôt à demander à Paul ce qu'il ferait le jour où il lui faudrait choisir entre l'Empereur tout-puissant et l'Impératrice détrônée.

À quoi Paul répondit sans hésiter :

— Ni ma femme ni moi n'abandonnerons jamais celle qui a assuré notre bonheur, et qui fut l'amie de ma mère.

— Alors, tu renonceras à ton avenir militaire ?

— Sans regret. J'ai payé ma dette à l'Empereur et à la France. J'ai le droit de me contenter d'être heureux.

— Ce sera dommage, car tu aurais été général à un âge où tant d'autres végètent dans les grades inférieurs, malgré de beaux états de service ; mais je t'approuve. Et du reste, après tantôt un an d'Espagne, tu dois être las de te battre.

— Eh ! bien, non !… et je vais t'étonner en t'avouant que cette vie de périls me manque déjà. Quand on en a goûté, on a beaucoup de peine à s'en passer.

— Ta femme te convertira à des idées plus sages, dit en riant Georges de Prégny. Je conçois que tu aies pris goût à la guerre. Tu es né batailleur, et si tu n'étais pas entré dans l'armée, tu serais devenu un duelliste… à preuve ton affaire avec ce commandant… elle n'avait pas le sens commun et il est heureux qu'elle ait si bien tourné. Ce que je ne conçois pas, c'est que tu regrettes un pays où on se bat au couteau et où les bêtes féroces qui l'habitent égorgent les prisonniers.

— Si je te disais que je hais les Espagnols, mais que je les trouve héroïques…

— Parce qu'ils ont vaillamment défendu Saragosse ? Je ne le nie pas, mais leurs abominables cruautés me gâtent leur héroïsme… c'est dans leur sang, la cruauté… ça leur vient peut-être des Maures… ils torturent nos soldats quand ils les prennent vivants et ils ne traitent pas mieux leurs

compatriotes quand ils les soupçonnent de s'entendre avec les Français. Ils n'épargnent même pas les femmes.

— Je ne connais aucun fait à l'appui du reproche que tu leur adresses-là.

— Eh bien, moi, j'en connais au moins un que je viens de trouver dans le Journal de l'Empire, et un fait qui pourra t'intéresser, car il s'est passé à Téruel où tu as couru de si terribles aventures.

Écoute !… je vais t'en lire le récit, ce n'est pas long.

L'auditeur au Conseil d'État prit sur la table où il l'avait jetée la feuille la plus répandue de ce temps-là, – qui n'était guère plus grande qu'un mouchoir de poche, – et il lut à haute voix en appuyant sur certains passages :

« Les troupes françaises, formant la garnison de la petite ville de Téruel, dans l'Aragon, viennent de faire une lugubre découverte qui atteste une fois de plus le fanatisme et la barbarie des Espagnols. En démolissant une maison qui aurait pu gêner la défense, nos sapeurs du génie ont trouvé l'entrée d'un souterrain qui aboutissait sous le cloître de l'église San-Pedro, et là, dans un réduit dont la porte était barricadée en dehors, gisait le cadavre, à demi rongé par les rats, d'une jeune femme vêtue comme le sont les Espagnoles de la classe riche. Quelques habitants de la ville ont reconnu ces tristes restes qui étaient ceux de la veuve d'un colonel tué à Saragosse au service de l'Espagne. De l'enquête qui a été faite sur cet étrange événement, il est résulté la certitude que la malheureuse a été enfermée là par ses parents qui l'y ont laissé mourir de faim pour avoir reçu chez elle un officier français. Elle a subi cet affreux supplice dans toute son hor-

reur, car on a pu constater qu'elle a vécu très longtemps au fond du cachot où les misérables l'avaient jetée. »

— Eh bien, reprit Georges en posant le journal, vas-tu me soutenir que ces gens-là ne sont pas des sauvages ?

Et comme Fontenay ne répondait pas, Georges lui demanda :

— Qu'as-tu donc ? Est-ce que ce récit t'impressionne ? Je croyais que ton séjour en Espagne t'avait blasé sur les horreurs.

— Pas sur les horreurs auxquelles j'ai été mêlé… malgré moi, balbutia le capitaine, très ému et très troublé.

— Que veux-tu dire ? C'est donc vrai, cette histoire ?

— Il n'y a de vrai que l'horrible mort de cette femme.

— Alors, tu la connaissais ?

— Je t'ai parlé d'elle quand je suis revenu, au mois d'avril. C'est elle que j'avais vue à Saragosse, priant sur le cercueil de son mari.

— Je me souviens… mais j'ignorais que tu l'eusses retrouvée à Téruel. Qu'y faisait-elle ?

— Elle m'y a sauvé la vie en m'avertissant que les Espagnols allaient nous massacrer.

— Et c'est pour cela que ses tendres parents l'ont condamnée à mort ?

— Non… les choses ne se sont pas passées ainsi… Son père lui tenait rigueur… ; il voulait l'enfermer dans un couvent, à Tortosa… il ne voulait pas la tuer… mais il a été tué

lui-même, et comme lui seul savait où il l'avait reléguée, en attendant qu'il pût l'emmener à Tortosa…

— Elle est restée en prison et elle y est morte de faim. Je la plains.

— Plains-moi aussi, car je ne me consolerai jamais de ne pas l'avoir sauvée… je l'ai fait chercher par nos hommes… nous n'avons rien trouvé. J'ai cru qu'elle avait réussi à sortir de la ville… et j'ai été presque aussitôt rappelé à Saragosse par le général Suchet.

— Tu t'intéressais beaucoup à elle, à ce que je vois !

— Pas comme tu sembles l'entendre, dit Fontenay avec un mouvement d'impatience.

— Oui, oui, je sais que tu aimes et que tu aimais déjà Mlle de Gavre, mais enfin…

— La morte était sa cousine.

— Comment cela ?

— Cette malheureuse était la fille unique du comte de Montalvan.

— Le voleur ! l'assassin ! Ah ! maintenant, je la plains moins. Pourquoi, tout à l'heure, en me racontant le siège de Téruel, ne m'as-tu pas dit un mot de cette histoire ?

— Parce que je n'y pensais plus. Je croyais doña Inès sauvée et je ne m'inquiétais pas de ce qu'elle était devenue. Je ne t'ai rien dit non plus d'une infâme duègne qui a causé tout le mal dénonçant le *tio*. Le bruit courait à Saragosse que les guérilleros l'avaient fusillée pour avoir trahi son maître.

— Elle ne l'avait pas volé. Tu n'as pas, je suppose, l'intention de parler de cette doña Inès à ta fiancée qui sera bientôt Mme Fontenay.

— Non, et je te prie de ne lui en rien dire.

— Je n'aurai garde. Les jeunes filles, si parfaites qu'elles soient, n'aiment pas que leur futur les entretienne d'une autre femme. Et, d'ailleurs, à quoi bon ? Sa fortune est perdue et le scélérat qui l'en a dépouillée a rendu son âme au diable.

Je ne vois plus que Fouché qui pourrait prendre intérêt au récit de la fin de ce bandit.

— Je n'irai pas la lui raconter.

— Je comprends… tu as gardé un mauvais souvenir de ce personnage. Eh bien ! je puis t'affirmer qu'il a changé d'opinion sur ton compte, car il chante tes louanges à la ville et à la cour.

— Je lui en suis fort obligé ; dit dédaigneusement Fontenay. Et pour ce qui est de changer d'opinion, Fouché est coutumier du fait. N'a-t-il pas été l'ami et le complice de Robespierre ?

— Avant d'être ministre de Napoléon, acheva Georges de Prégny. Il serait tout aussi bien ministre du roi Louis XVIII, si jamais la royauté était rétablie en France, au profit des Bourbons. Mais ce n'est pas des transformations de ce caméléon que je veux te parler. Je tenais seulement à te renseigner sur les dispositions où il est à ton égard. Mieux vaut l'avoir pour ami que pour ennemi. Je ne sais si je dois ajouter que je vois dans ce revirement un mauvais signe pour l'avenir de notre chère Impératrice. Il a cherché à te perdre

parce qu'elle te protégeait. S'il désarme, c'est qu'il ne la craint plus. Il doit savoir de source certaine que le divorce est décidé.

— On ne m'ôtera pas de l'esprit que cet homme trahit l'Empereur, et qu'il a volontairement laissé échapper l'assassin Montalvan. À Téruel, j'ai entendu ce Montalvan se vanter d'avoir des prospecteurs jusque dans l'entourage de Napoléon.

— Il mentait, sans doute, mais la conduite de Fouché a été aussi étrange cette fois que dans l'affaire de la machine infernale. Il choyait alors des gens qui connaissaient les coupables et qu'il se gardait bien de dénoncer. Il s'entourait de chefs de chouans qui lui servaient d'espions, et pour qu'on ne le soupçonnât pas d'être d'accord avec eux, il en faisait fusiller un, de temps à autre. Mais tu n'as plus rien à craindre de ce personnage. Nous avons assez parlé de lui. Allons faire un tour sur la terrasse des Feuillants. C'est l'heure où il est de bon ton de s'y montrer. Nous y rencontrerons peut-être des amis. Tu leur feras part de ton mariage. Il faut que ce soit demain la nouvelle du jour.

— Pourquoi me conseilles-tu de tant me presser ?

— En vertu de ce principe qu'il faut battre le fer pendant qu'il est chaud. Je sais bien que ta fiancée ne se dédira pas, ni l'Impératrice non plus. Mais l'Empereur peut changer d'avis et, s'il en changeait, il n'oserait pas s'opposer à un mariage publié à son de trompe ou, ce qui revient au même, par tous les désœuvrés de Paris.

— L'Empereur peut tout et ose tout.

— Je veux dire qu'il y regarderait à deux fois. Mais nous discutons là sur des hypothèses, et c'est bien inutile. Crois-

moi, mon cher Paul, allons nous promener. Le grand air rafraîchira tes idées.

Fontenay ne demandait pas mieux. Les deux amis sortirent et, au coin de la rue de Rohan, ils s'arrêtèrent en voyant venir sur le trottoir opposé Jean Tournesol qui marchait la tête basse, le dos voûté et les bras ballants comme un homme accablé par un coup imprévu.

— Il faut qu'il soit arrivé un malheur à ce garçon, dit Georges de Prégny. Il a l'air consterné.

— C'est, ma foi, vrai, et je ne devine pas pourquoi, murmura Paul. J'ai envie de le suivre pour savoir où il va.

— Pourvu que ce ne soit pas à la Seine pour s'y noyer !

Ils traversèrent la rue et ils se mirent à emboîter le pas à Tournesol qui ne les voyait pas et qui parlait tout seul.

— Oh ! les femmes ! grommelait-il ; toutes les mêmes elles ne valent pas mieux ici qu'en Espagne. Elles vous font des serments… vous partez là-dessus, et puis… crac ! le vent tourne, et quand vous revenez, vous trouvez la place prise !… prise par un fantassin !… un pousse-caillou !… et tout ça parce qu'il a été dans la garde !

Ces Messieurs ne perdaient pas un mot de ce monologue, qui n'éclaircissait pas la situation.

Les amoureux ne pensent qu'à l'objet aimé, et Fontenay n'était pas très éloigné de croire que le Gascon, ayant appris que Mlle de Gavre allait épouser un officier de la garde Impériale, maugréait contre la traîtresse qui abandonnait son capitaine.

C'était invraisemblable, à tous les points de vue, mais l'ombrageux Paul, n'y tenant plus, frappa sur l'épaule de son ordonnance et lui dit :

— Ah çà ! à qui en as-tu ?

— C'est vous, mon capitaine ! s'écria Tournesol. Excusez-moi, je ne vous avais pas vu. Mais si vous saviez… Pélagie !

— Eh bien ! quoi ? Pélagie ?… Ton épicière de la rue des Orties-Saint-Honoré ?… est-ce qu'elle aurait passé l'arme à gauche ?

— Mariée, mon capitaine ! mariée à un caporal de grenadiers de la vieille garde… une moustache grise ! un grognard ! Encore si c'était un dragon, ça ne sortirait pas de mon arme !… Non, la veuve a donné dans l'infanterie, et voilà le 13e cuirassiers aux places à quatre sous !… c'est humiliant.

— Que voulez-vous, mon brave ? les absents ont tort, dit l'auditeur, qui se tenait à quatre pour ne pas éclater de rire.

Fontenay, en sa qualité d'amoureux, compatissait davantage au chagrin de Tournesol, qui reprit d'un ton lamentable :

— Figurez-vous, mon capitaine, que, tout à l'heure, je me présente à la boutique de la rue des Orties… Je m'étais fait beau, comme vous voyez… qu'est-ce que je trouve au comptoir ?… un grand escogriffe en manches de chemise et en bonnet de police qui me demande s'il faut me servir une livre de pruneaux. Je lui réponds que je veux parler à la patronne… alors, il me dit : C'est moi le patron ; qu'est-ce que vous voulez à ma femme ?

Pour le coup, Georges de Prégny pouffa et Paul Fontenay ne put s'empêcher de rire un peu.

— Ça m'a tellement *estomaqué* que je lui ai répondu : Eh ! bien, vous lui direz de ma part que c'est une pas grand'chose… et je suis parti. Il a fait mine de courir après moi, mais il a vu que je n'avais pas peur de lui et il s'est remis à servir les pratiques.

— Tu as peut-être eu à faire à un farceur, dit charitablement Fontenay.

— Non… non… c'est bien son mari… j'ai causé avec les voisins… il a été blessé à Essling… on l'a réformé… il est de Paris et, en rentrant dans ses foyers, il a donné dans l'œil à Pélagie… il y a six semaines qu'ils sont mariés.

— Bah ! dit gaiement Georges, consolez-vous, mon brave ; vous trouverez mieux.

— Oh ! je suis tout consolé. Je sens que je n'étais pas né pour le commerce.

Je resterai avec mon capitaine et nous donnerons encore de beaux coups de sabre.

— À moins que je ne quitte l'armée, interrompit Fontenay.

— Oh ! mon capitaine, vous ne ferez pas ça !

— J'espère que non, mais si les circonstances m'y obligeaient, je ne me séparerais pas de toi. Tu as dix ans de services, tu prendrais ton congé, et je te donnerai une occupation qui te plaira… tu soigneras mes chevaux.

— Bon ! je comprends, s'écria Tournesol, vous allez vous marier avec la demoiselle de l'Impératrice. Elle n'a pas fait comme Pélagie, celle-là !

— Heureusement !

— Alors, mon capitaine, nous ne retournerons pas en Espagne ? Ça me va. J'en avais assez de ce pays-là. Le vin n'y est pas mauvais, mais on y reçoit trop souvent des coups de couteau.

— On en reçoit quelquefois à Paris, dit gaiement Fontenay en montrant du doigt l'entrée de la rue Saint-Nicaise.

— Il est mort le brigand qui vous en a donné un, et c'était un Espagnol. C'est fini, ces vilaines affaires-là. Ah ! comme ça me paraîtra doux de ne plus me demander tous les matins si l'on ne va pas me tuer mon capitaine avant la fin de la journée !

L'exclamation partait du cœur et elle exprimait bien les sentiments de cet humble et brave soldat qui avait toujours pris plus de souci de la vie de son officier que de la sienne.

Fontenay lui dit de bonnes paroles, et quand le fidèle Gascon quitta les deux amis, il ne pensait déjà plus à l'infidèle Pélagie. Georges entraîna Paul et ils trouvèrent brillante compagnie, sur la terrasse des Feuillants.

C'était l'heure où s'y donnait rendez-vous la jeunesse élégante et ils ne tardèrent pas à rencontrer des amis de l'auditeur au Conseil d'État, qui était très répandu.

Deux de ceux-là arrivaient précisément de la Malmaison et félicitèrent le capitaine de son prochain mariage que Sa Majesté l'Impératrice venait d'annoncer publiquement au

cercle qu'elle avait tenu dans la salle des concerts, après le départ de Paul Fontenay.

Ils ne tarirent pas en éloges sur la beauté, la grâce et l'esprit de Mlle de Gavre, qui avait répondu à leurs compliments avec une aisance et un à-propos assez rares chez les très jeûnes filles.

Son futur fut plus embarrassé qu'elle pour recevoir ceux que lui adressaient ces Messieurs. Il les connaissait peu et, depuis un an qu'il faisait la guerre, il avait oublié le langage qu'on parle à la cour. Il s'en tira par des banalités polies et il se garda bien de démentir une nouvelle qui le comblait de joie.

Georges devina tout de suite que la bonne Joséphine avait eu la même idée que lui et qu'elle venait de publier, en quelque sorte, les bans de sa protégée, afin qu'il n'y eût plus à revenir sur une résolution déclarée officiellement, ou à peu près.

C'en était fait maintenant. Paul épouserait Marguerite. Les temps d'épreuves étaient passés. Il ne lui restait plus qu'à être heureux. Il allait l'être, et il le fut.

Le bonheur ne se raconte pas, et le mois qui s'écoula avant la célébration du mariage ne fut qu'une série d'enchantements.

Fontenay ne quittait plus celle qui allait être sa femme, et les fiancés suivirent l'Impératrice de la Malmaison, à Saint-Cloud, où leur union fut bénie dans la chapelle du château, au commencement du mois d'octobre.

L'Empereur était encore à Vienne, et sa présence manquait à la cérémonie, mais Tournesol y assistait, en grand uniforme de simple cuirassier.

Tournesol avait été à la peine ; il était juste qu'il fût à l'honneur.

L'Empereur ne s'était pas fait prier pour envoyer de Vienne son consentement au mariage de son officier d'ordonnance, et l'empressement qu'il avait mis à l'accorder avait contribué à entretenir les illusions de Joséphine qui se flattait encore que le divorce n'était pas irrévocablement résolu. Elle ne prévoyait pas que ce jour de fête nuptiale serait le dernier de ses jours heureux.

Après les longues angoisses de l'incertitude, les amertumes de la catastrophe. L'histoire a enregistré les épisodes navrants de cette cruelle agonie du bonheur d'une souveraine : l'arrivée imprévue de Napoléon à Fontainebleau pendant que l'Impératrice était encore à Saint-Cloud ; l'accueil sévère de l'Empereur ; la réconciliation apparente, puis la froideur croissante, et enfin la scène du 30 novembre au palais des Tuileries, cette scène déchirante qui arracha au maître du monde cet aveu public « Dans l'intérêt de la France, j'ai fait violence à mon cœur, et j'ai le cœur brisé. Pauvre Joséphine ! je la plains de toute mon âme… je n'étais pas préparé aux éclats de sa douleur… »

Et plus tard, l'héroïque résignation de la noble femme, devant ses deux enfants et devant toute la famille impériale réunis dans le cabinet de l'Empereur, entre la salle du Trône et la galerie de Diane, lisant d'une voix entrecoupée par des sanglots son consentement à la dissolution d'un mariage « qui privait la France du bonheur d'être un jour gouvernée par les descendants du grand homme ».

Tout était fini pour elle, et le 16 décembre 1809 elle avait quitté, au milieu des larmes de ses serviteurs, ce palais des Tuileries où elle était entrée le 19 février 1800, aux acclamations du peuple de Paris et des premiers soldats du monde.

L'Empereur, fuyant de cruels adieux, était parti la veille pour Trianon.

Elle allait à la Malmaison et elle y arriva à la chute du jour. Il pleuvait à torrents, et la terre était jonchée de feuilles mortes. Il semblait que le parc eût pris le deuil de celle qui l'avait créé. Et quand elle entra par une nuit glaciale dans ce château tout plein des souvenirs et de la gloire de Napoléon, l'abandonnée fondit en larmes.

La reine Hortense et le prince Eugène étaient là, s'efforçant de calmer sa douleur.

Quelle soirée pour Fontenay et sa jeune femme, dont la lune de miel durait encore !

Ils étaient les fidèles de l'Impératrice et ils le furent jusqu'à sa mort : la suivant partout, l'hiver au palais de l'Élysée, l'été en Normandie, au château de Navarre que l'Empereur lui avait donné ; l'automne aux eaux d'Aix, où elle allait quelquefois passer un mois ou deux.

Courtisans du malheur, ils ne quittèrent plus leur bienfaitrice et, quand vint le jour suprême, ils étaient à son chevet, unissant leurs prières à celles de ses enfants agenouillés près du lit où elle rendit son âme à Dieu, le dimanche de la Pentecôte, 29 Mai 1814, à la Malmaison.

L'Empire s'était écroulé ; la France, envahie par tous les peuples qu'elle avait vaincus, succombait sous le nombre. Les alliés occupaient Paris.

Fontenay n'y pouvait plus vivre.

Il partit avec Marguerite pour la Martinique où il acheta une maison et des terres au bord de la mer, au fond de l'anse Morin, tout près de ce bourg des Trois-Îlets où il était né et où celle qui devait être un jour l'Impératrice des Français avait passé son enfance.

Tournesol les y suivit sans regretter ni le service militaire, ni même son pays où il n'avait ni biens, ni parents. Les Gascons s'accommodent de toutes les latitudes, et il s'acclimata vite aux Antilles, où il fit, par sa bonne humeur et ses aptitudes variées, la joie des nègres qui sont de grands enfants.

Il fit mieux encore, quand ses maîtres eurent un fils, qui ne leur vint qu'après sept ans de mariage. Il lui apprit à monter à cheval et il put être fier de son élève qui devint promptement un des plus brillants cavaliers de l'île.

Elle était prospère alors, cette belle colonie, ruinée depuis par nos révolutions, et les colons s'y enrichissaient encore. Fontenay y était arrivé avec six cent mille francs dont l'Impératrice avait doté sa femme. Actif et intelligent comme il l'était, il eut vite fait d'y tripler sa fortune, en dirigeant lui-même ses plantations.

Il ne voulut jamais revenir en France. Il avait encore sur le cœur les invasions de 1814 et de 1815. Napoléon était mort à Sainte-Hélène et sa famille était en exil. Fontenay resta fidèle à la mémoire du grand Empereur qu'il avait servi en Espagne.

Marguerite n'avait plus au monde que son mari et son fils, et il lui en aurait trop coûté de revoir Paris encore tout plein des souvenirs de sa bienfaitrice Joséphine.

Rien ne manquait à cette âme douce et tendre. Qu'aurait-elle été chercher en France ? Sa vie s'écoulait comme un ruisseau limpide sous le ciel toujours bleu des Antilles, au pied des mornes verdoyants, parmi les fleurs, adorée de tous ceux qui l'entouraient.

Marguerite de Gavre n'avait jamais aimé les plaisirs bruyants, ni la vie mondaine. Aussi s'était-elle vite accoutumée aux mœurs créoles et elle se contentait du bonheur intime qu'elle trouvait chez elle. Paul avait renoncé aux aventures et même aux exercices violents. Il ne se plaisait que près d'elle.

Et ils aimaient à se rappeler le temps où les séparaient tant d'obstacles que la main de Dieu avait aplanis.

Ils en parlaient comme les voyageurs parlent des tempêtes qu'ils ont essuyées avant d'entrer au port, et ils n'étaient point tentés de courir de nouvelles fortunes.

Paul lui racontait les dangers auxquels il avait miraculeusement échappé et le nom de l'affreux *tio* revenait souvent dans ses récits, mais il ne lui arrivait jamais de prononcer celui de la malheureuse fille du comte de Montalvan.

Marguerite ignorait la fin de sa lamentable histoire.

Mais Paul ne l'avait pas oubliée, cette touchante Inès, morte de la plus cruelle des morts, et il la revoyait par la pensée, telle qu'il l'avait vue priant sur le cercueil de son vieux mari, devant le portait de Notre-Dame-del-Pilar, ou bien encore dans cette sombre chambre de la maison de Té-

ruel, les yeux en feu, le visage pâle, partagée entre la crainte de trahir ses compatriotes et le désir de sauver ce Français qui, à Saragosse, s'était associé à sa douleur. Et à ce souvenir se mêlait un remords, car il se reprochait encore d'avoir cru trop facilement qu'elle était sauvée et de ne pas l'avoir assez cherchée dans cette maudite ville qu'il lui tardait de quitter pendant qu'elle y agonisait, à vingt pieds au-dessous du tombeau d'Isabelle de Segura, son aïeule.

Ni lui ni Marguerite ne songèrent jamais à réclamer les immeubles qui, en Espagne, appartenaient légitimement à Marguerite de Gavre.

Et ils firent bien, car on ne les leur aurait pas rendus.

Ferdinand VII était remonté sur son trône, et, de l'autre côté des Pyrénées, le comte Blas de Montalvan, martyr de l'Indépendance, était vénéré à l'égal d'un saint.

L'ancien officier d'ordonnance de Napoléon aurait mal pris son temps pour intenter un procès au gouvernement espagnol qui s'était emparé des biens de sa femme, depuis la fin tragique du *tio,* et qui entendait les garder.

Fontenay mourut, encore jeune, sur son habitation des Trois-Îlets, et la dernière des Segura le suivit de près.

Georges de Prégny, rallié au gouvernement de la Restauration et richement marié, leur survécut vingt ans.

C'était un sage et un habile.

Le pauvre Carénac était colonel quand un boulet l'emporta au pied de la grande redoute, à la bataille de la Moscowa.

Zolnycki finit comme lui, en combattant les Russes pendant l'insurrection polonaise de 1830 ; mais il était devenu général dans l'armée nationale, et il est mort pour son pays, comme il l'avait toujours souhaité.

Tournesol aurait plus de cent ans, s'il vivait encore, mais il s'est éteint doucement là-bas, à la Martinique, sans avoir jamais revu la Gascogne.

Son élève, le fils de Paul Fontenay, est encore de ce monde, chargé d'ans et d'honneurs, car il a été soldat comme son père, et de l'histoire de ses glorieuses campagnes en Algérie, on ferait un roman aussi dramatique et aussi mouvementé que le récit des exploits de Fontenay Coup-d'Épée.

FIN

À propos de cette édition électronique

Texte libre de droits.

Corrections, édition, conversion informatique et publication par le groupe :

Ebooks libres et gratuits

http://fr.groups.yahoo.com/group/ebooksgratuits

Adresse du site web du groupe :
http://www.ebooksgratuits.com/

—

Juillet 2017

—

– **Élaboration de ce livre électronique** :

Les membres de *Ebooks libres et gratuits* qui ont participé à l'élaboration de ce livre, sont : EmmanuelleL, Jean-Marc, AlainC, Coolmicro.

– **Dispositions** :

Les livres que nous mettons à votre disposition, sont des textes libres de droits, que vous pouvez utiliser librement, à une fin non commerciale et non professionnelle. Tout lien vers notre site est bienvenu…

– **Qualité** :

Les textes sont livrés tels quels sans garantie de leur intégrité parfaite par rapport à l'original. Nous rappelons que c'est un travail d'amateurs non rétribués et que nous essayons de promouvoir la culture littéraire avec de maigres moyens.

Votre aide est la bienvenue !

VOUS POUVEZ NOUS AIDER À FAIRE CONNAÎTRE CES CLASSIQUES LITTÉRAIRES.